

Charles FRÉMONT

Histoire d'un Corps Franc 1943-44

DONNÉES TECHNIQUES

Ouvrage édité à compte d'auteur, a priori en deux éditions : nous reproduisons ci-après la seconde, de 1970, avec ses 204 pages.

AVERTISSEMENT

Les pseudonymes ont été mis en italique, ainsi que les baptêmes de terrain.

Mazier a été corrigé en Masiée.

Nous n'avons pas reproduit les nombreux documents et photos du livre.

Le plan a été intégralement rapporté, mais complété parfois avec des titres supplémentaires destinés à une meilleure lisibilité informatique.

Beaucoup recherchent cet ouvrage de Charles Frémont sans y parvenir : nous le mettons en ligne quasi intégralement, pour offrir aux chercheurs et surtout aux familles ce texte devenu rare. Mais aussi et surtout en hommage à ceux qui ont donné leur vie, dans l'indifférence générale d'aujourd'hui.

Le récit de Charles Frémont¹, chef Vengeance de Provins, frappe d'abord par la franchise affichée face à tout ce qui a fait de l'ombre à la « vraie » Résistance : les erreurs commises, la trahison, les arrivés de la dernière heure (qui feront le plus de bruit à la Libération), la gloriole, le trafic des décorations, les épurateurs...

Mais on y découvre aussi les bons coups réalisés, les difficultés rencontrées, la fraternité vécue, surtout chez les sans-grade, hommes et femmes, qui ont accompli avec ténacité ce qu'ils ont estimé être un devoir sacré de patriotisme. L'auteur veut rendre hommage à ces héros modestes de la région provinoise, trop longtemps ignorés. Certains ont eu droit à une plaque commémorative ou laissé leur nom à une rue.

Mais combien d'inconnus, ou plutôt d'abandonnés ?

Puisse ce livre « réédité » sur le net susciter non pas les ridicules parodies mémorielles telles que nous les subissons de nos jours, mais plutôt la prise de conscience de ce qu'on doit à nos morts et les devoirs qui nous incombent.

Marc Chantran

DERNIÈRE MISE À JOUR : 1^{er} JUILLET 2013

¹ Médaillé de la Résistance (décret du 6 septembre 1945, JO du 12 septembre 1945).

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Précisions sur les pseudonymes</i>	5
2	<i>Introductions</i>	6
2.1	Hommage au capitaine de frégate Pierre Sonnevile	6
2.2	Introduction	6
2.3	Appendice	8
2.3.1	Les liaisons	8
2.3.2	Les faux papiers	9
2.3.3	Ordre de mission	9
2.3.4	Nos messages personnels. Les terrains.	9
2.4	Préface	12
2.5	Texte de l'introduction de Pierre Vernant	12
2.6	Préambule (17 mars 1950)	13
3	<i>La vie et l'action d'un réseau de Résistance</i>	13
3.1	Rappel	13
3.2	Organisation	14
3.2.1	Le réseau Évasion,	14
3.2.2	Le réseau Renseignement	14
3.2.3	Le réseau Action,	14
3.3	L'essor des mouvements de Résistance du Secteur Est (région de Provins)	15
4	<i>Vengeance</i>	16
4.1	« Ceux de la Libération » annihilés	16
4.2	Adhésion aux Corps-Francis Vengeance	17
4.3	L'enlèvement de Thomas	18
4.3.1	La libération de Thomas Armel	18
4.3.2	L'idée de l'enlèvement	19
4.3.3	L'enlèvement	20
4.3.4	Avec Madame Thomas	22
4.4	Le montage des réseaux	24
4.4.1	Création d'un réseau de renseignement	24
4.4.2	Nouveau coup dur	25
4.4.3	Fiches d'immatriculation	26
4.4.4	Création d'un réseau Action - B.O.A.	27
4.4.5	Création d'un réseau de passeurs	27
4.4.6	Une récupération qui frisa le dramatique	28
4.4.7	Création d'un service sanitaire	30
4.5	Statistique des effectifs Vengeance	31
4.5.1	Fin janvier 1944	31
4.5.2	Mars 1944	31
4.5.3	Début mai 1944	31
4.6	Origine des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur)	32
4.6.1	Le 18 mai 1944,	32
4.6.2	« Ici... Londres »	32
4.6.3	Et, ça continue !...	36
4.6.4	L'équipe de parachutage	40

5	<i>Au débarquement</i>	41
5.1	6 juin 1944 - Jour J	41
5.2	« Bonjour à tous les amis »	42
5.3	La demeure Chomton - Poste de commandement	43
5.3.1	Marcel Gehrmann	43
5.3.2	Drôles de résistants	44
5.4	Formation des équipes de sabotage	45
5.4.1	Ébauche	45
5.4.2	Dépôts	46
5.5	Contact avec le réseau « Jean-Marie »	46
5.6	Moulin, fidèle à sa personnalité	47
5.6.1	22 juin 1944	47
5.6.2	30 juin 1944	48
5.7	Une mission délicate	48
6	<i>La Brie, théâtre d'opérations</i>	50
6.1	Deux opérations pimentées de drôleries	51
6.1.1	4 juillet 1944	51
6.1.2	6 juillet 1944	52
6.2	Le dernier verre...	53
6.3	La tragédie du 14 juillet 1944	53
6.3.1	Ses causes	53
6.3.2	La désertion,	54
6.3.3	La trahison	54
6.3.4	Le 1 ^{er} juillet 1944	54
6.3.5	Le 2 juillet 1944	55
6.3.6	Le 14 juillet 1944	55
6.4	Et la rafle continue	57
6.4.1	Alertes	57
6.4.2	Madame Frémont	58
6.4.3	Nota	60
6.4.4	Marcel Billon	60
6.4.5	Madame Fernand Raclot	60
6.4.6	Madame Raymond Deschanciaux	60
6.4.7	Au bilan	61
7	<i>Sous le signe de la Providence</i>	61
7.1	14 juillet 1944	61
7.2	15 juillet 1944 - Deux visites inattendues	64
7.3	16 juillet 1944	65
7.3.1	Reprise de contact avec ma femme	65
7.3.2	La porte s'ouvre sur l'avenir	66
7.4	17 juillet 1944 - Reprise de contact avec le B.O.A.	68
7.5	23 juillet 1944	70
7.5.1	Le rendez-vous	70
7.5.2	Nouvelle intrusion des Allemands	70
7.6	24 juillet 1944 - Sognolles, poste de commandement	71
8	<i>Reprise définitive de l'action</i>	72
8.1	30 juillet 1944	73
8.2	28 juillet 1944	74
8.2.1	Prospection et homologation de terrains	74
8.2.2	Opération de parachutage	75
8.3	Sabotages	76

8.3.1	Longueville à deux pas du néant	76
8.3.2	Sabotage du pont des Méances	79
8.4	Les câbles du B.O.A. affluent	80
8.4.1	Texte du premier document	80
8.4.2	Texte du second document	82
8.4.3	Texte du troisième document	83
8.4.4	Texte du dernier document	84
8.5	11 août 1944 - Rupture entre le War-Office et Moulin	84
8.6	Dernier parachutage à Rouilly	85
8.6.1	12 août 1944	85
8.6.2	13 août 1944	87
8.7	Actions	88
8.7.1	Une équipe de durs	88
8.7.2	Une action individuelle	89
8.7.3	Sabotage des lignes téléphoniques	90
8.8	Prisonnier de la nature	90
8.9	Nouveau commandant F.F.I.	92
8.9.1	16 août 1944	92
8.9.2	17 août 1944	93
8.9.3	18 août 1944 - Hommage à Max Néraud	94
8.9.4	Notre dernier message	95
9	La Libération	98
9.1	Sur le chemin de la Libération	98
9.2	Provins, libéré	99
9.3	La Libération et ses lendemains	102
9.4	28 août 1944	105
9.4.1	Des obus fusent sur la ville	105
9.4.2	La mort de Henri Fouilleret	106
9.5	La Libération et ses prolongements	108
9.6	Un document justificatif	109
9.7	Conclusion	114
9.8	Lettre ouverte	116
10	Pages d'histoire locale	118
10.1	Le Comité de la Libération de Provins	118
10.2	Commission de Justice	118
10.3	Le Conseil Municipal de Provins	118
10.4	Hommages	118
10.4.1	La Résistance honore le Poilu de 14-18	118
10.4.2	Hommage à nos morts de la Libération	119
10.4.3	La Résistance fidèle à son passé	123
10.4.4	Une grande figure de la Résistance : Valentin Abeille	127
10.4.5	Consécration du Souvenir	127
10.4.6	Le monument	128

1 Précisions sur les pseudonymes

Albert (commandant) : Henri Bouteiller (départemental de Vengeance)
Chrysanthème : Charles Frémont
Coret (commandant) : Yves Masiée
Emmanuel (commandant) : Charles de Pillot de Coligny (régional de Vengeance)
Équilatéral : capitaine de frégate Pierre Sonnevile
Florent : Patrick Auneau
François : Robert Gueylard
Jarry : colonel André Rondenay (Compagnon de la Libération)
Jean : Charles Frémont
Jean-François (capitaine) : Gausсен-Gosinus
Lama : Jean Piétri
Lebel : colonel André Rondenay
Maryse : Arlette Gehrman
Matelot : Léon Vexler
Montrose (commandant) : capitaine de frégate Pierre Sonnevile
Lucien Moulin (capitaine) : capitaine Henri Sain
Pair : Alain Grout de Beaufort (Compagnon de la Libération)
Paul (capitaine) : Gaston Alif
Pasteur : Jean Piétri
Renard : Henri Rivoire
Roger (capitaine) : Roger Bardet
Sébastien : Pierre Demorge
Serge (lieutenant) : colonel Jacques Adam
Serge : lieutenant Baude



Charles Frémont

2 Introductions

2.1 Hommage au capitaine de frégate Pierre Sonneville

Au moment de mettre cette édition sous presse, j'apprends avec une profonde tristesse le décès prématuré à l'âge de 59 ans, survenu le 9 avril 1970 à Paris, de mon grand patron, le capitaine de frégate Pierre Sonneville.

Il fut parmi les premiers à rallier le général De Gaulle à Londres en juin 1940.

Le commandant Pierre Sonneville prit le commandement du sous-marin *Minerve* qui s'illustra alors dans les combats de la Mer du Nord.

Parachuté en France, il créa le réseau *Marco-Polo*.

À la date du 5 avril 1944 jusqu'au 25 août 1944, il prit la direction de la Délégation Militaire de la Région parisienne.

Le capitaine de frégate Sonneville était Commandeur de la Légion d'Honneur et Compagnon de la Libération.

Son passé figure à la place d'honneur de mon récit, car le commandant Pierre Sonneville n'était autre qu'*Équilatéral* et le commandant *Montrose*.

Hommage à ce grand Français qui a su rester obscur, comme la « vraie » Résistance.

Frémont.

2.2 Introduction

De *Pasteur* à Frémont,

J'ai lu ton manuscrit.

Tu m'imposes une bien délicate et difficile épreuve.

Rédiger une introduction.

Nous avons vécu l'Action clandestine et combattante, nous pouvons la revivre par le souvenir, tant il suffit de peu pour raviver la flamme.

Un compagnon retrouvé, une phrase, un regard et tout s'illumine, tout resurgit du passé.

L'exprimer par écrit est une autre affaire.

Rien n'est altéré -sinon embelli par le temps- de ces images impressionnées par l'angoisse, la peur, la faim et l'espoir fou qui nous habitait.

Histoire d'un Corps-Franc, que tu contes avec tant de foi, de courage, de vérité, est réelle, puisée à la source même, taillée dans le vif, avec tout ce que cela comporte de sang versé, de souffrances endurées et de sacrifices suprêmes consentis.

Et s'il l'arrivé parfois, dans tes commentaires, de te montrer passionné voire violent, seuls ceux qui ont suivi le même chemin te comprendront.

J'avais la responsabilité en P1, outre l'Oise et la Seine-et-Oise, de la Seine-et-Marne, secteur avec lequel, par suite de mon départ au maquis du Morvan en compagnie de *Jarry (Lebel)*, mission Lemniscate - colonel Rondenay), j'avais remis à plus tard les prises de contact.

Les arrestations s'étaient brusquement multipliées. La Gestapo était à mes trousses et, plus dangereux encore, les redoutables officiers du S.D. de Versailles.

J'étais effrayé par les bavardages inconsidérés et les vantardises. Cela entraînait des arrestations, des tortures, de nouvelles délations - le cycle infernal se mettait en marche.

Mes efforts tendaient à réorganiser, à compartimenter au maximum, m'interdisant les contacts trop fréquents, la sécurité du Réseau -ou de ce qu'il en restait- primant tout.

C'est un fait qu'on limite nécessairement les dégâts en cloisonnant et, en ce qui me concerne, j'appliquais les règles de sécurité que nos austères instructeurs de l'*I.S. (Intelligence Service)* nous avaient enseignées en Angleterre.

Mais nous étions en quelque sorte des professionnels ; les imprudences de certains, qui n'excluaient pas le courage, voire la folle témérité, étaient payées au comptant par des arrestations, des déportations et des fusillades.

J'avais fait une tournée d'inspection dans le secteur de Provins en compagnie de Marcel Gehrmann, conduits par Raclot, dans une minuscule Simca cinq, marquée du sigle glorieux des P.T.T.

J'avais jugé immédiatement la valeur de l'équipe de ce secteur, convaincu que cela devait merveilleusement marcher. On ne peut en effet agir efficacement en équipe que si d'une part, on inspire confiance et d'autre part, on fait confiance aux hommes qui vous entourent.

J'étais reparti de Provins vers Paris, plein d'espoir dans le rendement de la région, dès que les OPS, que j'avais programmées entreraient dans la phase d'exécution -cela ne pouvait tarder.

Le D.M.R., *Équilatéral*, m'appuyait, priant chaque jour Londres de nous faire confiance, la région étant prête à l'action.

La catastrophe survint dès le lendemain. J'en ai échappé par miracle et par innocence.

Apprenant les arrestations simultanées de G., mon chef des liaisons, de D. et de R., je n'eus qu'un seul souci, revenir à Provins sur le champ, donner l'alerte et disperser les responsables dans la nature.

J'allais en réalité -comme tu l'as relaté- me jeter dans la gueule du loup, ayant mis en effet, par suite des bombardements, plus de temps à rejoindre Provins par train, que la Milice et la Gestapo, en ce sinistre et tragique 14 juillet 1944.

- Tout aurait pu s'achever là.
- Et cependant, tout est reparti de là.

L'action clandestine absorbe tout et, plus on en fait, plus il en reste à faire. Ces hommes de la Résistance échappés, comme toi, au massacre, n'avaient plus de vie légale. Sans abri, sans identité, sans cartes d'alimentation, traqués, condamnés à errer, coupés du reste du monde, sans voir ni pouvoir où frapper ne cherchaient qu'à reprendre la lutte.

J'ai réussi à te retrouver, Frémont. Cela valait la peine.

On remit tout sur le chantier... les nuits sans sommeil étaient courtes en ce temps-là.

Les papiers on les fabrique, comme on vole les tickets d'alimentation... les gêneurs, on les élimine, les terrains, on les prospecte. Il n'y a plus de règles légales et tout, en apparence, redevient facile.

On câble à Londres que tout est prêt -on attend les parachutages.

Dès lors une vie plus dure, plus dangereuse t'attendait avec des responsabilités accrues. Ceux qui tombèrent, lâchement assassinés ou déportés, avaient creusé des vides dans nos rangs. Il fallait les combler.

Ces responsabilités, tu ne les as jamais fuies. Tu les as recherchées. Nous avons perdu beaucoup de temps et, plus grave encore, nous avons dû annuler par sécurité, les opérations du programme OPS, qui auraient fait, je peux l'affirmer, du secteur de Provins, la région de l'Île-de-France, la mieux pourvue en armes, matériel et munitions.

J'avais des soucis supplémentaires : l'armement de la Police parisienne, et la recherche de terrains pour planeurs et *paratroops* demandés avec insistance par le H.Q.² allié.

L'action continuait, les parachutages reprenaient. Vous étiez ainsi quelques-uns, comme ailleurs en France, au cours de la même nuit, le plus souvent sans lune, tapis au sol ou camouflés dans les bois ou les carrières, attendant le ronronnement caractéristique des Lancasters ou des Halifax, dans l'angoisse et l'espoir.

Ces nuits silencieuses, parfois vaines, hélas ! parsemées d'échecs, ces malentendus, ces erreurs faisaient grogner. On désespérait de tout, avant de retrouver l'espoir dès le lendemain -c'était la dîme que l'on payait très souvent.

² *Headquarter* : quartier général (Q.G.)

Mais lorsque les messages se répétaient :

- « Le Gaulois s'est rasé la moustache »,
- « Néron écale des noix »,
- « À genoux citoyens et frères »,

lorsqu'enfin on percevait le bruit tant attendu de l'oiseau à cocardes, lorsqu'on balisait le terrain avec ou sans l'Eurêka, avec ou sans le *S'phone*, le signal de reconnaissance envoyé, on oubliait toutes les misères, toutes les souffrances et un immense bonheur nous envahissait, nous submergeait... Les containers gisaient là.

Il nous restait encore à les rechercher dans la nuit noire, à colporter, à mettre à l'abri les lourds et précieux colis et rentrer au petit jour, harassés, fourbus, crottés, le ventre creux, mais le cœur battant d'allégresse.

Cette guerre dans l'ombre, cette guerre sans gloire, cette guerre que nous avons menée, personne, mon cher Frémont, ne nous y obligeait. Et cependant, je crois qu'au fond, c'est nous qui avons eu la plus belle part.

Ce sera notre unique fierté.

J. Piétri.

2.3 Appendice

Pour la compréhension de certains faits, il serait bon de montrer que la Résistance avait ses règles, son organisation, sa technique, ses moyens propres, ignorés de la grande majorité des Français, et ceci était le mystère de l'Organisation, dont je vais m'efforcer de soulever le voile.

2.3.1 Les liaisons

Tout d'abord, il fallait maintenir le contact permanent avec la maison mère, c'est-à-dire Londres.

Pour le faire, des radios professionnels, parachutés de Londres avec leur matériel, nous étaient affectés. Nous avions pour consigne de ne jamais, sauf cas de force majeure, prendre directement contact avec eux. Tout était parfaitement compartimenté.

Nous utilisions des agents de liaison portant les messages à câbler à Londres et nous recevions de ces mêmes agents les messages transmis de Londres.

Pour ces transmissions, nous utilisions des « boîtes aux lettres », en règle générale, maisons sûres et sympathisantes.

Ainsi, j'avais pour « boîte aux lettres », le cabinet d'un compatriote, M. Moreau, chirurgien-dentiste, rue de Vaugirard près de la Porte de Versailles.

Lorsque je m'y rendais déposer ou prendre livraison de mes messages, en couverture et à mon corps défendant, je passais sur le fauteuil et goûtais aux affres de la fraise et de la meule, comme un vulgaire client.

Ces messages, il fallait les coder avant l'envoi à Londres et les décoder à leur arrivée.

Chaque agent, à cet effet, était en possession d'une grille, le code, et d'un indicatif strictement personnels.

J'avais pour indicatif personnel T.B.Q. qui me servait dans le sens Angleterre-France (*Home station to out station*) et T.B.G. utilisé dans le sens France-Angleterre (*Out station to home station*).

Pour établir un message, une fois le texte rédigé en clair, nous utilisions, en microphotos, des planches de groupes de cinq lettres. Ces planches et ces groupes de lettres nous étaient strictement personnels.

Le premier groupe de cinq lettres servait à identifier l'agent –dans les deux sens- lorsque le message était capté soit à Londres soit à Paris, grâce à notre indicatif personnel.

En cas d'arrestation et sous la contrainte, nous avions la possibilité et le devoir de faire savoir à Londres, que nous câblions sous la menace ennemie et ceci grâce à une petite astuce conventionnelle que l'on glissait dans le premier groupe de lettres du message.

[photos de documents]

À l'aide d'une loupe, le lecteur pourra lire facilement les planches de groupes de cinq lettres, qui à l'œil nu ressemblent à des points.

Cette organisation avait ses faiblesses. Un radio ne pouvait émettre que quelques dizaines de minutes chaque jour, et chaque fois d'un endroit différent pour ne pas être détecté par l'ennemi. Donc difficultés de transmissions, lente chaîne des agents de liaison, boîtes aux lettres intermédiaires, trop de temps perdu. L'idéal restait le maquis, où le radio câble et capte sur place sans perte de temps.

On exploite le renseignement, on applique les directives sur le champ.

[photos de documents]

2.3.2 Les faux papiers

Une usine à faux papiers nous était indispensable : cartes d'identité, tickets d'alimentation, tabac, certificat de travail, cartes grises, ordres de mission de presque tous les ministères avec cachets, etc.

Ci-dessous la photocopie d'une carte me faisant membre de l'organisation *Todt*. Elle me permettait d'utiliser les moyens de transports *Todt*, camions en particulier, sans être inquiété par la *feldgendarmerie*.

Mais c'était aussi une arme à double tranchant et constituait un danger réel : je pouvais tomber sur des barrages ou des maquisards n'ayant pas la patience d'attendre que je prouve mon appartenance à la Résistance, par un câble ou une phrase de service de Londres.

[photos de documents]

2.3.3 Ordre de mission

À l'occasion d'un déplacement en service au maquis du Morvan (établi exceptionnellement et sans éveiller de soupçons, sous mon nom véritable) par l'ingénieur *Lebel* -dans la Résistance *Lebel* était le colonel Rondenay- dit *Jarry*, mission Lemniscate. Il était polytechnicien, délégué militaire de la région, héros de la Résistance. Il fut fusillé par les Allemands avec *Pair*, près de Saint-Leu-la-Forêt en août 1944 à l'endroit même où fut exécuté par la Résistance, B...³ passé au service des Allemands.

[photos de documents]

2.3.4 Nos messages personnels. Les terrains.

Chaque terrain est prospecté, choisi selon les règles, défini avec une extrême précision. Une lettre de reconnaissance lui est affectée ainsi qu'une phrase de service dite « Message personnel ». Il entre en fonction dès que Londres l'a homologué.

Les plus nombreux sont les terrains *Arma* pour parachutages d'armes et de munitions. Puis les terrains *Homo* qui peuvent recevoir armes et hommes, agents parachutés de Londres... D'ailleurs, dans son récit, Frémont en retrace objectivement toutes les phases.

Plus rares sont les terrains d'atterrissage, qui nécessitaient des mesures de sécurité plus poussées, l'utilisation d'appareils spéciaux et d'autres conditions.

Ces appareils spéciaux étaient le *S'phone*, appareil qui permettait de prendre en phonie directe du terrain, un avion en vol et converser avec le pilote pour le guider dans l'opération de parachutage. L'*Euréka*, véritable petit radar extrêmement précieux qui émettait un rayon cathodique, lu sur l'écran de l'avion, le guidant en direction et en distance sur l'emplacement exact du terrain. L'*Euréka* était tellement précieux qu'il ne fallait à aucun prix qu'il tombe

³ voir note au § 633. (note de Marc Chantran)

entre les mains des Allemands. Un détonateur avec 3 secondes de retard devait le détruire en cas d'intervention ennemie.

Mais pour cela, il fallait des hommes au sol pour la réception et un groupe de sécurité. On ne dira jamais assez combien fut pénible, dangereuse et cependant très efficace, l'action de ces obscurs, ces anonymes, ouvriers, paysans, employés, qui attendaient dans la nuit, la venue problématique d'un avion.

Combien de fois, quotidiennement, l'oreille collée au récepteur de leur poste radio, les gens ont entendu, diffusé par la radio de Londres « Les Français parlent aux Français », et maintenant voici quelques messages personnels.

Les voici ces messages tels que vous les avez entendus. Ils rappelleront quelques souvenirs à certains... n'est-ce pas, mon cher Frémont !... :

Le tambourin marque la mesure.
Le temple aura une visite.
L'aiguille perce la toile.
Le saphir a perdu sa couleur.
Organisez vos loisirs.
Égrène bien ta ritournelle.
Le merle siffle moqueur.
Un soir à La Havane.
J'attendrai le jour et la nuit.
Autant en emporte le vent.
La tempête agite le fleuve.
Maman, les petits bateaux.
Le vent souffle les flambeaux.
Le marcassin tête au mouflon.
Les morts dansent la sarabande.

Donald s'est cassé une dent.
J'attends le facteur.
La maison est à louer.
Le boudin blanc a disparu.
Le cul-de-jatte n'a pas de permis.
Les fleurs sans eau se sont fanées.
C'est un pays de cocagne.
La fondue se mange en famille.
Le vent gonfle les voiles.
Annette a des yeux futés.
Le sanglier n'est pas méchant.
Le crottin est gâteau de roi.
Le miroir est trompeur.
La mouche gèlera la truite.
Va petit mousse.

Voici quelques messages affectés à la Seine-et-Marne :

Notre-Dame est à Paris Oreille
Le vagabond est joli garçon Humérus
Bonjour à tous les amis Menton
Il faut tuer les malfaisants Talon
La girafe les digère (dirige ?) bien Pylore
Ils sont dans les vignes, les pierrots Pancréas
Les chars fleuris ont défilé Humérus
Le coq a quitté son perchoir Boulet
Tourne, tourne petit moulin Disque
À genoux, citoyens et frères.
Le Gaulois s'est rasé la moustache Javelot
Néron écale des noix Engin
Lucullus tient un grill-room Flamand
Priam vend des drapeaux Ripolin
Nestor est un chercheur d'or Renaissance
Cicéron attise le feu Échelle
Le dragon en char de combat Colon
Rien ne va plus Ventricule
La trapéziste apprend le latin Verre
Sonia embrasse Suzon et lui dit bon courage Bouteille

[photos de documents]

Extrait du programme Interlune du 12 juillet 1944 adressé à Londres et approuvé.

Télég. -

Reçu vos 20-21 top - Programme Interlune : 1° Oise, 2° Seine-et-Oise, 3° Seine-et-Marne.

1° ...

2° ...

3° Seine-et-Marne - Accord pour *Javelot*.

Renaissance N. (comme Nicole) « Nestor est un chercheur d'or ».

Ripolin P. (comme Paul) « Priam vend des drapeaux ».

Flamand L. (comme Lucie) « Lucullus tient un grill-room ».

Disque remplace *Colon*.

Ajouter *Engin* N. (Nicole) « Néron écale des noix ».

Échelle C. (Cécile) « Cicéron attise le feu ».

Pylore - *Pancréas* - faites le choix top - vous signalons E.R.K. transportable - top - faites effort pour servir à un jour d'intervalle - top *Aquitain* venu à Paris a pris contacts nécessaires, mais a perdu son matériel - Fin - *Pasteur*.

Voilà pour la Seine-et-Marne, 7 terrains en service et 2 de remplacement qui devaient être alimentés. Les circonstances malheureuses relatées par Frémont dans son récit, et les règles de sécurité à appliquer, ont empêché cette manne de tomber du ciel. Ce n'est d'ailleurs que partie remise.

Quelques extraits de télégrammes concernant la Seine-et-Marne.

- OPS du 15 juillet 1944. - « Vous demande envoi mission Jedburgh en Seine-et-Marne et Seine-et-Oise dès que possible ».
- OPS du 17 juillet 1944. - « Vous prie faire effort sur Seine-et-Marne pour interlune et lune prochaines – top ».
- OPS du 21 juillet 1944. - « Manque explosif en Oise et Seine-et-Marne - top - situation armes mauvaises - top - total environ pour ensemble P.1. - top - Je dis Paul un deux tonnes explosifs - top – cent F.M. - top - huit cents Sten - top - deux mille armes individuelles - top - grenades - top - Matériel incendiaire à envoyer d'urgence ».

[photo de document]

Original d'une note dactylographiée du colonel Chaban à *Pasteur*, concernant le secteur de Provins et Frémont en tant que chef d'opération.

Le terrain *Colon*, « message personnel : Le dragon en char combat », était situé à Bezalles, non loin de Provins.

Jean Piétri.

-L'HISTOIRE D'UN CORPS FRANC-

2.4 Préface

Au lendemain de la Libération, comme beaucoup de mes camarades, sans ambition, je suis rentré dans la vie publique, conscient, sans plus, du devoir accompli.

En mars 1950, Pierre Vernant, directeur de l'hebdomadaire *l'Opinion de Seine-et-Marne*, me demanda d'écrire pour ses lecteurs, l'histoire locale de la Résistance.

Sans lui, il ne me serait jamais venu à l'idée d'écrire ce récit, qui, à l'époque, ne constitua qu'une ébauche de l'épopée clandestine de la Résistance locale, encore toute chaude.

Sans lui, cet historique n'aurait eu pour interprète un de ses principaux artisans. Sans lui, le sacrifice noble et généreux d'une poignée de volontaires se serait éteint dans la nuit des temps, avec la disparition de ses derniers survivants, et jamais cette seconde édition n'aurait vu le jour.

17 ans après, des circonstances imprévues ont provoqué sa résurrection.

En mars 1967, j'ai été sollicité par un prospecteur du Musée National de la Résistance d'Ivry-sur-Seine, de bien vouloir, pour les archives de ce Musée, lui fournir une documentation écrite sur l'activité de la Résistance du Secteur Est de la Seine-et-Marne.

J'ai donc repris mon manuscrit de 1950, et malgré le recul des années, j'ai donné à ce récit un caractère plus détaillé, plus réellement vécu. Je me suis efforcé de restituer le côté technique qui fut la base fondamentale, de la Résistance en y apportant des photos et des documents, valeur historique.

En hommage à Pierre Vernant, j'ai tenu lui conserver, le titre initial que je lui avais donné en 1950 *Histoire d'un Corps-Franc*, ainsi que la préface qu'il écrivit dans *l'Opinion* du 14 mars 1950, et reproduire in extenso, le préambule qui lui servit d'introduction le 17 mars 1950 ; et pourquoi ?... parce que son esprit critique est resté d'actualité.

Pour une cause que j'ignore, je n'ai revu mon prospecteur qu'une année plus tard, et entre temps, mon histoire s'était trouvée orientée vers sa destination présente.

Lu par un ami, fervent admirateur de la Résistance, celui-ci insista pour que cette histoire ne devint pas le monopole exclusif d'un Musée. Suivant sa conception, il appartenait à la postérité, et c'est pourquoi, il est aujourd'hui soumis au jugement du public.

Je dédie ce récit à tous mes camarades de combat qui ont eu le courage de croire dans leur destin, à ceux qui ont volontairement sacrifié leur vie et leur patrimoine, qui ont combattu pour rester Français à part entière, pour une France Libre, pour la Liberté tout court.

À la Résistance, la vraie, la clandestine, la grande inconnue, qui le restera à jamais, car jamais l'Histoire de France ne le situera sous son vrai visage.

À ses combattants de la nuit, « Ses Uniques Témoins, Ses Gens de la Lune ».

Frémont.

2.5 Texte de l'introduction de Pierre Vernant

Mardi 14 mars 1950.

Les lecteurs de *l'Opinion* ont suivi avec un intérêt sans cesse accru le passionnant récit de Thomas Armel, intitulé *Souvenirs de la Résistance*. Dans notre prochain numéro, nous commencerons l'*Histoire des Corps-Francs* écrite par notre ami Charles Frémont, ex-chef départemental du B.O.A. qui a bien voulu répondre à l'appel lancé par Thomas et achever pour nos lecteurs l'historique de la Résistance, dans notre région.

Dans cet important travail, Charles Frémont nous entraînera avec lui dans la prospection et l'homologation des terrains de parachutage ; il nous divulguera l'énigme des messages personnels. Nous recueillerons avec lui les containers parachutés, etc.

C'est un récit vivant et coloré, mais combien précis, de la Résistance briarde, que nous fait Charles Frémont, qui n'envoie pas dire ce qu'il pense et qui le dit tout haut...

Pierre Vernant.

2.6 Préambule (17 mars 1950)

Mon cher Vernant,

En conclusion de ses *Souvenirs de la Résistance*, Thomas Armel -dans ton numéro du 10 mars 1950- m'invite à prendre le relais, en ces termes : Et maintenant ! Frémont, il te reste une tâche à accomplir... « Celle de porter le flambeau de la Résistance à son stade définitif ».

Je compte sur toi.

Animé d'un souci d'équité, je ne puis prétendre faire l'historique complet de la Résistance locale, car d'autres mouvements ont eu leur histoire personnelle.

Certes ! C'est une noble action que de vouloir dédier à la postérité cet idéal qui présida aux destinées de la Résistance !... mais combien, cette tâche me paraît délicate et périlleuse dans les temps présents.

Que d'événements politiques et autres se sont déroulés depuis 6 années ?...

C'est une besogne bien ingrate que de vouloir redorer un blason terni par toutes les vicissitudes de l'heure, au moment précis où l'équivoque domine à l'instant même, où tous les suppôts de Vichy tentent de reprendre le haut du pavé.

La grande presse -dite « d'information »- déverse quotidiennement ses insanités sur la Résistance, exploite des forfaitures individuelles et les verse au compte courant de la Résistance.

Que reste-t-il à l'heure présente, dans l'esprit des foules, de ce moment délirant de la Libération ?... peu de chose, sinon le souvenir d'un jour faste et de liesse, où la Résistance n'a été qu'une idole d'un jour et sans lendemain.

Et pourtant ! Oui, pourtant, demain, l'Histoire de France, au gré de l'historien, reprendra à son compte « le sacrifice de ces trois cent mille Combattants Volontaires de l'Idéal », pour le généraliser à quarante millions de Français, et le transformer en un élan spontanée d'une nation unanime dressée contre l'oppresseur.

Enfin, puisqu'il me faut faire un choix, si ce récit peut servir utilement, s'il peut apporter un démenti et confondre les détracteurs, alors, j'accepte !

Pour déterminer avec précision l'esprit et l'organisation des Corps-Francis Vengeance, qui furent la base de départ de mon action, je relaterai en détail :

- 1) La vie et l'action de notre Mouvement.
- 2) La prospection et l'homologation d'un terrain de parachutage.
- 3) L'énigme des messages personnels.
- 4) Matériel radio. Réception et opération d'un parachutage.
- 5) La Brie, théâtre d'opération.

Complément ajouté à cette seconde édition :

- 6) Publication des originaux des messages et notes secrètes.
- 7) Un résumé de l'action du comité local de la Libération.
- 8) Des extraits d'articles de presse concernant certaines manifestations du souvenir de la Résistance locale, après la Libération.

3 La vie et l'action d'un réseau de Résistance

3.1 Rappel

Il importe de préciser, tout d'abord, que vouloir « faire de la Résistance » semblait à la portée de tous, les seules difficultés étaient de trouver la filière, d'être accepté, de posséder certaines qualités : ténacité, prudence, discrétion, goût du risque et désir d'œuvrer utilement.

Ce n'était déjà plus du domaine de Monsieur Tout le Monde. C'est la raison pour laquelle tant de bonnes volontés virent leurs initiatives réduites à néant dès leurs premières velléités.

Le caractère fondamental de la Résistance fut très souvent faussé, déformé par l'incompréhension et les interprétations de chacun. Son essence même, telle que nous l'avions comprise fut ignorée et l'est parfois encore par un grand nombre de ses adhérents qui écrivirent, cependant, les plus belles pages de son histoire.

Abandonnons ces considérations philosophiques qui risquent d'être incomprises ou mal interprétées et entrons dans le vif du sujet qui est l'objet exclusif de ce récit.

Mon premier souci est de retracer le côté dynamique de l'Action, afin de bien faire comprendre que la Résistance n'était pas un amalgame hétéroclite d'éléments fantaisistes et sans scrupules, comme certains esprits bien intentionnés se sont complus à la décrire. Elle fut l'émanation des couches sociales les plus diverses, toutes unies pour la même cause ; abstraction faite de toute idéologie politique ou religieuse -c'est du moins, ce que j'ai connu sur le plan local.

3.2 Organisation

Voici le découpage de l'organisme d'un réseau de Résistance, tel que nous l'avons vécu.

Trois branches en constituaient l'ossature essentielle. Chacune de ces branches avait son autonomie propre et son champ d'action nettement déterminé ; placées sous le contrôle exclusif du chef de secteur ou du réseau dont elles dépendaient.

Elles se fractionnaient comme suit :

- 1) Réseau Action.
- 2) Réseau Renseignements.
- 3) Réseau Évasion.

Les réseaux Renseignement et Évasion furent à l'origine des premières manifestations de la Résistance.

3.2.1 Le réseau Évasion,

comme sa dénomination l'indique, favorisait le passage de la ligne de démarcation par le truchement de filières savamment organisées, aux soldats français évadés, aux aviateurs alliés tombés sur le sol de France ; aux volontaires désirant rejoindre les unités de la France Libre et enfin, aux agents des services de renseignements chargés de mission avec Londres.

3.2.2 Le réseau Renseignement

fut, pendant les années 1942-43-44, très précieux pour le commandement allié. Sa tâche : détecter les points stratégiques du dispositif allemand ; indiquer les mouvements de troupes, les points névralgiques susceptibles de paralyser les déplacements de troupes ; exemple : les nœuds ferroviaires, les ponts, etc., et les communiquer à Londres.

Par son action, il évita souvent des bombardements désordonnés, comme il y en eut certains de très regrettables.

3.2.3 Le réseau Action,

relevant purement du domaine militaire, ne vit sa consécration -faute de moyens- que beaucoup plus tard ; son activité ne s'imposant dans l'immédiat que par des opérations de sabotages, lorsque les moyens lui en furent fournis : explosifs, etc.

Le réseau Action, dans notre région, ne commença à prendre corps que vers la fin de l'année 1942.

Dès leur origine, l'action des premiers « Corps-Francis » fut concentrée dans la recherche d'armes et d'explosifs, pour la plupart récupérés sur l'occupant au cours d'attaques audacieuses, les premiers parachutages n'ayant débuté dans notre région qu'à la mi-juillet 1943.

Durant cette période transitoire, son action se limita à un travail de sabotage, -le plus souvent avec des moyens de fortune- sur les voies ferrées, fluviales et routières, provoquant des perturbations très gênantes dans les mouvements de troupes de l'armée allemande et dans l'acheminement de son ravitaillement.

3.3 L'essor des mouvements de Résistance du Secteur Est (région de Provins)

La création des mouvements de Résistance dans le secteur de Provins remonte à mars 1943. Avant cette date, il n'y eut que des embryons dus à des initiatives isolées, mais sans fondement positif.

La Résistance se cherchait encore vraiment, tout était nébuleux et imprécis, faute de directives coordonnées.

Comme l'a écrit Armel Thomas dans ses *Souvenirs de la Résistance*, des recrutements individuels constituaient les premiers jalons d'une organisation schématique. L'ossature se limitait souvent à un chef de groupe désigné, sans effectif et de surcroît, certaines maladresses aliénèrent dès le départ les premières formations.

Pour ma part, j'eus mon premier contact avec un dénommé Ernest, agent recruteur du Front National, en novembre 1942.

Avec prudence, entouré de quelques camarades discrets, nous commençons un travail de sondage, plus particulièrement, auprès de camarades de condition modeste.

Chaque camarade pressenti devait ensuite effectuer son propre recrutement ; pour la sécurité de l'organisation naissante, il ne devait en aucun cas me désigner comme étant le responsable. Étant resté sans directives précises, au début de mars 1943, sur indication de Marthe Grison, morte en déportation, je prends contact avec Thomas Armel, élément très actif du mouvement « Ceux de la Libération », en cours de formation. Fidèle à ma ligne de conduite, je lui donne mon adhésion, en lui précisant que j'exige de rester anonyme pour tous les autres responsables de ce mouvement, prudence qui me sera bénéfique quelques mois plus tard.

Mon rôle auprès de lui se limite en partie à lui transmettre quelques réfractaires au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire en Allemagne), dont il était la cheville ouvrière pour le « planquage » dans les fermes de la région.

Beaucoup de ces réfractaires doivent leur survie à Thomas Armel. Quoique trépané de guerre en 1940 et rapatrié d'Allemagne comme grand blessé, il parcourt chaque jour à bicyclette des dizaines de kilomètres à travers la campagne, usant de toute sa persuasion pour convaincre les fermiers et cultivateurs d'accepter dans leurs exploitations un certain nombre de réfractaires. Ainsi, en quelques mois, Thomas réussit à en « planquer » plus de 700, arrachant à la machine de guerre allemande, le bétail humain qu'elle avait requis avec la complicité de Vichy.

Mon activité reste axée sur le recrutement, et la prospection s'avère parfois dangereuse, car l'occupant a des oreilles bienveillantes dans les milieux français de la « Kollaboration ».

Le début d'avril 1943, voit la consécration de ma persévérance : cinq groupes sont en formation :

- trois, à Provins, avec pour chefs de groupes : Bardat Gaston, Hembert Henri, Longuet Marcel ;
- un, à Septveilles, avec pour responsable Chouzenoux Robert, qui sera par la suite la cheville ouvrière de la Résistance du secteur ;
- et un cinquième groupe à Savins, constitué par Margottini Emmanuel, proscrit italien, qui marquera ce récit de sa forte personnalité.

Malgré mon adhésion à Ceux de la Libération, je continue d'avoir des contacts fréquents avec certains responsables locaux du Front National, en particulier avec Lucas Robert.

Au passage, je dois souligner la part active de cette formation locale dans les sabotages effectués dans notre région à cette époque. Entr'autres, le sabotage des pylônes des lignes à

haute tension, à Saint-Martin-Chennetron et à Léchelle, des voies ferrées à Flamboin, Henné, les Ormes-sur-Voulzie, etc. et ceci avec des moyens très rudimentaires, des hommes pleins de bonne volonté manquant manifestement d'expérience.

En août 1943, l'autorité d'occupation décide la réquisition totale des céréales panifiables, destinées entièrement à l'Allemagne.

Le Front National prend la décision audacieuse d'adresser à tous les cultivateurs de la région un ultimatum, les invitant à cesser tous battages de ces céréales sous peine de voir leurs batteuses détruites.

Cet ultimatum eut un effet positif, la plupart des cultivateurs s'y soumirent, ce fut tant mieux pour eux et pour le ravitaillement de la population.

Mais il y eut quelques réfractaires et la sanction prescrite fut mise à exécution. En voici un exemple : un cultivateur de Chalaud-la-Petite, non content d'exécuter à la lettre son ordre de réquisition, prit sur lui-même, de livrer, à lui seul, tout le contingent imposé à la commune ; bilan : sa batteuse fut détruite et l'explosion mit le feu à sa récolte entreposée sous son hangar.

4 Vengeance

4.1 « Ceux de la Libération » annihilés

28 août 1943. Le responsable en titre du mouvement local de Ceux de la Libération est arrêté à Brie-Comte-Robert par la Gestapo de Melun.

Bien vite nous parviennent des échos plus ou moins contradictoires. Il aurait, paraît-il, été arrêté par les Allemands pour trafic de marché noir, c'est tout au moins la version qui prime. Dire que ce canular fut lancé intentionnellement par les Allemands, je n'en ai jamais douté ! Mais le plus insensé, c'est que la plupart des membres de cette organisation crurent ferme à cette version cousue de fil blanc.

Dès que j'eus connaissance de cette arrestation, je me rendis immédiatement chez Armel Thomas, où j'eus la bonne fortune d'y rencontrer pour la première fois le colonel Camille Mathelin, de Nogent-sur-Seine.

Sans détours, je leur fais part de mon appréhension mais je ne suis pas pris au sérieux, tant ils étaient subjugués par la version de marché noir.

Par Armel Thomas, je savais qu'un parachutage effectué le 13 juillet 1943 à Saint-Barthélémy, se trouvait entreposé chez Lahaye Georges, cultivateur à Ravigny, et que ce dépôt était connu du responsable arrêté.

Pour moi, il n'y avait qu'une solution et c'est celle que je proposais : déménager d'urgence ce dépôt pour le soustraire aux Allemands.

Après bien des tergiversations, les deux hommes acceptent ma suggestion et ensemble à bicyclette, nous nous rendons à Septveilles-le-Haut, où, par Robert Chouzenoux, je connaissais l'existence de galeries de glaisières désaffectées pouvant servir de planque à ce dépôt d'armes.

Ce que je proposais concernant la sécurité de cette planque s'avérait justifiée, mais, hélas, ma proposition ne fut pas exploitée.

Le 28 août 1943, mes présomptions deviennent réalité, le désastre est consommé. Dès 7 heures du matin, le sinistre tortionnaire Korf, de la Gestapo de Melun est dans nos murs, et c'est l'hécatombe.

Les uns après les autres, Thomas Armel, Nègrevergne Jean, Louis Raymond, Orange Marcel, Vivien Jacques, Leroy Anatole, Heurtevin Jean, Lambert Louis et sa femme Viviane sont cueillis à leur domicile.

La descente de la Gestapo se poursuit à Nogent-sur-Seine. Camille Mathelin réussit à s'enfuir, mais sa femme, en revanche, fait les frais de l'arrestation.

4.2 Adhésion aux Corps-Francis Vengeance

Toutes mes illusions s'effondrent à la suite de ces arrestations. Pour si minime qu'était mon appartenance à Ceux de la Libération, j'avais quand même la sensation d'avoir un pied dans l'étrier. Tout était donc à recommencer et là, c'était du domaine de l'impondérable !

Je débouchais de nouveau dans le désert.

Seule la foi est inspiratrice et source de continuité...

Sachant le colonel Mathelin libre, c'est sur lui que j'avais misé toutes mes espérances.

Certaines confidences de Thomas m'avaient révélé que Pierre Delahaye, meunier à Fontaine-Fourche était un des principaux lieutenants de Mathelin, et je savais que Delahaye n'avait pas été inquiété lors de la rafle du 28 août.

En compagnie de mon neveu Longuet Marcel, je me rends le 2 septembre, à Fontaine-Fourche avec l'espoir d'y retrouver la trace de Mathelin.

Comme il se conçoit ce fut très laborieux pour rompre la glace, car Delahaye ne me connaissait pas et de plus ma visite après ce coup de filet n'était pas faite pour le mettre en confiance.

La bonne foi finit toujours par triompher.

Après avoir quelque peu biaisé, j'apportais dans la conversation quelques arguments probants. Delahaye nous révéla alors qu'il se trouvait dans la même position que nous, ignorant où se trouvait Mathelin. Toutefois, en guise de réconfort, il me promit que s'il le retrouvait, il me le ferait savoir immédiatement.

C'est nantis de ces vagues espoirs et sans illusion que nous regagnons Provins, mais huit jours plus tard, c'est le désespoir total ; Delahaye tombe à son tour dans les filets de la Gestapo et avec lui tout s'évanouit.

Et pourtant ! Un miracle va s'accomplir. Durant le laps de temps très court qui lui fut laissé, Delahaye avait eu la chance de retrouver la trace de Mathelin et de lui transmettre mon S.O.S. Merci ! Delahaye, car je ne te reverrai jamais, toi aussi, tu as payé ton tribut au triomphe de la liberté.

Le 23 octobre, après deux mois d'attente, une voix m'appelle au-dessus du mur du rempart qui surplombe mon jardin. Ce visage qui émerge du lierre qui garnit le mur est celui de Pierre Lines, directeur de la distillerie de Provins.

De la main, il me fait signe d'approcher et sans plus d'explication, laisse choir un papier ficelé à une pierre, puis il disparaît en me disant « bonne chance ». Son vœu sera exaucé, puisque j'irai jusqu'au bout de ma mission.

C'était un message de Mathelin, très court, m'informant de la visite prochaine d'un agent de liaison.

Le 3 novembre 1943, je reçois en mon jardin, rue du Buat, le visiteur attendu, un tout jeune homme qui se présente sous le nom de *Sébastien*, mandaté, me précise-t-il, par le mouvement Vengeance, auquel Mathelin m'avait rattaché.

D'emblée, une confiance réciproque s'établit entre lui et moi, confiance qui jamais ne se déjugea. Sa mission était limitée à un rendez-vous qui m'était fixé pour le 11 novembre à Paris afin de prendre contact avec un responsable du mouvement.

Dans ce déplacement à Paris, je suis accompagné par Verrier Adolphe, un élément de Thomas Armel. À la gare de l'Est, comme convenu, *Sébastien* nous attendait et ensemble. Nous nous dirigeons vers un petit café tout proche, boulevard de Strasbourg.

À l'intérieur du café, dans une petite pièce réservée, nous y trouvons le lieutenant *Florent* (Patrick Aunneau), adjoint du commandant *Emmanuel* (Charles de Pillot de Coligny) responsable départemental pour la Seine-et-Marne du Mouvement Vengeance.

Cette rencontre n'eut au départ qu'un caractère d'information, mais marqua pour moi un tournant décisif pour l'action future. Quoique symbolique, elle dissipait les nuages et faisait naître un espoir, qui jusqu'à l'heure était resté insaisissable.

À l'issue de cette rencontre, je suis désigné comme responsable du mouvement pour le secteur Est de la Seine-et-Marne et je prends pour pseudonyme le nom d'une fleur que j'affectionne, *Chrysanthème*, patronyme sous lequel je serai fiché à Vengeance.

Je rentre à Provins conscient d'avoir, enfin, mis le pied dans l'étrier, heureux de pouvoir offrir à mes compagnons quelque chose de palpable, de pouvoir, enfin, leur affirmer que la Résistance n'était pas un mythe !

Il me faut bien l'avouer, tout jusqu'à ce jour n'avait été que pâles artifices. Psychologiquement, il était difficile de galvaniser les esprits avec des slogans. De même il me fallut parfois faire pression pour freiner la fougue de mes camarades surexcités quotidiennement par l'« aboyeur » de la Radio de Londres.

Ô certes ! il avait le beau rôle, ce grand pourfendeur d'ondes, prêchant l'insurrection à tout rompre contre l'occupant, planqué derrière son micro, remplissant de palabres, le minutage qui lui était imparti ! Alors que nous, nous n'avions que nos poitrines pour tout rempart, nos poings comme uniques armes, et nos yeux pour pleurer nos camarades victimes de leur enthousiasme ou de leur inexpérience.

Il n'est peut-être pas de circonstance de clamer, 25 ans après, cette amertume du moment... mais qu'elle soit acceptée ou non, pour moi, ce fut un fait indéniable, et je ne l'ai pas oublié.

Chaque semaine, *Sébastien* assure une liaison permanente, ne m'apportant pour toute directive que des conseils de prudence, le Mouvement étant en pleine réorganisation. J'apprendrai par la suite l'objet de sa discrétion. Le mouvement Vengeance, à l'échelon national, s'était trouvé amputé de son comité directeur par les arrestations de son fondateur, le colonel Vic Dupont et de ses principaux lieutenants.

4.3 L'enlèvement de Thomas

4.3.1 La libération de Thomas Armel

Enfin ! la libération de Thomas Armel -libération conditionnelle- et son enlèvement vont nous sortir de notre stagnation et nous permettre d'inscrire au palmarès notre première action positive.

L'élaboration de cet enlèvement fut très laborieuse car, au départ, je me heurte au refus catégorique du nouveau chef départemental de Vengeance, -remplaçant le commandant *Emmanuel* arrêté-, de tenter cette opération qu'il juge trop dangereuse. Je me vois également refuser les hommes que je lui avais demandés, ne pouvant -comme il se conçoit- effectuer cet enlèvement avec des Résistants locaux.

Dans la personne du jeune *Sébastien*, je trouve un collaborateur précieux, volontaire et réfléchi. Trois jours durant, il fait la navette entre Lagny et Provins pour tenter de fléchir la décision du commandant et recruter, lui-même, des hommes gonflés pour ce genre d'opération ; sa ténacité aura gain de cause.

Le 3 janvier 1944, libéré par la Gestapo, Thomas Armel rentre à Provins et la nouvelle de son retour ne me parvient que quatre jours plus tard.

Sa libération me produit l'effet d'une douche écossaise et soumet mes matières grises à rude épreuve... quel traquenard nous dissimule-t-elle ?

Cette énigme ne connaîtra son dénouement que le jeudi 13 janvier, jour où Jeannette Barbichon, belle-sœur de Thomas, chargée d'une mission vient me trouver à mon exploitation horticole.

Sans préambule, elle m'exprime le but de sa visite, me rendre le soir même au domicile de Thomas, celui-ci ayant un service important à me demander. La brutalité de sa demande me laisse un moment circonspect et je l'écoute, sans mot dire, me narrer les conditions de la libération de Thomas, ce qui ne fit qu'augmenter ma méfiance et m'inciter à réfléchir.

Sa persuasion, sa sincérité et son insistance réussissent à mettre fin à mon mutisme et me convaincre d'accepter cette entrevue.

Le soir venu, comme promis, par une nuit obscure, longeant les murs, l'œil aux aguets, je me rends rue des Marais.

Au moment de franchir le seuil du domicile de Thomas... j'aperçois deux ombres qui se profilent sur le trottoir d'en face. Au bruit des bottes martelant le pavé d'un pas saccadé, je devine la présence de deux *feldgendarmes*. Que font-ils là ? ...est-ce un piège ?... j'avoue que sur le coup, je sentis des sueurs froides et des frissons sur tout le corps.

Je reste quelques minutes accolé à la porte d'entrée, les yeux rivés sur ces silhouettes qui semblent continuer leur marche sans avoir remarqué ma présence. Discrètement, j'ouvre la porte, pénètre à l'intérieur du couloir et par l'entrebâillement, avant de la refermer, je m'assure que les deux ombres s'éloignent et s'effacent dans la nuit.

Jeannette ne m'avait pas abusé : je trouve Armel cloué sur son lit, la figure cavée, amaigrie, profondément marquée par les stigmates des souffrances endurées pendant sa détention. Seuls, ses yeux -miroirs de sa pensée- ont conservé l'expression de sa volonté de luttEUR.

Aujourd'hui encore, je reste sous le choc, tant cette vision me fut pénible et difficile à traduire.

Et pourtant ! Bien que très diminué physiquement, Thomas, le premier, reprend contact avec la réalité. Dès ses premières paroles, son moral s'affirme toujours intact aussi inébranlable et les yeux embués de larmes, je l'écoute religieusement.

Par sa relation, il me fait revivre le film de son dur calvaire, quatre mois de geôles sans soins - dont deux vécus au secret à Fresnes- et surtout, les phases cruelles du matraquage, que lui infligea le sinistre Korf -tortionnaire de la Gestapo de Melun- sur les pelouses de la villa Pétain, siège de la *Kommandantur* de Provins (aujourd'hui avenue de la Libération).

Il fallait avoir, comme Thomas, une carrure d'athlète pour avoir survécu aux traumatismes dont il fut victime et une volonté de fer pour tenter encore de braver le destin. C'est pourtant ce qu'il voulait me proposer.

Il était dans un état de grande misère physiologique. Colonne vertébrale et bassin fracturé. Hospitalisé au Val de Grâce, après la libération il dut subir plusieurs greffes, les greffes prélevées sur ses tibias, et l'ablation d'une partie de l'estomac. Il passera de longs mois de rééducation à Berck-Plage, et vingt cinq ans après, Thomas Armel survit.

Ceci dit, revenons aux circonstances de sa libération conditionnelle.

« Korf, poursuit-il, me fait extradier de la prison, conduire à son bureau et, brutalement, me propose : "Monsieur Thomas ! si vous acceptez de travailler pour nous, je vous libère sur-le-champ. 1°) j'exige que vous me livriez deux dépôts d'armes dans le premier mois qui suivra votre libération ; 2°) que vous repreniez contact avec la Résistance ; 3°) si vous tentez de fuir, une fois libéré, je prendrai tous les membres de votre famille comme otages ; 4°) si dans le délai d'un mois, vous n'avez tenu aucun de vos engagements, vous serez à nouveau arrêté et déporté... Vous comprenez, Monsieur Thomas ?" »

J'avais parfaitement tout enregistré, me précise Thomas, mais avant de me prononcer, je demandais à Korf de m'accorder 24 heures.

De retour dans ma cellule, hanté par cette libération qui revenait sans cesse comme un rêve impossible, j'ai soudain réalisé que c'était ma seule planche de salut et c'est à ce moment-là, qu'a commencé à germer dans mon esprit le projet d'enlèvement par la Résistance.

Le lendemain, de retour dans le bureau de Korf, j'ai accepté toutes ses conditions et j'ai été libéré... Maintenant, il ne me reste plus qu'une semaine pour tenir mes engagements et quelques jours pour réaliser mon plan d'enlèvement. C'est à toi, Frémont, que je le demande, car d'autres camarades -dont il me dévoile les noms- se sont récusés. Quoiqu'il advienne, je me refuse d'être un traître... ».

4.3.2 L'idée de l'enlèvement

Son angoisse me pénètre jusqu'à la moelle et son appel est tellement désespéré que je ne me sens pas le courage de refuser.

Comment avait-il conçu son plan ?

Il s'agissait de faire croire aux Allemands à un kidnapping punitif de la Résistance. Ce procédé avait souvent été employé pour supprimer des agents doubles, et dans l'esprit de Thomas, c'était la seule formule qui puisse libérer sa famille des représailles.

Pour lui donner un aspect de vérité il convenait de réaliser cet enlèvement en plein jour, dans un lieu public et devant témoins.

Toute la nuit je fus maintenu en éveil à la recherche de solutions à mettre en pratique et ce n'est qu'au matin qu'une hypothèse valable se dessina en la personne de *Sébastien*, hypothèse dis-je, car comment contacter immédiatement l'intéressé, dont je ne connaissais en tout et pour tout que le pseudonyme.

Un hasard providentiel allait m'aider à résoudre ce problème. Plongé dans mes réflexions, je me rendais à mon jardin, quand je fus abordé par une commençante de Bray-sur-Seine, venue chez sa belle-mère, avenue Anatole-France :

- Dites donc ! je le connais, le jeune homme que j'ai vu hier dans votre serre... c'est Pierre Demorge, son père est le maire de Montigny-le-Guédier.

Sa révélation me laisse interloqué, en effet, c'était bien *Sébastien* que cette femme avait vu la veille dans ma serre, lorsqu'elle vint me faire l'achat de plantes.

Curieuse comme une pipelette, elle cherche à savoir l'objet de sa visite que je me garde bien de lui dévoiler. Au fil de la conversation, elle me révèle qu'elle l'avait rencontré à Bray-sur-Seine, voici un peu plus d'une heure.

Ma réaction fut immédiate, je rentrai chez moi, enfourchai ma bicyclette et, à toutes pédales, fonçai à Montigny-le-Guédier pour exploiter cette information.

Quelle ne fut pas la surprise de *Sébastien*, vaquant dans sa cour, lorsqu'il me vit mettre pied à terre devant le portillon de leur petite maison de campagne située à l'entrée du village.

- Que se passe-t-il ?

Telle fut sa première question et il me fait rentrer à l'intérieur où je lui expose le plan d'Armel. *Sébastien*, garçon très réfléchi, m'écoute toutes ouïes, puis spontanément me dit :

- C'est d'accord ! je remonte immédiatement à Lagny.

Le 16 janvier, *Sébastien* revient à nouveau à Provins m'apportant une affirmative :

- c'est pour demain, me précise-t-il !...

Sur le champ, nous nous rendons chez Thomas pour régler et minuter le scénario de l'opération, car il avait été envisagé que l'enlèvement se ferait en pleine gare de Provins, de préférence à l'heure du départ du train de voyageurs, à 12 heures, pour les raisons suivantes :

De son état, Thomas exerçait la profession de camionneur et de ce fait était accrédité comme correspondant des chemins de fer de la gare de Provins pour la distribution des colis en ville.

Depuis son arrestation, sa belle-sœur Jeannette, avait continué à effectuer quotidiennement la sortie des colis au bureau de la grande vitesse.

C'était la première fois depuis son retour que Thomas allait lui-même remplir ces formalités à la gare, et cela exigeait une grande volonté de sa part, attendu qu'il quittait son lit pour la première fois.

Pour les besoins du scénario, Jeannette l'accompagnerait.

4.3.3 L'enlèvement

Le 17 janvier, à l'heure habituelle, ensemble, ils font leur entrée à la gare. Inutile de dire l'accueil chaleureux dont Thomas fut l'objet de la part de tous les employés.

Sous prétexte de retirer un colis, je me rends à la gare vers 11 heures, pour vérifier si tout marchait comme prévu.

La voiture a quelques minutes de retard. Je me trouve posté à l'angle de la route de Bray et du boulevard -aujourd'hui : Gilbert-Chomton- tenant à la main le journal *le Briard*, grand ouvert, qui était le code convenu, si tout se déroulait comme prévu.

Midi moins le quart, la voiture débouche enfin de la route de Paris, freine à ma hauteur et sur un signe que la voie est libre, la Citroën bifurque et fonce en direction de la gare.

La « traction » stoppe devant la porte d'accès de la grande vitesse, où affluent les voyageurs qui vont prendre le train pour Longueville, via Paris ou Troyes.

Trois hommes en descendent, laissant les portières ouvertes, pénètrent à l'intérieur du hall, bousculant un peu cavalièrement les voyageurs. Seul est resté au volant, notre ami Maurice Lacoste de Lagny, le moteur tournant au ralenti, prêt à démarrer à la moindre alerte.

Sébastien, le meneur de jeu, les yeux dissimulés sous des lunettes noires interpelle un employé dans un langage peu courtois, nuancé d'un fort accent allemand :

- Où est Monsieur Thomas ?

Interloqué, l'employé le lui désigne du doigt à l'intérieur de la vitrine du bureau de réception. Thomas, ayant vu le geste, sort du bureau et s'avance à la rencontre des trois hommes. À haute voix, *Sébastien* lui dit :

- C'est vous, Monsieur Thomas ?... Veuillez nous suivre à la *Kommandantur* ! nous avons un petit interrogatoire à vous faire subir.

Les deux gorilles saisissent aussitôt Thomas par les bras et font mine de le pousser vers la sortie.

Pour la galerie, Thomas manifeste une certaine opposition, demandant à haute voix de prévenir sa belle-sœur Jeannette qui suit la scène des yeux.

- Bon, lui réplique *Sébastien*, et faites vite.

Les trois hommes lui collent aux talons, et du seuil de la porte du bureau, Thomas, devant tous les employés, dit :

- La Gestapo m'amène à la *Kommandantur* pour un interrogatoire !

Solidement empoigné, Thomas est charrié vers la sortie et sans ménagement, poussé sur la banquette arrière, flanqué de chaque côté de ses deux gorilles. *Sébastien* ayant pris place à côté du chauffeur, la voiture démarre sur les chapeaux de roues en empruntant le même circuit.

L'opération a été si rapide, que j'ai eu juste le temps de regagner mon domicile, rue Max-Michelin, et de me mettre à la fenêtre, pour voir passer en trombe la voiture qui file en direction de la route de Paris.

À la sortie de Vulaines-en-Brie, la voiture stoppe pour changer les numéros minéralogiques. À Maison-Rouge, elle bifurque à gauche, prenant la départementale 209 pour gagner Bray-sur-Seine, qui est le point terminus de l'opération. Là, Thomas est pris en charge par Bonhommé Fernand et Hureau Henri qui vont assurer son hébergement.

Après avoir fait le plein d'essence, les ravisseurs reprennent aussitôt le chemin de Lagny et c'est à cent à l'heure, que l'expert du volant, Maurice Lacoste, termine sa folle équipée.

Le 20 janvier, avec la voiture de notre chauffeur de service, Jorand Vital, je vais reprendre Thomas qui est convoyé par Bonhommé jusqu'à la sortie de Mouy-sur-Seine, pour le ramener à Provins.

La nuit étant tombée, Thomas et moi descendons de voiture à l'intersection de la vieille route de Bray, près de la distillerie, pendant que Jorand s'en va seul au volant de sa voiture.

Nous n'avons que quelques centaines de mètres à faire à pied pour gagner le domicile de Gilbert Chomton, sis au 21⁴, avenue Anatole-France, où Thomas va être hébergé, jusqu'au 29 février.

Quitte à froisser la modestie de Geneviève Chomton, je me dois de dire aujourd'hui, tout l'attachement qu'elle apporta à sa mission d'ange gardien. Combien elle fut, pour Armel, une vraie mère poule, surveillant sans relâche tous les faits et gestes de son grand blessé qui

⁴ Auj. 25.

s'écroulait à tout instant, perdant connaissance alors qu'elle était souvent seule pour le secourir.

4.3.4 Avec Madame Thomas

Le rideau était tombé sur le premier acte, mais il restait à jouer le second, avec les Allemands pour partenaires et là, Madame Thomas était seule en scène pour dialoguer avec eux.

C'était cet acte le plus délicat du scénario qui devait décider du sort de la famille Thomas.

Ce même jour, 17 janvier, comme convenu, Madame Thomas décroche le téléphone vers 15 heures et demande la *Feldgendarmerie*. À l'autre bout du fil se trouve l'adjudant Lamiche, qui malgré la consonance de son nom est un Allemand pur sang et de surcroît, l'auxiliaire du sinistre Korf.

Madame Thomas lui fait le récit de l'arrestation de son mari, suivant la version que lui avait rapportée sa sœur, Jeannette, et lui demande ce qu'il est devenu. Lamiche ne comprenant rien -et pour cause- à cette histoire, ordonne à Madame Thomas de se rendre immédiatement à la *Kommandantur*.

Rendue à la sommation, Madame Thomas relate en détail l'arrestation de son mari par trois hommes de la Gestapo, qui l'ont emmené en traction, voiture dont se servaient particulièrement les Allemands.

Lamiche, très surpris, lui dit :

- Madame, votre mari n'a pas été amené ici ; je ne comprends rien à cette arrestation et ne suis absolument pas au courant de ce qui s'est passé à la gare.

Il est surprenant que les Allemands n'aient pas été informés de cette arrestation qui court déjà par toute la ville.

L'Allemand décroche alors le récepteur du téléphone et demande la *Kommandantur* de Melun.

La communication, en allemand, terminée, l'adjudant Lamiche raccroche et se tournant vers Madame Thomas lui dit :

- Madame, ce n'est pas Melun qui a arrêté votre mari, et là, non plus, on ne comprend rien, peut-être est-ce Paris qui a décidé cette arrestation ?... nous vous demandons 48 heures pour nous informer.

Il est bon de préciser pour le lecteur qu'il existait effectivement des cloisons étanches dans les différents services de la Gestapo, ce qui nuisait souvent, et c'est heureux pour nous, à la bonne marche de son organisation.

Le surlendemain, Madame Thomas est rappelée à la *Kommandantur* de Provins. C'est l'adjudant Lamiche qui la reçoit, et d'un air ironique, lui déclare :

- Madame, votre mari n'a pas été arrêté par la Gestapo... c'est sûrement les terroristes qui ont fait le coup ! et à l'heure présente, votre mari est mort....

À cette révélation, prenant un air contrit et simulant une grande tristesse, Madame Thomas sort un mouchoir de son sac à main et le porte à ses yeux comme pour essuyer ses larmes. Le visage enfoui dans son mouchoir, elle tourne sur elle-même et se dirige vers la sortie, sans que l'Allemand fasse un geste pour la retenir.

La facilité avec laquelle s'est déroulé ce scénario, peut laisser le lecteur très sceptique ; et pourtant, je suis resté strictement fidèle à la vérité.

Pour ma part, j'avoue que je n'étais pas aussi optimiste, la mariée était trop belle. N'était-ce là, qu'un subterfuge pour nous mettre en confiance et nous conduire à certaines imprudences qui nous précipiteraient dans les griffes de la Gestapo. « Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours... », dit le proverbe.

Les jours passent et aucune représaille n'est exercée à rencontre de la famille Thomas.

Toutefois, quelques jours plus tard, un fait divers défraye la chronique locale et nous procure quelques bons moments. Le cadavre d'un homme chauve et de la corpulence de Thomas est

découvert enfoui sous des bottes de paille dans une remise située en plein champ, au lieu-dit « Les Filles Dieu ».

La chronique des petits potins fait tache d'huile. Bientôt dans toute la ville se colporte la nouvelle qu'on a retrouvé le cadavre de Thomas et cela a bien fait rire le principal intéressé. De là, à conclure que les Allemands ont coupé dans le panneau... j'en doute, car jamais ils n'en ont avisé la famille.

La santé de Thomas périclité chaque jour, et la pauvre Geneviève n'ose plus le laisser seul un instant.

Le docteur Lajoux -un vrai Français- médecin de la famille de Thomas, est appelé à son chevet. Il exige son transfert d'urgence dans un hôpital et une radio de la colonne vertébrale, qui selon lui, est à l'origine de ses malaises quotidiens.

Sur le plan local, il n'en est pas question. Après bien des tentatives, Madame Thomas, par le truchement de certaines relations, réussit à toucher le colonel Mathelin qui se cache et occupe un commandement dans la région de Corbeil (Seine-et-Oise).

Mathelin prend contact immédiatement avec le médecin-chef de l'hôpital de Corbeil, avec qui il est en relation sur le plan Résistance.

Celui-ci accepte de prendre Thomas dans ses services et son transfert pour cet établissement est fixé au 29 février.

Pierre Lines, directeur de la distillerie de Provins, m'offre spontanément de transporter Thomas à Corbeil.

D'un commun accord, le rendez-vous pour la prise en charge est fixé pour le petit jour à mon jardin, coin tranquille par excellence, en dehors de tous regards indiscrets.

La nature avait, elle aussi, son mot à dire !... toute la nuit la neige était tombée abondamment, et le vent soufflant en rafale avait amoncelé d'énormes congères sur les routes, rendant la circulation presque impossible en automobile.

Au petit matin, chacun est présent au rendez-vous à mon jardin, et armés de pelles et de sacs à blé, nous décidons de prendre la route, coûte que coûte.

Après avoir usé de la pelle en maintes circonstances pour dégager les roues de la voiture enlisées dans la neige, nous atteignons Melun.

En quittant la place Saint-Jean, nous abordons la côte abrupte qui conduit à la préfecture et à la route de Corbeil.

Arrivés à mi-côte, les roues patinent sur place et la voiture refuse d'avancer. Lines se cramponne comme un diable au volant pour maintenir la voiture dans l'axe de la route, pendant que Thomas et moi, arc-boutés à l'arrière, nous poussons comme des forcenés.

Soudain, une « traction » Citroën nous double... « merde ! s'exclame Thomas, en dissimulant sa tête sous son bras, c'est Korf !!!... ».

Celui-ci trop occupé à la conduite n'a pas eu le temps de reconnaître celui qui lui avait -en beauté- posé un beau lapin.

Cette rencontre imprévue nous divertira après avoir repris place en voiture.

À une quinzaine de kilomètres de Corbeil, nous ne pouvons plus avancer, et sommes bloqués en rase campagne.

Sur la droite de la route, à quelques centaines de mètres émergeant de la brume, se dresse la cheminée fumante d'une distillerie.

Entre confrères, un service en vaut un autre, et Lines s'en va quérir du secours. Il en revient une demi-heure plus tard, suivi d'un attelage de quatre chevaux qui nous remorquent sur près de cinq kilomètres.

Après cinq heures de route, nous arrivons à midi juste au point de rendez-vous fixé par Mathelin, à l'entrée du pont enjambant la Seine, côté rive droite, et donnant accès au centre-ville. Moins ponctuels que nous, il n'y a personne à la réception.

Ne désirant pas éveiller l'attention des quelques passants et aussi pour récupérer des fatigues du voyage, nous entrons dans un petit café juste à l'angle du pont où nous avalons un réconfortant bien mérité.

Une demi-heure se passe et nous ne voyons toujours rien venir. La sagesse parlant, il nous fallait envisager une autre solution.

Mathelin n'avait rien négligé, car Thomas avait en poche l'adresse d'un hébergement provisoire, chez une vieille dame à Tigery.

Après avoir grimpé, non sans difficulté, une longue côte en lacets et atteint Tigery, situé à quelques kilomètres sur le plateau, nous déposons Thomas au centre du village. « Je me débrouillerai bien tout seul », nous dit-il en nous quittant.

Nous continuons notre route en traversant la lisière de la forêt de Sénart en direction de Briecomte-Robert pour gagner la nationale 19, où nous espérons trouver la neige dégagée, mais en vain ! Nous y rencontrons les mêmes difficultés.

À peine sortis de Tigery, une borne kilométrique stoppe la voiture, juste au bord du fossé. Sur la nationale 19, il faut à nouveau reprendre les pelles et les sacs pour permettre à la voiture d'avancer.

Au cours d'un de ces déblaiements, un camion allemand roulant à vive allure nous double et les occupants narquois s'en donnent à cœur joie mais pas pour longtemps car, quelques kilomètres plus loin, nous le trouvons dans le fossé. Nous avons notre revanche et nous ne manquons pas de la manifester au passage.

Fourbus et le ventre creux, nous rentrons à Provins vers 17 heures, satisfaits d'avoir mené à bien notre mission. Quant aux péripéties de la journée, cela faisait partie du tribut de notre vie aventureuse.

4.4 Le montage des réseaux

4.4.1 Création d'un réseau de renseignement

Durant son séjour chez Gilbert Chomton, Thomas me met en relation avec son groupe de la gare de Provins, ayant pour chef Vilmain André. Il m'indique également quelques individualités locales ayant appartenu à son Mouvement. Mes tentatives de récupération s'avèrent négatives ceux-ci se cantonnant dans un attentisme prudent.

Dès notre premier contact, Vilmain se montre très entreprenant. Sa fonction de sous-chef de gare le met en relation directe avec certains services publics de la ville.

Suivant un plan établi, il assure seul le contact avec les responsables de deux organismes locaux :

1°) La gendarmerie de Provins, dont le concours me sera très précieux et mon anonymat perdra bientôt toute signification, les événements m'obligeant à avoir des contacts directs avec l'adjudant Guillemet Roger et le gendarme Encausse René.

Grâce à eux, de nombreux réfractaires au S.T.O. échappent à l'arrestation et à la déportation. En maintes circonstances, c'est eux-mêmes qui vont prévenir les intéressés.

Plus utiles encore, ils me sont pour les renseignements. Chaque fois que l'ignoble Korf de la Gestapo de Melun est dans nos murs et que quelque chose de louche se trame, ils m'en avisent immédiatement.

C'est ainsi qu'un samedi de mars 1944, ils me font prévenir par Vilmain, que la Gestapo est à Provins et qu'elle prépare une rafle de grande envergure à rencontre du Front National, consécutive à l'arrestation à Chelles de deux garçons de la section locale, dont je ne révélerai pas les noms.

En compagnie de Vilmain, je prends contact en début d'après-midi avec Lolo Chapotot, membre de cet organisme, au café du Théâtre, rue Victor-Garnier. Je le connaissais particulièrement pour avoir collaboré avec lui dans certains sabotages.

Je le charge de prévenir immédiatement tous les membres de son mouvement et de prendre le large. Hélas ! Mes recommandations ne sont pas prises au sérieux, et c'est l'hécatombe. Lolo, lui-même, d'une façon stupide, se fait cueillir à la porte de son habitation. Seul, le principal responsable du Mouvement, Robert Lucas, réussit à s'échapper de justesse.

2°) Vilmain prend contact avec un responsable des services administratifs de la mairie de Provins, chargé en particulier de la distribution des cartes de rationnement et des tickets d'alimentation.

Mais après l'arrestation de ce responsable, je dois voir personnellement M. Osselin, maire de Provins, qui continue à m'approvisionner en cartes et tickets d'alimentation me permettant de subvenir aux besoins des réfractaires qui en sont dépourvus.

Je voudrais ici rendre un hommage posthume à Lucien Osselin, dont l'activité anti-allemande est restée ignorée des Provinois et même très souvent contestée, parce qu'il eut la modestie de ne jamais l'afficher au grand jour.

Il me procura également un certain nombre de cartes d'identité en blanc, munies du timbre fiscal et des cachets. Il ne me restait plus qu'à les remplir pour légaliser des situations souvent compromises.

Malgré notre situation de proscrits, nos fausses cartes d'identité nous assuraient une légalité que n'avait pas, très souvent le commun des citoyens la plupart du temps en possession de carte périmée.

À titre documentaire, je produis ci-dessous, les originaux des faux papiers qui me furent fournis par les Services du *War-Office*, après les événements du 14 juillet 1944, alors que j'étais activement recherché par la Gestapo.

Ces deux documents sont suffisamment convaincants, en particulier, le certificat des autorités d'occupation me déclarant inapte pour servir en Allemagne.

[photos de documents]

4.4.2 Nouveau coup dur

À la suite de l'arrestation du commandant *Emmanuel* et de ses principaux lieutenants, le Mouvement Vengeance, sur le plan départemental est en panne sèche, due au manque d'initiative de son nouveau responsable.

Au début de mars 1944, l'infatigable *Sébastien* me fixe un rendez-vous à Paris pour y rencontrer le nouveau chef départemental, le commandant *Albert*.

Au cours de ce déplacement, je suis accompagné de Bonhomme Fernand et de Chomarat Pierre, tous deux responsables du mouvement pour le sous-secteur de Bray-sur-Seine.

Comme le 11 novembre dernier, *Sébastien* nous conduit au même petit café du boulevard de Strasbourg. Notre Contact avec le commandant *Albert* se résume à une rencontre platonique d'information, et à un simple tour d'horizon de notre organisation locale et des effectifs que chacun de nous a sous son commandement.

J'en reviens profondément déçu et, le jour même, je me rends chez Madame Thomas, que je sais en contact avec le colonel Mathelin, depuis le transfert de son mari à l'hôpital de Corbeil. Je lui demande de faire savoir d'urgence à Mathelin, que si je ne reçois pas dans un délai très court, des directives positives, je m'orienterai à mes risques et périls vers une autre direction... laquelle ?, je n'en savais vraiment rien ; mais j'étais décidé à sortir de cet immobilisme qui m'obsédait.

Il était écrit que jamais je ne m'adresserai en vain à Camille Mathelin. Sa réaction est immédiate et quelques jours plus tard, je reçois la visite d'un agent de liaison au B.O.A. (Bureau des Opérations Aériennes), organisme qui dépendait directement du général Koenig. Cet agent, que je ne verrai que cette seule fois, m'informe que sous quelques jours j'aurai la visite du chef départemental.

Ce sera mon dernier contact avec Camille Mathelin et avant de tourner la page, je veux lui rendre l'hommage qui lui est dû. En effet, Camille Mathelin triompha de toutes les épreuves,

mais les lendemains de la libération lui furent fatals. Il trouva la mort dans un accident de voiture, un règlement de comptes, pourrais-je affirmer, comme certains d'entre nous qui faillirent connaître le même sort.

La Résistance de Provins lui doit tout ; sans lui, elle n'aurait jamais connu son épanouissement et jamais, elle n'aurait écrit cette page de gloire locale.

Promesse tenue : deux jours plus tard, je reçois la visite de Marcel Gehrmann, chef départemental du B.O.A. de la Seine-et-Marne.

Avec lui commence une ère nouvelle... Finis les verbiages oiseux. Athlétique, volontaire, Gehrmann entre dans le vif. En quelques mots, il me brosse le schéma de l'action ; tout d'abord : constituer d'urgence une équipe de parachutage avec des hommes sûrs.

- Je reviendrai la semaine prochaine, me dit-il en me quittant, et soyez prêt à toute éventualité.

4.4.3 Fiches d'immatriculation

Malgré mon désappointement, je n'en ai pas pour autant rompu avec le mouvement Vengeance. Chaque semaine, j'ai la visite de *Sébastien*.

À la fin de mars, il me demande de faire remplir à chacun de mes hommes une fiche individuelle dite « d'immatriculation ».

Cette fiche devait, en principe, constituer pour chacun d'eux un dossier d'engagement volontaire aux Forces Françaises Combattantes.

Ces fiches étaient centralisées par le chef départemental qui devait les transmettre à Londres, pour homologation.

La rédaction de cette fiche individuelle s'établit comme suit :

- 1) Se munir d'une feuille de papier blanc -format papier à lettre- celle-ci pliée en deux parties égales dans le sens du grand côté du rectangle, la pliure imprimant ainsi une ligne centrale sur le papier, condition importante pour la rédaction du texte.
- 2) Chaque titulaire doit écrire sur cette feuille un texte de vingt lignes à sa convenance. Dans ce texte, au centre de la dixième ligne, il doit écrire le pseudonyme qu'il a choisi en répartissant les lettres le composant en nombres égaux de chaque côté de la ligne imprimée par le pliage.
- 3) Le texte rédigé, l'intéressé coupe la feuille en deux parties dans le sens de la pliure. Il conserve pour lui la seconde moitié et me remet la première que je transmets, comme indiqué, au chef départemental pour être acheminée à Londres par courrier spécial.

Au moment de la liquidation des dossiers, chaque titulaire n'avait qu'à présenter la seconde moitié de son texte à l'autorité militaire qui était détentrice de la première moitié et son texte reconstitué lui permettait d'obtenir sa reconnaissance officielle.

Cette formule bien que simpliste ne permettait aucune équivoque. Suivant certaines informations dignes de foi, les archives rapatriées de Londres après la Libération auraient sombré dans les flammes sur un quai de gare de la région parisienne ; les documents précités s'y trouvaient-ils ? Mystère...

Toujours est-il qu'après la libération, il fallut reprendre la liquidation à zéro, ce qui ouvrit toutes grandes les portes de l'intrigue ; et j'en parle en connaissance de cause en qualité de chef liquidateur du Secteur Est de la Seine-et-Marne, désigné par le général, commandant la Subdivision de Versailles.

Tous les dossiers F.F.C. (Forces Françaises Combattantes) ne furent constitués qu'en avril 1945 et il suffisait pour être inscrit à un réseau de Résistance, d'une simple attestation d'un responsable local homologué.

C'est pourquoi je dis que l'attestation d'appartenance aux F.F.C. n'a qu'une valeur très relative, car elle ne comporte qu'une date d'inscription suivant l'attestation établie par un responsable local.

Pour moi, seul le Certificat d'appartenance aux F.F.I. a une valeur indiscutable, car la date qui y est mentionnée précise l'origine de la première action combattante de chaque titulaire.

Pour être reconnu Combattant Volontaire de la Résistance 1939-1945, il fallait prouver que l'action militaire était antérieure au 1^{er} juin 1944, et seule, la date inscrite sur le certificat d'appartenance aux F.F.I. en faisait foi.

Il est regrettable que cette règle n'ait pas été respectée, car s'il fallait reprendre, dans ces conditions, la liquidation, il y aurait beaucoup de ces supers Résistants qui rentreraient dans l'ombre.

4.4.4 Création d'un réseau Action - B.O.A.

Au début d'avril 1944, Marcel Gehrman me désigne comme chef régional du B.O.A., pour le Secteur Est de la Seine-et-Marne. Pour cet organisme, il me faut à nouveau choisir un pseudonyme qui lui soit strictement personnel. En souvenir d'un de mes frères morts pour la France les 9 et 10 juin 1940, je choisis le prénom de *Jean* qui était celui de mon cadet, né 18 ans après moi.

L'action prend un tournant décisif et mon enthousiasme est largement partagé par les 15 compagnons que j'ai sélectionnés pour composer l'équipe de parachutage.

La semaine suivante, Gehrman revient et ensemble, nous allons reconnaître l'emplacement exact des cinq terrains de la région qui sont homologués à Londres.

Je dois souligner que ces terrains avaient été transmis par le colonel Mathelin dès 1943, alors qu'il était responsable du B.O.A. pour l'Aube, la Marne et le sud de la Seine-et-Marne.

Toute la journée nous sillonnons la campagne à bicyclette, les terrains se trouvant dispersés et assez éloignés les uns des autres comme en témoignent les coordonnées que me remet Gehrman avant de me quitter, et dont voici les situations :

- 1) Indicatif : *Oreille* - lettre B - message personnel : Notre-Dame est à Paris. Ce terrain est situé au lieu-dit « Clause-Barbe », sur le plateau Ouest, dominant Septveilles-le-Bas, en bordure de la route du Mez de la Madeleine à Courton.
- 2) Indicatif : *Humérus* - lettre R - message personnel : Le vagabond est joli garçon. Ce terrain est situé au lieu-dit « Les Chaises » en bordure de la forêt de Sourdon, à 300 mètres de la route de Chalaute-la-Grande.
- 3) Indicatif : *Colon* - lettre B - message personnel : Le dragon en char de combat. Ce terrain est situé entre deux bois à un kilomètre à droite de la commune de Bezalles.
- 4) Indicatif : *Menton* - lettre H - message personnel : Bonjour à tous les amis. Ce terrain est situé non loin de la ferme d'Ile, entre Neuville et Grisy-sur-Seine.
- 5) Indicatif : *Ventricule* - lettre P - message personnel : Rien ne va plus. Ce terrain est situé sur la commune de Courceroy en bordure de la Seine, à mi-chemin de Noyen-sur-Seine.

4.4.5 Création d'un réseau de passeurs

Les bombardements intensifs effectués sur l'Allemagne par l'aviation alliée, en cette fin d'avril 1944, et le survol de notre région à l'aller comme au retour, nous ouvre un nouveau champ d'action.

C'est presque toujours au retour, qu'un certain nombre d'avions touchés par la D.C.A. allemande, la terrible *Flack*, basée à Romilly-sur-Seine, s'écrasent dans notre région.

Plus d'une vingtaine d'aviateurs récupérés me sont transmis. C'est alors que je suis amené à établir le contact avec des réseaux de passeurs, chose qui fut laborieuse au départ.

Par mes relations extérieures, j'arrive enfin à entrer en relation avec trois filières vers lesquelles sont acheminés les aviateurs en détresse :

- 1) en direction de la Bretagne, par Lagny, via Paris -agent de transmission : *Sébastien* (Pierre Demorge) ;
- 2) sur le maquis de l'Yonne, par Bray-sur-Seine -même agent ;

3) sur le maquis de la Forêt d'Othe, par Villenauxe-la-Grande -agent de transmission : Bertin Marcel.

Il m'arrive d'intervenir directement dans certaines récupérations.

Ainsi fin avril, Vilmain m'informe qu'il a été alerté par téléphone par son collègue Duquesne, chef de gare à Villers-Saint-Georges, qu'un aviateur allié a sauté en parachute et que son point de chute se situerait à quelques kilomètres de la gare, vers les sablières qui bordent la voie ferrée.

Le temps de quérir Jorand Vital, notre chauffeur de service et tous trois, nous nous rendons sur les lieux, mais en pure perte. J'apprendrai le lendemain, que l'aviateur s'était réfugié non loin de là, de l'autre côté de la voie ferrée, dans la petite ferme exploitée par Madame Alice Herman, qui l'avait caché.

Les Allemands avaient bénéficié de renseignements plus précis, car pendant que nous recherchions l'aviateur dans les sablières, ceux-ci déferlaient sur la petite ferme comme une meute en chasse.

Le surlendemain, je suis allé voir cette femme courageuse et, c'est encore sous le choc de l'émotion, qu'elle me relata cette furia des Allemands fouillant tous les bâtiments en hurlant, bondissant sur les ballots de paille entassés sous sa remise, enfonçant avec hargne leurs baïonnettes jusqu'à la garde, déchiquetant la paille avec rage, et tout ça pour ne rien trouver... et pourtant, l'aviateur était bien dissimulé sous ces ballots de paille !

Impassible, elle assista à cette fouille sans se trahir, mais non sans émotion.

- J'éprouvais, me confia-t-elle, la sensation, chaque fois que je voyais les baïonnettes s'enfoncer dans les ballots de paille, que celles-ci me transperçaient de part en part. Je crois que j'ai vécu en cet instant la plus grande épouvante de ma vie.

Elle m'apprend également que l'aviateur a été récupéré par Vivien le lendemain, qu'il l'a conduit à Paris et remis à une chaîne de passage qu'il connaissait.

J'ai tenu à souligner cet acte de courage et d'héroïsme de cette femme, magnifique figure de la femme française... Elles ne furent pas légion.

4.4.6 Une récupération qui frisa le dramatique

Dans les premiers jours de mai, Vilmain -encore lui- vient me prévenir qu'il a été alerté par Bertin Marcel de Villenauxe-la-Grande que celui-ci avait récupéré deux aviateurs alliés et qu'il désirerait bien s'en débarrasser, ce qui n'est qu'une façon de parler.

Il me faut souligner que le contact avec la forêt d'Hôte n'est pas encore établi ; il ne le sera qu'au cours de ce déplacement et c'est Bertin qui en sera l'artisan.

Une fois encore, c'est à Jorand Vital que je fais appel pour nous transporter à Villenauxe-la-Grande.

Après quelques tâtonnements, nous trouvons enfin le domicile de Bertin, dans une petite rue peu passagère, non loin du centre de la petite Cité.

Par sa profession d'exploitant carrier, sise à Léchelle, et du fait de ses expéditions par wagons en gare de Provins, Bertin était en relations permanentes avec Vilmain, ce qui explique son appel.

Bertin, avant notre arrivée, avait déjà préparé le plan d'évacuation des deux aviateurs qui se trouvaient planqués dans une remise au fond de son jardin. Le convoyeur Robert Diart est présent à cette entrevue. Il est chargé d'acheminer les deux hommes par des petits chemins détournés tout proches jusqu'à la sortie de Villenauxe où nous les prendrons en charge.

Tout se déroule comme prévu et notre retour vers Provins s'effectue normalement. Nous approchons du terminus, nous traversons Saint-Brice en roue libre, quand, abordant le premier virage à la sortie du village, nous voyons devant nous, à cent mètres, quatre *feldgendarmes* qui barrent la route, mitraillettes braquées et qui nous font signe de stopper.

Inutile de préciser que cette rencontre insolite provoque un certain désarroi parmi nous. Sur notre lancée, rien à faire pour faire demi-tour, et aucun chemin, ni à gauche ni à droite pour

changer de direction. Tenter de forcer le barrage serait pure folie, car pas un seul de nous ne passerait au travers des rafales de mitraillettes.

En de telles circonstances, on pense rapidement.

Pour ma part, je ne vois qu'une seule issue, obtempérer à l'ordre impératif et stopper à la hauteur du barrage... et si le danger s'affirme, risquer le tout pour le tout, en profitant de l'ouverture du barrage et de l'effet de surprise des Allemands, pour redémarrer et foncer. Il suffit d'atteindre le dernier virage situé cent mètres plus bas pour échapper à la trajectoire des rafales de mitraillettes.

Je dis à Jorand : « stoppe ! » car je n'avais pas eu le temps de lui préciser ma pensée. Jorand hésite. J'insiste à nouveau en ajoutant : « les Allemands te connaissent »... En effet, Jorand faisait quotidiennement le taxi et les Allemands étaient habitués à le rencontrer fréquemment. Sans gaieté de cœur, il m'obéit, arrive au ralenti à hauteur du barrage, un pied sur le frein et l'autre sur l'accélérateur.

Comme prévu, les *feldgendarmes* s'écartent de chaque côté de la voiture, et l'un d'eux s'avance vers la portière du chauffeur, dont la glace est baissée.

Comme prévu également, l'Allemand reconnaît Jorand et dans un fort accent, il lui dit :

- Tiens ! Monsieur Jorand... Vous ! retour à Provins ?
- Oui !, répond Jorand, avec une certaine appréhension.

Pendant ce court dialogue, les trois autres *feldgendarmes* contournent la voiture, puis l'un d'eux prononce quelques mots en Allemand et notre gardien, avec une certaine déférence, joignant le geste à la parole, dit à Jorand :

- Partez ! Monsieur... bon retour.

La voiture ne fait qu'un bond sous la poussée spontanée du pied sur l'accélérateur. Instinctivement, nous nous regardons les uns les autres et un « ouf ! » libérateur jaillit de nos poitrines en même temps.

Quelques centaines de mètres plus loin, chacun de nous ressent la peur rétrospective et les affres du grand frisson, réalisant que tout aurait pu tourner autrement. Pour une fois, mon intuition avait été bonne conseillère.

Il est heureux que l'Allemand ne pousse pas la curiosité de risquer un œil attentif à l'intérieur de la voiture, car l'Anglais tremblait comme une feuille morte. C'était en effet, la première fois qu'ils se trouvaient en face des Allemands, me révéla le Canadien qui parlait fort bien le français. Ils avaient été abattus à la frontière belge, et de filières en filières, jamais ils n'en avaient rencontré un, durant tout leur périple.

La traversée de Provins se fait sans heurt. Nous prenons la rue de la Veinière et je fais stopper la voiture à l'angle de l'ancien boulevard Gambetta, près du pont du Durtint, face à la teinturerie Simard.

J'en descends avec mes deux visiteurs, tandis que Jorand et Vilmain empruntant le boulevard Carnot regagnent leur domicile. Quelques centaines de mètres nous séparent du domicile de Gilbert Chomton qui, une fois encore, va assurer l'hébergement de nos deux rescapés.

L'Anglais et le Canadien n'y séjournent que quarante-huit heures, le temps qu'il faudra pour toucher *Sébastien* qui va assurer leur transfert jusqu'à Paris, d'où, ils vont être acheminés vers la Bretagne. Nous apprendrons après la Libération, par un bref message du Canadien, qu'ils ont regagné l'Angleterre grâce à des passeurs bretons, en canot... et ce sera l'oubli...

Et la série continue !... le lendemain de leur départ, Pierre Vernant vient me demander de faire passer un officier américain, amené à Saint-Brice, chez Pierre Martinand, par le commissaire de police de Provins, Foret.

Bertin ayant réussi à établir la liaison avec la forêt d'Othe, je lui transmet cet officier qui est convoyé jusqu'à Villenauxe par Desplats André actuellement planqué chez moi.

Trois jours plus tard, rebelote... c'est au tour de Barbet Henri, garagiste rue de Changis à Provins qui me demande de prendre en charge deux aviateurs alliés planqués chez lui. J'emprunte la même filière et le même convoyeur.

Chaque jour un avion allié s'écrase dans notre région. Dans le courant de mai, un de ceux-ci s'abat dans la région de Chenoise. Ce jour-là, le sinistre Molin, qui de chez lui avait vu l'avion piquer, téléphone à la *Kommandantur* de Provins qui lui envoie un *sidecar* conduit par un Allemand. D'un air conquérant, remontant la route de Paris, il part à la chasse de l'appareil. Dommage, mille fois dommage pour lui, de vrais français de la région de Saint-Hilliers et de Chenoise avaient déjà recueilli et caché les huit rescapés. Deux jours plus tard, ils me sont transmis et sous la conduite de *Sébastien*, je les dirige sur les maquis de l'Yonne.

4.4.7 Création d'un service sanitaire

Les forces humaines ont des limites. Victime de cette vie mouvementée et affligé d'une forte bronchite, je dois m'aliter.

Cette situation n'est pas très goûtée par Marcel Gehrmann qui me trouve couché.

- C'est pas le moment de flancher, s'exclame-t-il, car les parachutages sont imminents.

Ceci se passait au début de mai.

C'était aussi mon avis ! et le jour même, je fais appeler le docteur Pierre Gelé, médecin de la famille depuis toujours.

Hanté par les révélations de Gehrmann, je demande au docteur d'agir énergiquement pour me sortir de cette situation rapidement.

De son air flegmatique, il me répond :

- Oh ! là, là..., qu'y a-t-il donc de si grave ?... Bon, voyons ça ;
et il passe à l'auscultation.

- Bah ! me dit-il avec son petit pincement de lèvres habituel, ça ne sera rien ! quelques jours de lit et vous n'y penserez plus.

Tout en rédigeant son ordonnance, suivant son habitude, il amorce la conversation qui, bien vite, dévie sur les événements présents. Petit à petit, mis en confiance par le ton de son langage, je ne peux résister à la tentation de tout lui avouer sur mon activité et les responsabilités qui m'attendent.

Devant ma confession, son regard s'illumine, et subitement à son tour, il me dit :

- Confiance pour confiance, moi aussi, je suis dans le coup ; depuis 1942, je pratique à ma manière le sabotage médical.

Médecin accrédité des chemins de fer, trois fois par semaine, il visite le personnel de la gare de Longueville et de Provins. Son sabotage médical consistait surtout à mettre en incapacité de travail - avec l'accord des intéressés - le personnel roulant du dépôt, chauffeurs et mécaniciens à tour de rôle, ce qui perturbait considérablement le trafic des trains.

Requis d'office par l'autorité allemande, pour les visites médicales des jeunes gens appelés pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne, il pratique de la même façon en déclarant inaptes un grand nombre de ceux soumis à son examen.

L'autorité allemande n'est pas dupe, et maintes fois, il se fait rappeler à l'ordre, mais impassible, Pierre Gelé trouve toujours un palliatif circonstancié.

- Qu'avez-vous prévu, me dit-il à brûle-pourpoint, sur le plan médical ?

Cette question inattendue me surprend car jamais je n'avais envisagé ce problème et naturellement je ne puis que lui répondre :

- Rien !...
- Bon ! je vais envisager ça !...

Et le surlendemain, revenant se rendre compte de ma santé, je le vois arriver un énorme paquet sous les bras.

- Voilà ! me précise-t-il, un nécessaire de pansements individuels de première nécessité que j'ai confectionné avec les produits de ma pharmacie personnelle et certains prélèvements que j'ai effectué dans mes services annexes.

Son initiative ne se limite pas à ce matériel de premier secours, il m'informe qu'il a pris contact avec le docteur Gouzy, directeur de l'hôpital de Provins en vue d'organiser un service chirurgical clandestin au sein de cet établissement pour y recevoir des blessés graves.

Son exemple ne fut pas unique sur le plan local et il me faut associer à cette phase médicale, les noms des docteurs Lajoux et Paul Vernant qui, jamais, ne ménagèrent leurs concours au service de la Résistance.

« Souvenez-vous ! docteur Vernant, lorsque vous fîtes appel, par personne interposée, à mes bons offices pour transporter sur Paris, le docteur Bonnet, que vous cachiez chez vous et qui était activement recherché par la Gestapo. »

Je ne fais d'ailleurs qu'ouvrir la page sur votre domicile, qui fut une des plaques tournantes de l'activité de la Résistance du secteur.

4.5 Statistique des effectifs Vengeance

Arrivant au stade de l'action proprement dite, je voudrais donner les statistiques des effectifs des Corps-Francis Vengeance de notre secteur, recrutement qui fut le fruit d'un esprit d'équipe parfaitement coordonné, et dont les noms des responsables cités ont eu leur part de mérite.

Au préalable, je dois réparer une omission : l'arrestation de notre camarade Pierre Lines, par la Gestapo, le 17 mars 1944, qui fut un des pionniers du Mouvement Vengeance dans notre secteur.

Je ne reviendrai pas sur la création des cinq premiers groupes constitués en mars 1943, que j'ai cités dans les chapitres antérieurs (§ 3.3 : L'essor des mouvements de Résistance du Secteur Est (région de Provins)).

Voici la nomenclature complète et la date d'origine des groupes :

4.5.1 Fin janvier 1944

- 6^e groupe : effectif : 21 hommes ; chef de groupe : Vilmain André (gare de Provins).

4.5.2 Mars 1944

- À Provins, 7^e groupe : effectif : 20 hommes ; chef de groupe : Pépin Paul.
- 8^e groupe : effectif : 11 hommes ; chef de groupe : Collet Jean.
- À Septveilles, 9^e groupe : effectif : 21 hommes ; chef de groupe : Verrier Adolphe.
- À Longueville, 10^e groupe : effectif : 15 hommes ; chef de groupe : Viboud Pierre.
- À Jutigny, 11^e groupe : effectif : 19 hommes ; chef de groupe : Mignot Daniel.
- À Soisy-Bouy, 12^e groupe : effectif : 8 hommes ; chef de groupe : Sablonnière Marcel.

4.5.3 Début mai 1944

- À Provins, 13^e groupe que je constitue avec des éléments isolés ; effectif : 12 hommes ; chef de groupe : Chomton Julien.
- À Rouilly, 14^e groupe : effectif : 9 hommes ; chef de groupe : Vincent Etienne.
- À Courton, 15^e groupe : effectif : 15 hommes ; chef de groupe : Clairin Pierre (ces deux groupes, antérieurement Ceux de la Libération étaient en formation en août 1943).
- À Villers Saint-Georges, 16^e et 17^e groupes : effectif : 77 hommes ; chefs de groupe : Lorin Arthur et Georget André.
- À Chenoise, 18^e groupe : effectif : 29 hommes ; chef de groupe : Perrier Pierre.
- À Sourdun, 19^e groupe : effectif : 18 hommes ; chef de groupe : Burgevin Marcellin.
- À Saint-Martin-Chennetron, 20^e et 21^e groupes : effectif : 42 hommes ; chefs de groupe : Milard Henri et Bouchard André.

Le sous-secteur de Bray-sur-Seine m'avait été rattaché au début d'avril 1944. Il comptait un effectif de 112 hommes, divisé également en groupes, et avait pour responsable : Bonhommé Fernand.

4.6 Origine des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur)

4.6.1 Le 18 mai 1944,

vers 10 heures du matin, deux individus se présentent à mon jardin, sans que j'en ai été averti. Le plus âgé, qui a les cheveux très grisonnants, se présente comme étant capitaine-inspecteur des Forces Françaises de l'Intérieur, chargé de mission par la D.M.R. (Délégation Militaire Régionale) pour recenser et centraliser sous son commandement tous les effectifs des formations locales de la Résistance. Il déclare se nommer *Moulin* Lucien et son adjoint Max. Leur venue impromptue me surprend et par prudence, je me retranche dans le mutisme le plus complet, me bornant à écouter attentivement l'exposé du dit capitaine. De plus, les deux sigles : F.F.I. et D.M.R. m'étaient totalement inconnus.

Ce monologue à sens unique dure une bonne demi-heure. Pour me mettre en confiance, le capitaine *Moulin* me dit :

- Votre nom et votre adresse m'ont été donnés par le commandant *Albert*, chef départemental du mouvement Vengeance, qui m'a certifié que je trouverai auprès de vous le concours le plus utile.

Puis, pour tenter de rompre la glace définitivement, il sort de son portefeuille un ordre de mission qu'il me tend. Effectivement, ce papier porte l'en-tête : « Forces Françaises de l'Intérieur » frappé d'un cachet et d'une signature illisibles.

Devançant ma question, il me précise :

- c'est la signature du commandant *Coret*, chef des F.F.I. pour la Seine-et-Marne.

Ce nom ne m'indique rien. Enfin, après une heure d'un dialogue de sourds, le capitaine *Moulin* m'ayant fourni des précisions suffisantes, je lui demande pour couper court :

- Qu'attendez-vous de moi ?

Il désire me voir réunir dans ma serre pour 3 heures de l'après-midi, les principaux responsables des autres mouvements locaux de la Résistance. J'accepte de faire l'impossible dans ce sens.

Je ne compterai pas les kilomètres qu'il me faut couvrir pour toucher tous les responsables, n'ayant pour tout moyen de locomotion qu'une bicyclette. Encore une fois, je dois me contenter d'un sandwich pour tout repas.

À l'heure prescrite, sont présents au rendez-vous : Jean-Paul Mirandel, représentant Louis Lambert, chef du Mouvement Libération ; Vincent Étienne et Clairin Pierre, du Mouvement ex-Ceux de la Libération et Bonhommé Fernand, responsable de Vengeance, du sous-secteur de Bray-sur-Seine.

L'entretien n'est que la répétition de celui que j'avais eu le matin avec le capitaine *Moulin*. Le lendemain, Louis Lambert rencontre *Moulin* à ma serre.

De cette rencontre, je retiendrai qu'il n'y eut pratiquement rien de constructif pour l'action future, que l'activité de ce commandement confirmera plus tard.

4.6.2 « Ici... Londres »

4.6.2.1 28 mai 1944

L'heure du grand départ a sonné. La radio de Londres, à son émission de 13 heures 30, annonce sur ses antennes notre premier message : « Notre-Dame est à Paris », affecté au terrain de Clause-Barbe, à Septveilles.

C'est le jour de la Pentecôte ! Certains camarades ne s'attendant pas à une échéance aussi proche, sont allés passer ces deux jours fériés en famille et naturellement, je ne rencontre que

portes closes. De plus, j'essuie deux refus de camarades qui se récusent, cherchant à dissimuler, pour raisons diverses leur dégonflage et esquiver leur responsabilité.

J'avais cru, naïvement, que chacun était disponible en permanence, et je n'avais pas prévu de suppléants.

Il me fallait donc pourvoir d'urgence à leur remplacement, l'équipe comptant un effectif assez restreint. Mais alors, qui solliciter ?

La chance me sert avantageusement. Rue Hugues-le-Grand, je tombe sur Jean-Paul Mirandel sortant du magasin de ses parents. Il n'appartenait pas au Mouvement Vengeance, peu importait, j'avais jugé ce jeune homme au cours de nos rencontres, je savais que c'était un gonflé, d'ailleurs, l'avenir ne me démentira pas.

Sans préambule, je l'aborde par ces mots :

- C'est pour ce soir, le premier parachutage ! Veux-tu en être ?
- Et comment !, me répond-t-il, fou de joie.

Et d'un ! Rentré chez moi, je me rends au petit bonheur, chez mon voisin Marcel Billon à qui je pose la même question, je reçois la même réponse enthousiaste. Je lui confie mes difficultés ; il me propose d'aller contacter Raymond Deschanciaux, à Poigny.

Et de trois ! Je me rends ensuite chez Gilbert Chomton, qui à son tour me donne l'adhésion de Lhermey André.

Ma tournée de prospection se termine à Septveilles chez Chouzenoux Robert, qui me fournit le complément de l'équipe.

Je demande à tous ces camarades de rejoindre individuellement le point de rendez-vous au lieu-dit « le Terrier rouge », situé à mi-chemin du Mez de la Madeleine et de Courton, pour 22 heures au plus tard.

La plus belle surprise de la journée, c'est de trouver *Sébastien*, en rentrant chez moi. Naturellement, ma femme l'avait déjà informé de la bonne nouvelle. Mais où sa joie éclate, c'est quand je lui dis :

- *Sébastien* ! si tu veux, tu participes au festival des papillons de nuit.

Un oui exaltant s'échappe de ses lèvres.

Qu'il était beau cet enthousiasme et quelle spontanéité !

Le « Terrier rouge » va être le théâtre de scènes cocasses, car tous ces hommes qui s'y rencontrent se connaissaient pour la plupart, mais s'ignoraient sur le plan Résistance, d'où l'effet comique... : « Eh, ben quoi !... qu'est-ce que tu fous là !!!, t'en es donc aussi ? »

J'attendais chez moi le message de confirmation à l'émission de 21 heures 15, lorsque Marcel Gehrmann arrive, amené par Breton, chef départemental du B.O.A. de l'Oise, qui rejoindra son P.C. après l'opération.

C'est une aubaine pour moi. Nous gagnons le terrain en voiture, précaution utile, car Marcel avait son poste de réception, dénommé E.R.K.⁵, appareil très encombrant à transporter.

Première phase de l'opération : Marcel monte sur le point le plus élevé du terrain, repère la direction du vent. Ceci a une importance vitale pour disposer les lampes de balisage, la ligne des trois lampes indiquant à l'avion la direction, qui doit être orientée dans le sens contraire du vent.

Lorsque Marcel met en place son E.R.K. les yeux se braquent sur cet engin mystérieux, chacun suivant avec passion toutes les phases préliminaires de sa mise en fonctionnement.

Cet appareil est pourvu d'une antenne dépliant verticale. Il est relié à une batterie spéciale qui l'alimente en énergie. Le poids total des deux appareils est d'environ 25 kg.

Et puis, c'est l'intermède au clair de lune, disséminés par petits groupes, allongés dans l'herbe déjà fraîche, chacun, pour tromper l'attente, disserte à voix basse, les sujets de conversations ne faisant pas défaut.

⁵ prononcé *Euréka*.

À partir de minuit, coiffé de son casque d'écoute, Marcel ne quitte pas l'E.R.K., actionnant du doigt par intermittence le bouton de l'appareil, émettant en morse la lettre de reconnaissance attribuée au terrain ; il tente de rentrer en contact avec l'avion qui, lui, est muni d'un appareil émetteur récepteur, dénommé R.B.K.

Pendant ce temps, trois hommes armés de fusils de chasse -les seules armes de protection dont nous disposons - veillent, accroupis sur les points dominant du terrain.

Quant à moi, en élève studieux, je ne perds pas des yeux les faits et gestes de Marcel sur l'appareil, lui posant des questions, afin d'acquérir les notions élémentaires indispensables à la vocation que j'ai délibérément choisie, et aussi pour pouvoir suppléer Gehrmann, le cas échéant.

Vers 1 heure 30, Marcel me dit :

- Ça y est ! j'ai le contact, dans moins d'une demi-heure, il sera là -va mettre en place les lampes de balisage.

Cette ligne de balisage est composée, en ligne droite, de trois torches espacées les unes des autres de 90 pas environ. Les porteurs allongés sur le sol tiennent, au signal de « balisez », les lampes allumées braquées vers le ciel.

Vers deux heures, Marcel se relève d'un bond, se précipite, sa lampe torche à la main, et se place à dix pas environ en équerre à droite de la première lampe, prêt à transmettre en morse la lettre de reconnaissance, puis me crie « balisez ». À mon commandement, les trois lampes s'allument simultanément.

Dans le lointain, nous entendons le ronronnement de l'avion, du côté de la ligne Paris-Belfort, qu'il a sûrement prise comme point de repère.

Quelques instants plus tard, il passe au-dessus de nos têtes à une hauteur de 200 mètres environ.

Il fait un tour de reconnaissance au-dessus du terrain et revient prendre en enfilade la ligne de balisage, puis largue sa cargaison à la verticale de la seconde lampe.

En une fraction de seconde, tous les parachutes, frémissant dans leur blancheur immaculée, s'ouvrent sous la voûte du ciel sans voile.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tous les containers touchent le sol dans un plouf... plouf, assourdi par l'épais tampon de caoutchouc qui en garnit le fond.

L'avion repasse une seconde fois, l'opération terminée, comme pour un « au revoir » puis disparaît au bas de l'horizon blafard.

Les lampes se sont éteintes -j'allais dire les lampions- et l'extase est à son comble. Quelle féerie !... que ce spectacle vécu pour la première fois, dans le giron de cette nuit constellée d'étoiles à l'infini. Accroché au firmament, le croissant argenté de la lune décroît lentement vers l'horizon, semblant refuser de partager nos risques.

Fini, l'instant du rêve ! La minute de vérité a sonné ; les énormes containers gisant sur le sol nous rappellent à la réalité.

La tâche première consiste à plier rapidement les parachutes et les reloger dans leur sac accroché au container ; afin de faire disparaître toute trace pouvant être vue du ciel, car souvent, un avion allemand rôde au-dessus de la région à cette heure matinale.

La réalité va être cruelle pour chacun de nous. Chaque container pèse en effet 200 kg et pour tout moyen de portage, il n'est muni que de quatre poignées, disposées par deux de chaque côté du cylindre.

Du point de chute, pour atteindre le bois qui va servir de planque provisoire, il nous faut charrier ces mastodontes sur une distance variant entre quatre et six cents mètres, traverser tout un champ de luzerne qui freine nos mouvements, nous faisant trébucher à chaque pas.

Toute la nuit ce fut un travail de titan. Nous devons lutter contre le découragement et la fatigue. Nos mains ensanglantées, cisailées, nos doigts crispés refusent de s'accrocher, lâchant les poignées à chaque mètre.

Trahis par nos forces, titubants, ivres de fatigue nous devons nous résigner à mettre huit hommes sur chaque container et sommes contraints, la plupart du temps, à les traîner, laissant à chacun de nos passages des traces compromettantes.

En plus de notre épuisement, un autre élément aggrave notre calvaire. Nous sommes trempés jusqu'au ventre par la rosée matinale, le corps ruisselant de sueur nous étouffons sous nos vêtements collés à la peau.

Le soleil est déjà haut lorsque nous en avons enfin terminé, et chacun rejoint individuellement son foyer.

L'équipe qui a participé à ce parachutage comprenait :

- Breton,
- Gehrmann Marcel,
- Billon Marcel,
- Arnat Jacques,
- Chomton Julien et Gilbert,
- Chouzenoux Robert,
- Deschanciaux Raymond,
- Demorge Pierre,
- Frémont Charles,
- Hauer Georges,
- Jorand Vital,
- Kahn Emile,
- Lhermey André,
- Mirandel Jean-Paul,
- Porté Xavier,
- Vilmain André,
- Vexler Léon.

Bilan de ce parachutage : 25 containers, soit environ 5 tonnes d'armes et d'explosifs, 8 paniers de matériel radio comprenant en partie des postes émetteurs destinés à la région parisienne, remis à Paris quelques jours plus tard par Marcel Gehrmann.

Pris dans l'engrenage, avant de quitter le terrain, *Sébastien* (Pierre Demorge) demande à Gehrmann de rencontrer à Lagny, le commandant *Albert*, en vue de parachutages dans le nord du département ; Gehrmann accepte.

L'inconvénient majeur des paniers largables, c'est que placés à l'intérieur de l'avion, ils sont lancés un à un par le *dispatcher* en cours de vol et à 50 m secondes, les points de chutes sont dispersés et se situent parfois en dehors du terrain. C'est ce qui se produisit cette nuit, puisqu'on ne retrouva que cinq paniers.

Les trois paniers manquant ne seront récupérés qu'au cours de l'après-midi, grâce à un bavard qui claironna dans tout Septveilles, qu'il avait vu des parachutes en travers du chemin communal qui conduit à Vulaines-en-Brie.

Alerté par Chouzenoux, je remonte à Septveilles et effectivement, nous trouvons les trois paniers à l'endroit indiqué. Par bonheur, ce chemin est très peu fréquenté. Par personne interposée, je fais prévenir ce bavard de se taire, sinon il pourrait lui en cuire.

4.6.2.2 29 mai 1944

Les traces laissées dans la luzerne, qui menaient directement à la planque provisoire et les indiscretions du bavard, risquant de tout compromettre, je prend la décision de déménager ce soir même tout le matériel parachuté pour le transporter à sa planque définitive, sise dans une carrière se trouvant sur l'autre versant, à Septveilles-le-Haut.

Une nouvelle nuit blanche en perspective pour moi-même et mon fidèle Chouzenoux et quarante huit heures sans repos. Je convoque la même équipe à cette carrière désaffectée, sous

la direction de Chouzenoux, pour y aménager les cavités existantes, en partie éboulées et y loger les containers.

Jean Vautier, camionneur à Provins, a accepté de faire le transport. Il vient me prendre chez moi vers 21 heures 30 et nous partons aussitôt.

En débouchant du virage de Pongelot, nous voyons à 300 mètres au bas de la descente, trois *feldgendarmes* qui pédalent en père peinard.

Vautier ralentit l'allure pour leur laisser le temps de prendre du champ. À la bifurcation de la route de Courton, les Allemands continuent en direction de Sainte-Colombe. La voie étant libre, nous grimpons la côte du Mez de la Madeleine pour gagner la planque.

Là, trois hommes nous attendent. Nous chargeons immédiatement le camion, profitant du jour, et toute la nuit, à tour de rôle, nous montons la garde auprès du camion pendant que les autres, allongés en bordure du bois, recherchent le sommeil, qui sera vain pour moi.

Vers 5 heures du matin, Vautier met son Willem en marche. Les trois hommes montent à l'arrière du camion, dissimulés sous la bâche qui recouvre le chargement, et je prends place à côté du chauffeur pour le piloter. Pour toute arme, je dispose d'un colt 45 que Gehrmann m'avait remis le matin même.

Le camion dévale les lacets de Clause-Barbe dans une suite de pétarades. Une chance, le passage à niveau de la gare de Septveilles est ouvert, ce qui permet à Vautier d'appuyer sur l'accélérateur pour attaquer à deux cent mètres de là, la côte abrupte qui conduit à Septveilles-le-Haut.

En première, le vieux coucou arrive à bout de souffle au sommet et aborde les premières maisons du hameau, grinçant, couinant, la deuxième vitesse refusant de passer, et pétaradant de plus en plus.

Ce tintamarre réveille les gens, des visages bouffis de sommeil apparaissent dans l'entrebâillement des volets, surpris de la présence de ce visiteur insolite à une heure aussi matinale, un lendemain de fête.

À 40 à l'heure, le Willem atteint le château d'eau et s'évanouit dans la nature par un sentier en terre battue qui conduit à la carrière, située à environ cinq-cents mètres.

Les containers sont promptement déchargés afin de nous libérer de la présence du camion. Vautier descend par le sentier étroit à travers bois, atteint le dépôt de Longueville et de là, gagne la route du retour sur Provins.

Les cavités parfaitement dégagées, nous permettent d'arrimer rapidement les containers les uns sur les autres. Les caches sont ensuite murées en pierres sèches.

4.6.3 Et, ça continue !...

4.6.3.1 Le 1^{er} juin 1944,

la radio de Londres passe notre second message : « Le vagabond est joli garçon » suivit de l'additif : « Et le vagabond sera cousu d'or », dont je ne saisis pas le sens.

Ce message est affecté au terrain *Humérus*, situé au lieu-dit : Les Chaises, en bordure Est de la forêt de Sourdon.

Comme pour le précédent, je fais appel à la même équipe qui a fait ses preuves. Toutefois, elle reçoit en complément, quelques absents de la Pentecôte, qui sont : Bardat Gaston, Baudin Marceau, Longuet Marcel et Mamoury Rabah, en remplacement de Hauer.

Gehrmann, qui avait failli me manquer lors du premier parachutage et ne se souvenant plus très bien de la situation exacte du terrain, arrive plus tôt chez moi.

Cette fois encore, il s'est déplacé en voiture et quelle n'est pas ma surprise en sortant du couloir, de trouver au volant un jeune Provinois : Michel Rouillon.

Nous prenons place et par la route du Moulin de l'Étang, nous gagnons le terrain.

Chemin faisant, Gehrmann me dit : « Ce soir, il va dégringoler des millions ! » C'était l'explication de l'additif du message que je n'avais pas compris.

L'expérience douloureuse de la première opération avait suscité certaines initiatives. La plus concluante est celle de Julien Chomton qui a confectionné des barres de bois de 1 mètre 50 de longueur, taillées dans des douves de tonneaux. Ces barres passées dans les poignées situées face à face de chaque côté du cylindre, allaient permettre aux porteurs de s'éloigner du container et de disposer de leurs deux mains pour porter les lourds fardeaux.

Sur le terrain, le caractère prétentieux de Michel Rouillon se manifeste.

Pour épater ses concitoyens, il se prétend, bien qu'à peine âgé de 22 ans, le chef hiérarchique de Gehrman, entend prendre la direction de l'opération de parachutage, ce qui provoque quelques frictions entre lui et Marcel.

Mais, plus raisonné, Marcel Gehrman cède, tout en restant intransigeant quant à l'utilisation de l'E.R.K. dont il entend garder le contrôle, celui-ci étant l'élément essentiel de la réussite du parachutage.

En s'approchant de moi, Marcel me dit :

- Tu vas voir ! On va bien rigoler.

Majestueusement, Rouillon -suivant les nouvelles règles en vigueur, précise-t-il- dispose la lampe morse, dont il est porteur, dans l'axe des trois autres lampes, formant ainsi une ligne droite continue, et non une équerre, comme je l'ai mentionné lors du premier parachutage.

Le résultat est concluant, l'avion prend la ligne de balisage en sens inverse et nous laisse choir tous les containers sur la gueule... provoquant un sauve-qui-peut général pour échapper à ces mastodontes qui dégringolent du ciel.

Par miracle, aucun de nous n'est atteint par cette avalanche de ferraille.

Deux containers, dont les parachutes ne se sont pas ouverts, touchent le sol un peu brutalement, heureusement sans dommage.

Le désarroi dissipé, Marcel me dit :

- Fais rechercher en priorité le container portant la marque C.O. - signification : réservé au chef de l'opération - et fais le porter en bordure de la forêt.

Sitôt le container amené, Marcel l'ouvre pour en faire l'inventaire. Plus personne sur le terrain : comme des abeilles sur un pain de cire, tous les hommes sont agglutinés autour de lui, ne quittant pas des yeux cette carcasse mystérieuse.

Que contient ce container ?... tout d'abord une valise enfermant des millions de francs en billets de cinq mille. Sous enveloppes, des documents destinés à l'état-major supérieur de la Résistance et puis, le colis réservé à l'équipe de parachutage qui comprend : des boîtes métalliques de cigarettes et de tabac anglais, de sucre, de thé, de chocolat, etc., biens précieux qui vont être les bienvenus auprès de tous mes camarades en cette période de rationnement.

Ébloui par ce premier déballage, plus un homme ne se soucie de ramasser les autres containers, et le jour approche. Il me faut gendarmier pour que chacun se remette au travail.

Pendant ce temps, trois hommes -qui n'ont pas eu le loisir de se griser de cette manne de cadeaux- travaillent d'arrache-pied, suant, pelle et pioche en mains, creusent un fossé en bordure intérieure de la forêt, pour y loger provisoirement les containers et les recouvrir de feuilles mortes. Ces trois hommes sont Raymond Deschanciaux, Bardat Gaston et Baudin Marceau.

Fidèle à son tempérament autoritaire, Rouillon dit à Jean-Paul Mirandel :

- Ce parachutage est destiné à ton groupement (mouvement Libération) ;

puis en grand philanthrope, il sort son portefeuille et me remet deux billets de mille francs à partager entre les hommes de l'équipe.

Cette aumône -en accord avec mes camarades- je la distribue aux plus nécessiteux.

Rentré à Provins, avant de remonter à Paris, Gehrman vérifie le contenu de la valise qui ne contient que 12 millions.

- Ça ne fait pas le compte, me dit Gehrman, il m'a été annoncé 13 millions 800.000 francs ; vérifie, en faisant l'inventaire des autres containers, si la différence ne s'y trouve pas.

Quelle destination vont prendre ces millions ?... Gehrman les remettra au capitaine de corvette Sonnevile (alias : commandant *Montrose* et *Équilatéral*), délégué militaire régional de la zone Nord. Ce budget doit alimenter en fonds le fonctionnement de toute sa région. Provins n'en verra jamais un radis... (*sic*).

Bilan de ce parachutage : 15 containers, soit 3 tonnes d'armes et d'explosifs, plus 8 paniers de matériel radio.

Sur ce matériel, Gehrman, me remet un petit poste récepteur, que j'ai conservé religieusement. Il sera pour moi, l'auxiliaire indispensable pour capter les émissions de Londres et ne me quittera jamais.

Peu encombrant, en forme de parallélépipède, il mesure 20 centimètres de longueur, 10 de largeur, 6 de hauteur ; il capte sans brouillage toutes les émissions sur toutes les longueurs d'ondes. Il est muni d'un casque récepteur très sensible qui, posé sur la table, nous permettait à tous d'entendre distinctement les émissions. Il était branché sur des piles sèches de fabrication anglaise (chaque poste était pourvu de trois piles) qui lui assuraient une durée de réception de 90 heures. Il était également muni d'une antenne et d'une prise de terre en fil caoutchouté qu'il suffisait de développer. Ce poste m'accompagnait dans tous mes déplacements.

4.6.3.2 3 juin 1944

Puisque Rouillon a attribué ce parachutage au mouvement Libération, et pour donner un peu de répit à mon équipe, je demande à Jean-Paul Mirandel de me fournir des hommes de son groupement pour effectuer son transbordement à l'église Saint-Edme (commune de Soisy-Bouy) qui doit lui servir de planque.

Marcel Billon me propose de faire le transport avec son camion. Je prends avec moi Gilbert Chomton et Porté Xavier qui prennent place à l'arrière du camion.

À la sortie de Sourdun, par un sentier de terre battue en sous-bois, nous gagnons la planque où, déjà, se trouvent comme convenu, outre Mirandel, Lambert Louis, Arnat Jacques, Depret Élie, Gagnière Louis et Jeannard Raymond, venus à bicyclette.

Pendant que ces hommes déterrent et chargent les containers dans le camion, avec mes deux compagnons, nous allons sortir des taillis envahis de ronces, les huit paniers de matériel radio que j'y avais planqués.

Nous avons à peine eu le temps d'amener les paniers au bord du bois, que le camion arrive pour les charger... on avait été vite en besogne !

Depret Élie, qui connaît parfaitement l'itinéraire, prend place à côté de Marcel Billon, tandis que mes deux compagnons et moi montons à l'arrière du camion, armé cette fois, chacun d'un pistolet à barillet en cas de coup dur.

Tous feux éteints, le camion s'enfonce dans la nuit en contournant Sourdun par des chemins ruraux peu praticables, et gagne Chalautre-la-Petite, Soisy-Bouy et l'église Saint-Edme éloignée du village, accrochée à flanc de coteau. Son clocher domine à peine les hautes futaies de l'espace boisé de la vallée des Méances, qui lui sert de toile de fond.

C'est cette maison de Dieu qui a été choisie par Mirandel pour servir de refuge à ce matériel de guerre.

Que Dieu nous pardonne ! si nous avons profané ce lieu sacré, nous ne pensons pas avoir failli à la doctrine du Christ et à l'évangile... c'était pour servir un idéal noble : la Liberté des hommes.

La caravane cycliste nous rejoint peu après à la porte de l'église, où nous attendons Mirandel, qui en détient la clé. Les containers sont rapidement déchargés et placés à l'intérieur de la sacristie.

Le camion vidé, Marcel Billon me dit :

- Alors, Frémont ! qu'est-ce qu'on fait ?... on retourne à Provins ?
- D'accord, lui répondis-je !

Gilbert Chomton et Porté reprennent place dans le camion. Nous laissons Lambert et ses compagnons hisser et arrimer les containers dans les soupentes du clocher et en faire l'inventaire, comme Gehrman me l'avait demandé.

Il est deux heures du matin, lorsqu'à l'entrée de Provins nous sommes arrêtés par deux gendarmes français qui reconnaissent Billon. « Faites vite ! lui dirent-ils, les *feldgendarmes* rôdent dans le coin ». Chacun regagne cependant son domicile sans incident.

À l'église Saint-Edme, au petit jour, le travail terminé, l'équipe Lambert ouvre la porte pour sortir les vélos... Ô stupeur, une voiture allemande, sans occupant, s'y trouve stationnée.

Réflexe instinctif, tous les hommes font un bond en arrière, referment la porte et chacun, des yeux s'interroge anxieux... que signifie cette présence insolite ?...

L'un d'eux a l'idée de remonter à l'étage supérieur pour scruter les environs... et que découvre-t-il ?... deux *feldgendarmes*, au loin sur le plateau qui tout bonnement, fusil en main, chassent le gibier.

Toute l'équipe en est quitte pour une forte émotion, décampe sans plus attendre, s'engouffre à la queue leu-leu dans le sentier tout proche, qui descend à travers bois dans la vallée des Méances.

Il est heureux que Marcel Billon ait eu l'idée de rentrer à Provins, que serait-il advenu, si les Allemands avaient trouvé le camion devant la porte de l'église ?...

Le lendemain Mirandel et Depret, me rapportent la somme de 1 million 800.000 francs, retrouvée dans un autre container.

Je refuse d'en assumer la garde et leur demande de déposer cette somme chez Marcel Billon, Rouillon m'ayant avisé qu'il reviendrait pour récupérer cette somme si elle était retrouvée.

Rouillon est bien revenu, mais, vers quelle destination est parti ce million 800.000 francs ? Je ne l'ai jamais su.

4.6.4 L'équipe de parachutage

Pour la petite histoire locale, j'aurais désiré faire figurer par la photographie, l'image de cette équipe magnifique de parachutage.

Mais hélas, l'éloignement des années nous a dispersés. Perdant le contact avec les uns et le conservant avec d'autres, certains, n'ont pas jugé opportun de répondre à mon appel, d'autres ayant gravi allègrement l'échelle de la hiérarchie sociale se jugent d'un niveau supérieur.

Quoiqu'il advienne, ils n'effaceront pas leur nom de ce récit.

Il y a, hélas, trois grands absents, qui eux sont morts pour que vive la France : Gehrmann Marcel, Billon Marcel et Chomton Gilbert. Ci-contre, dix volontaires, qui sont restés fidèles à leur idéal de la clandestinité.



5 Au débarquement

5.1 6 juin 1944 - Jour J

Les Alliés ont débarqué, telle est la nouvelle qui se colporte de bouche à oreille, et sur tous les visages se lit une grande exaltation.

Enfin, le jour tant attendu est arrivé. Cette échéance libératrice, si souvent prêchée par la radio de Londres, vibre dans mon cœur comme un carillon angélique qui jette à tous les vents la mélodie de sa sonnerie cristalline.

Et maintenant, que faire sans ordre?... Le capitaine centralisateur F.F.I. *Moulin* brille par son absence. Très désabusé, très décontracté, il ne fera son apparition à Provins que quatre jours plus tard.

Son élan de patriotisme rappelle étrangement celui qui présida aux destinées de la drôle de guerre de 1940.

Heureusement, la vraie Résistance reste inflexible, et avec foi continue à obéir aux ordres de ses responsables, sans se soucier de cette métamorphose insolite F.F.I., créée peut-être pour satisfaire l'ambition de quelques aventuriers de dernière heure.

Toute la journée, je suis harcelé par mes camarades, qui me posent la même question :

- Alors ! Qu'est-ce qu'on fait... on prend le maquis ?

Tous, en effet, savaient que ce lieu de rassemblement existait. Je l'avais prospecté et étudié avec Robert Chouzenoux, spécialiste de corps franc en 1940.

Ce point était situé dans la vallée des Méances, au fond d'une cuvette sur le versant Est de Septveilles-le-Haut. Il était dominé de chaque côté par de grands espaces boisés et s'étalait dans un couloir inégal de 100 à 300 mètres de largeur sur plusieurs kilomètres, allant de Poigny à Longueville.

On pouvait y accéder de toute part, sans éveiller l'attention de qui que ce soit.

De plus, les deux dépôts d'armes se trouvaient à proximité, sur chacun des versants, ce qui permettait d'armer rapidement les premiers corps francs, sans manutention excessive et en dehors de tous regards indiscrets.

Au préalable, chacun de ces hommes avait été initié à l'emploi des armes, et ceci s'était passé dans ma serre.



La serre de Charles Frémont, au pied des remparts de Provins.

Ce lieu de rassemblement nous donnait toute liberté d'action pour nos déplacements. Par Soisy-Bouy nous pouvions gagner la forêt de Sourduin, et par le dépôt de Longueville et Jutigny, la région boisée du Montois dans la plus parfaite clandestinité.

Ce soir même, vers 17 heures, Marcel Gehrmann arrive chez moi en voiture et me transmet les ordres, qui sont : Ne pas se manifester présentement et que chacun continue à vaquer à ses occupations habituelles.

Le but réel de son déplacement à Provins était de me demander de l'accompagner pour effectuer un parachutage exceptionnel cette nuit au nord-ouest de Meaux, sur le terrain (*Homo*) -indicatif : *Talon*- message personnel « Il faut tuer les malfaisants ».

Vers une heure du matin, 3 hommes sautent en parachute.

Seul, de ces trois officiers parachutés, Jean Piétri (alias *Pasteur* et *Lama*) prend la direction de Paris pour rejoindre le poste qui lui est assigné, celui de chef du Réseau P.I. (Bureau des Opérations Aériennes).

Jean Piétri me confirmera plus tard qu'il termina la nuit chez M. Blanchet, maire de Fouilleuse-Épineuse, où il reçut un accueil des plus chaleureux. Il me fait aussi la révélation que la valise, dont il était porteur lors de son atterrissage, contenait tout le budget de la zone nord, près de 140 millions de francs en bons négociables, qui furent remis à Chaban-Delmas, alors colonel et grand responsable, comme il en avait reçu l'ordre à son départ de Londres.

Malgré l'ordre de mission dont ils étaient porteurs –ce que nous ignorions– nous ramenons les deux autres officiers à Provins. Je les confie à une famille provinoise, dont je préfère garder l'anonymat.

Je reparlerai d'ailleurs de ces deux officiers pour situer leur responsabilité au sujet d'un drame qui endeuilla la Résistance et toute la population provinoise.

Le lieutenant D. rejoint Paris 48 heures plus tard, sans pour autant se conformer à son ordre de mission et ce sera la cause du drame, que confirmeront les documents officiels, que je dévoilerai en temps opportun.

5.2 « Bonjour à tous les amis »

Depuis le 28 mai 1944, jour de la Pentecôte, c'est pour moi un marathon sans fin et sans sommeil. Cela fait dix nuits que je passe au clair de lune et, le jour, il n'est pas question que je prenne quelque repos ; les impératifs des heures d'émissions de la radio de Londres me contraignant à rester l'oreille accrochée à mon récepteur ; et si une opération est engagée, je dois foncer immédiatement et mettre tout en œuvre pour sa réussite.

Par ailleurs, il y a aussi les impératifs de la vie matérielle, source de continuité, qui m'obligent à consacrer quelques fractions de mon temps de liberté et conseiller ma femme, qui fournit de très gros efforts, dans l'entretien de mon « cheptel » horticole, car les plantes sont des êtres vivants qui nécessitent une surveillance et des soins constants.

Le 7 juin 1944, la radio de Londres passe un troisième message : « Bonjour à tous les amis », message affecté au terrain *Menton*, situé à la ferme d'Île (commune de Neuville), près de Bray-sur-Seine.

Vingt kilomètres nous en séparent. Heureusement, *Sébastien* (Pierre Demorge), avec le concours de Bonhomme Fernand, a constitué une équipe de volontaires du secteur ; ce qui me permet de laisser la majorité de mes hommes au repos.

Je fais le déplacement –à bicyclette, naturellement– accompagné de six hommes de confiance : Chomton Gilbert, Deschanciaux Raymond, Bellancourt Maurice, Margottini Emmanuel, Vexler Léon et mon inséparable Chouzenoux Robert.

Sur le chemin de halage qui longe la Seine, non loin du terrain, un homme planté au milieu de la chaussée, nous crie :

- Halte-là ! on ne passe pas.

Sans discuter, nous obtempérons à l'ordre et mettons pied à terre.

L'homme, se ressaisissant, crie :

- Avancez !...un homme seulement.

Je m'avance à sa rencontre, et l'individu la main pointée sous sa gabardine, simulant la présence d'une mitraillette, d'un ton impératif, me dit :

- Le mot de passe ?

Instinctivement, je lui réplique :

- Tu fais partie de l'équipe de parachutage ?... Conduis-moi à *Sébastien*.

Sans le vouloir, je venais de prononcer le mot de passe, qui était : *Sébastien*.

Le jeune homme, une vingtaine d'années à peine, me dit :

- Suivez-moi !

Son calme m'avait frappé. Au bout de quelques pas, je lui tape sur l'épaule amicalement et d'un air quelque peu ironique, je lui dis :

- Que caches-tu sous ta gabardine ?
- Une mitraillette, me répond-il.
- Fais voir, lui dis-je,

car je sentais devant son embarras que c'était faux, mes camarades éclatent de rire, chacun sort de sa poche son pistolet, et en chœur, tous s'écrient :

- Regarde ! ça, c'est pas du bluff.

Estimant que la plaisanterie avait assez duré, je lui tape sur l'épaule et lui dis :

- Bravo ! mon gars, tu as du cran.

En effet, il fallait en avoir devant sept hommes, et rien dans les poches, et à deux pas de la Seine !

La nuit se passa en attente vaine, l'avion ne vint pas. J'apprendrai plus tard, qu'en raison des nombreux parachutages de commandos sur la Bretagne, notre avion avait été annulé au dernier moment.

Pour ne pas déroger à la règle, nous quittons le terrain vers 3 heures du matin, les jambes trempées d'avoir piétiné dans l'herbe humide de rosée matinale pendant cinq heures.

Nous allons attendre le jour sous une remise toute proche. Enfouis dans la paille, nous tentons de nous sécher et de nous réchauffer.

Le 8 juin, Londres repasse le même message, mais cette fois, je ne fais le déplacement qu'avec Gehrman, arrivé à Provins au cours de l'après-midi. Comme la veille, nous n'avons pas plus de succès, l'avion brillant une nouvelle fois par son absence.

5.3 La demeure Chomton - Poste de commandement

5.3.1 Marcel Gehrman

Le débarquement allié sur les plages de Normandie a causé également une surprise, et un certain flottement dans quelques services de la France Combattante centralisés à Paris.

Les chefs départementaux du B.O.A. quittent la capitale et rejoignent leur réseau d'action pour y établir leur poste de commandement sur place, et faire face à toute situation.

Marcel Gehrman, accompagné de sa femme Arlette (alias *Maryse*), qui lui sert d'agent radio, arrivent à Provins le 8 juin dans l'après-midi.

Marcel, qui a déjà goûté à l'hospitalité de Gilbert Chomton, y retourne avec la pensée d'y installer son poste de commandement.

Pourquoi Gehrman a-t-il choisi Provins ?... parce qu'au cours des précédents contacts, un lien étroit s'était noué avec la Résistance locale, qu'il avait su galvaniser de sa personnalité.

Cet ex-légionnaire, de dix-sept ans mon cadet –mécanicien-dentiste de profession, d'un certain niveau intellectuel– m'avait profondément marqué par son esprit de décision et son sens de la persuasion qui inspiraient confiance à tous.

Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment de n'avoir été que l'ombre de lui-même dans sa succession et dans la continuité de l'action, qu'il avait si minutieusement préparée.

Dès son arrivée, Marcel retrousse ses manches et se met au boulot.

Sa première décision est de faire une tournée d'inspection à travers le département pour prendre contact avec ses responsables régionaux du B.O.A.

Pour mener sa tâche à bien, il me demande de le doter d'un agent de liaison, un dur, me précise-t-il. Je ne pouvais trouver plus sûr que mon agent personnel : Léon Vexler, un ancien *matelot* –pseudonyme qui lui est attribué– volontaire en 1940 pour toutes les missions périlleuses.

Dès le lendemain, flanqué de son gorille, il se rend à bicyclette à Lagny pour y rencontrer le commandant *Albert*, comme il l'avait promis à *Sébastien*, lors du premier parachutage. A l'issue de ce contact, il remet au commandant *Albert* toute la documentation concernant les deux terrains situés à la Ferté-sous-Jouarre, indicatifs, lettre et message afférents à chacun de ces terrains, et le charge de constituer une équipe de parachutage sur place.

Le jour suivant, avec une Simca des P.T.T. de Provins conduite par Raclot Fernand, il fait une tournée dans le sud du département, visitant successivement les responsables de la région de Fontainebleau et de la vallée du Loing ; et pousse une pointe jusque dans la région de Corbeil où il a également un responsable. Au retour, il s'arrête à Montereau où il rencontre le docteur Ballot, chef du B.O.A. de la région.

Un autre problème -plus capital encore- turlupine Gehrman : renouer le contact avec la chaîne radio qui, elle aussi, a quitté Paris. Pour cette mission, je lui octroie notre chauffeur de service : Jorand Vital, qui conduit *Maryse* en Seine-et-Oise où elle espère retrouver cette chaîne avec laquelle elle assurait les contacts de son mari Marcel.

Après avoir roulé toute la journée et effectué de nombreux sondages dans les milieux de la Résistance qu'elle connaissait, *Maryse* découvre enfin ce qu'elle cherchait quelque part en Seine-et-Oise.

5.3.2 Drôles de résistants

Les arrivages en hommes se succèdent à un rythme accéléré.

Tout d'abord, Max Néraud, adjoint du capitaine *Moulin*, se présente à ma serre le 9 juin. Après un tour d'horizon de la situation, il me demande de rencontrer le chef départemental du B.O.A., dont j'avais eu la naïveté de lui indiquer la présence à Provins.

Ma femme va chez Chomton prévenir Marcel, et leur rencontre se limite à une simple prise de contact.

Max me demande alors s'il m'est possible de lui procurer un hébergement provisoire. Naïvement encore, je le conduis chez Gilbert Chomton qui accepte ; mais pour Max, ce provisoire n'était qu'un palliatif, et trouvant le lieu à sa convenance, il s'y installe, sans plus de formalité, définitivement.

Dans l'après-midi, revenant de Corbeil, Thomas Armel, sanglé dans son corset de plâtre, revient chercher hospitalité à son premier refuge.

Le 10 juin, au matin, le capitaine *Moulin* vient mettre un terme à cette encombrante marée humaine en se fixant au même domicile, avec Mag, son agent de liaison (*sic*).

La panoplie n'était pas complète, il y manquait une arquebuse !

Huit jours plus tard, cette arquebuse, prénommée Jackie, venait gonfler l'effectif. Cette fois le sérail était au complet... chacun avait sa chacune !

Tels des vacanciers, avec une désinvolture inqualifiable, ces couples se font servir sans la moindre déférence, considérant Geneviève comme leur bonne à tout faire, ne remuant même pas le petit doigt pour débarrasser une assiette. Pauvre Geneviève, que de sacrifices, quelle abnégation vous a-t-il fallu consentir !

Outre l'habitat qui était fort complexe, car quatre couples, plus Thomas et la petite Josette, logeaient sous le même toit ; il y avait le problème du ravitaillement ! et ce n'était pas le moindre à résoudre.

Pour la circonstance, je dois faire l'office de cabot d'ordinaire, et grâce à des concours clandestins, je parviens à trouver une solution à cette difficulté.

Pour l'épicerie et les matières grasses, j'ai recours à la maison Bertrand, rue des Capucins, qui accepte de me fournir ces produits en échange des jeux de tickets que me délivre clandestinement la mairie de Provins ; Mme Bertrand doit souvent consentir quelques sacrifices.

Pour la farine –les tickets de pain sont insuffisants– Geneviève devant se transformer en mitron, M. Thibault, propriétaire du Moulin des Forges, pourvoit au complément.

Pour la viande –car pas un de ces pensionnaires ne fait un repas sans– j'ai recours à l'abatteur clandestin Charlot, rue Courloison. Bien des Provinois y allaient faire leurs emplettes complémentaires et, mieux, j'y ai rencontré, chaque semaine, certain fonctionnaire des finances faisant le plein hebdomadaire en biftecks à un prix inférieur à celui pratiqué par la boucherie légale.

Il n'empêche que le Service de la répression des fraudes, sur la dénonciation de fonctionnaires intègres, infligea à Charlot, après la Libération, de lourdes peines d'amende pour trafic de marché noir et bénéfices illicites. Je souligne, il est vrai, que les agents du régime de Vichy étaient toujours en place et indéracinables.

En fait, qui a été lésé par ce trafic clandestin ?... La population certes pas, car elle n'aurait pas bénéficié d'un gramme de viande supplémentaire ! Alors qui, sinon les Allemands ?

Je n'ai pas hésité à fournir à Charlot, pour sa défense, des attestations dans lesquelles je qualifiais son action de sabotage alimentaire à l'encontre de l'occupant.

5.4 Formation des équipes de sabotage

5.4.1 Ébauche

Ne désirant pas sombrer dans une polémique acerbe, nos relations avec *Moulin* n'étant pas des plus cordiales, nous le laissons à sa stratégie en chambre.

Le sujet de cette friction nous concernait. Gehrman et moi-même –conformément aux ordres du B.O.A.– refusions de nous soumettre à son commandement unique et continuions notre travail d'organisation.

L'ébauche de la première équipe de sabotage est due à l'initiative de Robert Chouzenoux qui me demande de rencontrer chez lui, à Septveilles-le-Haut, Pierre Viboud, sous-chef à la gare de Longueville, et Marquette Jean, sous-chef du dépôt des machines.

Sur-le-champ, Chouzenoux, qui est dépositaire des explosifs, remet à Viboud tout le matériel indispensable : plastic, cordon détonant, bickford et crayons allumeurs.

Londres avait joint à ces envois une notice rédigée en anglais et personne d'entre nous n'était capable de la traduire ; résultat : nous étions Gros-Jean comme devant, quant à la technique de l'emploi du plastic.

Bonne affaire, aurait dit Bazile !... Jean-Paul Mirandel se pointe quelques jours plus tard à mon jardin accompagné de Pantaine Clovis, ex-artificier de l'armée.

Cette rencontre n'était pas fortuite, car j'avais déjà parlé de ce problème à Jean-Paul, et il venait m'apporter la solution.

Les présentations étant faites, je soumetts à Pantaine ce que j'attends de lui, et rendez-vous est pris pour le lendemain au domicile de Chouzenoux.

À cet effet, j'y convoque un certain nombre d'éléments que je désire initier à l'emploi des explosifs et qui auront la charge ensuite d'instruire les hommes dont ils seront responsables dans les sabotages futurs.

La démonstration est concluante. Après les tests, tous les élèves attentifs et appliqués reçoivent la meilleure note.

5.4.2 Dépôts

À la suite de cette épreuve, Chouzenoux, discrètement, me fait part de ses inquiétudes sur la sécurité du dépôt d'armes entreposé à la carrière. Il a remarqué, en effet, des allées et venues fréquentes de gens du village rôdant dans ces parages.

D'un commun accord, pour éviter toute surprise désagréable, il est convenu avec quelques hommes de son groupe qu'il assurera une garde de jour et de nuit à la carrière. Ces cinq hommes sont : Chouzenoux Louis, Chaumard André, Lambert André, Porté Xavier et Vexler Léon.

Après avoir consulté le lieutenant J. R. –l'officier parachuté resté à Provins et dont nous ignorons toujours l'affectation–, Gehrman et moi décidons de répartir ce parachutage dans la nuit du 19 juin ; me réservant la totalité de l'armement pour équiper les premiers groupes francs Vengeance.

Pour la première fois, le lieutenant J. R., sortant de sa tanière, assiste à la distribution, et avec Marcel Billon et Deschanciaux, il transporte à Poigny le matériel qui est entreposé chez ce dernier.

Dans un but de sécurité, trois hommes seulement par groupe ont été convoqués à la carrière, pour prendre livraison des armes qui leur sont attribuées et qu'ils doivent transporter à l'emplacement que j'avais prévu avec leur chef responsable.

Voici comment ces dépôts ont été compris : six dépôts d'armes sont à proximité des terrains, afin d'éviter à l'équipe de parachutage d'avoir à se déplacer chaque fois avec des armes, sur les terrains annoncés par message, souvent très éloignés les uns des autres.

Voici l'ordre de répartition de ces dépôts :

- deux à Septveilles, chez Chouzenoux ;
- un à Bray-sur-Seine, dépositaire : Bonhommé Fernand ;
- un à Rouilly, chez Vincent Étienne ;
- un à Gouaix, chez Pierre Macheret ;
- et le sixième est entreposé par Longuet Marcel dans une cabane de cantonnier, route du Moulin de l'Étang.

Quatre dépôts individuels sont confiés à la charge et entreposés : un, au magasin des Ponts et Chaussées, route de Bray, à Provins ; un, chez Bardat Gaston, rue des Petits-Lions ; un, chez Deschanciaux, à Poigny et un, à Savins, chez Margottini Emmanuel.

Aucune arme individuelle n'est distribuée, sauf quelques colts et revolvers à barillet qui sont remis à quelques chefs de groupe.

Suivant les instructions reçues, nous mettons à la disposition du capitaine *Moulin* le dépôt de l'église Saint-Erne, qu'il répartit dans la nuit du 20 juin à diverses formations de la Résistance de son choix.

Nous assistons à la répartition, pendant que Chouzenoux monte la garde à l'extérieur avec quelques hommes de son groupe.

Le capitaine *Moulin*, ne sachant que faire du matériel antichars, me demande de le prendre en charge. Ce matériel se compose de mines, de 2 bazookas et d'un P.I.A.T.⁶ avec leurs projectiles, que nous remontons à Septveilles avec l'équipe Chouzenoux et allons le planquer dans des crevasses de glaisières désaffectées.

5.5 Contact avec le réseau « Jean-Marie »

Dans la matinée du 20 juin 1944, Pierre Vernant vient me proposer de rencontrer chez lui deux officiers français du Service Interallié appartenant au réseau « Buckmaster-Jean-Marie », du *War Office*, qui envisagent d'effectuer des parachutages dans notre région.

⁶ *Projector Infantry Anti-Tank* : Lance-roquettes portatif anti-char.

Il me faut préciser que le déplacement de Vernant n'était pas fortuit, car depuis des mois, j'avais avec lui des relations constantes sur le plan Résistance, et il était au courant de mon activité ; et c'est pourquoi il avait pensé à moi pour prendre la direction de ces opérations.

Certes, pour moi sa proposition est de bon augure, mais il me faut en référer à Marcel Gehrman qui, sans restriction, se déclare d'accord.

Donc, rendez-vous est pris pour le début de l'après-midi et c'est accompagnés de *Moulin* et Max que nous nous rendons rue Notre-Dame au domicile de la famille Vernant.

Dans son studio situé à gauche de la grande porte, au rez-de-chaussée, Pierre nous accueille et immédiatement, sans préliminaires fallacieux, la conversation s'engage avec le capitaine *Roger* (Roger Bardet) et son adjoint, le lieutenant *Serge* (Jacques Adam).

Le capitaine *Roger* me renouvelle sa proposition à laquelle je souscris, et Gehrman également car, pour lui comme pour moi, peu importait l'organisme qui offrait des armes, pourvu qu'elles dégringolent.

Pour quelle raison la présence de *Moulin* et de Max à cet entretien ? Tout simplement parce que Vernant m'avait informé que, contre ces parachutages, le capitaine *Roger* demandait en compensation que les sabotages qu'il ordonnerait soient exécutés et comme ceux-ci étaient du ressort du commandement F.F.I., il était logique que *Moulin* prenne lui-même ses responsabilités.

La question est relativement épineuse à débattre, et *Moulin* reste longuement hésitant avant de donner une acceptation pas très enthousiaste... que l'avenir confirmera à brève échéance.

Le lendemain matin, le capitaine *Roger* vient seul me revoir à mon jardin, et ses premières paroles furent :

- Frémont, je sais qui vous êtes, je fais confiance à Pierre Vernant, je n'ai pas besoin de vous en dire plus !

L'objet de sa visite était de régler tous les détails concernant ces parachutages avant de quitter Provins. Il me demande, en outre, de lui fournir, dans les plus brefs délais, les coordonnées de deux terrains.

Ma réponse ne se fait pas attendre, j'avais effectivement ces deux terrains, que je tenais en réserve pour le B.O.A.

À l'aide de la carte Michelin 61, qu'il sort de sa poche, je lui en précise les emplacements exacts.

À ma grande surprise, *Roger* sort de son portefeuille un petit carton, sur lequel sont inscrits en caractères minuscules les messages qui lui sont exclusivement réservés.

Roger m'inscrit ensuite sur une feuille de papier les convenances afférentes à chacun de ces terrains :

- pour le terrain situé à Rouilly : indicatif : *Verre* - lettre L - message personnel : « La trapéziste apprend le latin. »
- pour le terrain situé à Saint-Barthélemy : indicatif : *Bouteille* - lettre B - message personnel : « Sonia embrasse Suzon et lui dit bon courage. »

5.6 Moulin, fidèle à sa personnalité

5.6.1 22 juin 1944

Victimes de leur désinvolture habituelle, *Moulin* et Max, vadrouillant par la ville, se font cueillir comme des collégiens sur la place Saint-Ayoul, au cours d'une rafle effectuée par les *feldgendarmes* et écroués à la prison, place du Marché.

L'incompétence de Max faillit être fatale à la Résistance locale et à mon informateur.

En effet, solidement encadré par les Allemands, il ne trouva rien de mieux que d'interpeller Desplats André revenant du ravitaillement chez Charlot, et qui passait à bicyclette à sa hauteur, par ces mots : « Préviens Frémont que nous sommes arrêtés ! » Heureusement, les

Allemands, braillant pour faire avancer leurs prisonniers, n'entendirent ou ne comprirent pas ces paroles.

Leur arrestation ne me surprit pas. Je la redoutais, car ils avaient coutume de se balader en chemisette et culotte courte à travers la ville, léchant les vitrines des boutiques. Cette tenue vestimentaire était peu orthodoxe et la période présente n'incitait pas au tourisme.

La veille, le même incident faillit se produire alors qu'ils sortaient par la porte de l'atelier Chomton donnant sur le boulevard ex-Gambetta. Ils furent interpellés par deux *feldgendarmes*, intrigués par leur tenue. Ils eurent la bonne fortune de tomber sur deux types à l'esprit bonhomme qui acceptèrent leurs explications sans trop de difficultés.

Mais cette fois, l'affaire tournait à l'aigre. Après avoir prévenu Marcel Gehrman, je fonce au pas de course chez Pierre Vernant -qu'en sa qualité de journaliste- je sais en assez bons termes avec le commissaire Foret.

Une chance, le commissaire annonce à Vernant que les Allemands l'ont chargé de l'enquête. Tout se termine donc par un simulacre de vérification d'identité, et Foret inscrit à son procès-verbal : touristes de passage.

Comme si rien ne s'était passé, nos deux compères réintègrent la demeure Chomton ; c'est alors que je prends le coup de sang et, furieux, je leur dis :

- Vous allez foutre le camp !... j'en ai assez de vos c...ries vous allez nous faire piquer tous !!!

Dès le lendemain, ils quittent la demeure Chomton avec leur sérail et s'en vont planter leur tente au domicile de M. Macheret, chirurgien-dentiste à Gouaix.

5.6.2 30 juin 1944

Sous la présidence de *Jean-François* (Gausson-Gosinus), représentant la Délégation militaire régionale de Paris, un Conseil extraordinaire de la Résistance se trouve réuni à ma serre. Il est assisté du commandant *Coret* (Masiée), chef départemental des F.F.I., de son adjoint *Renard*, du lieutenant J. R., de Gehrman et de Godier du B.O.A. de l'Aube. Sont également présents les deux plaignants : *Moulin* et Max.

La plainte de *Moulin* fait suite à une révélation que le commandant *Coret* avait faite à Gehrman sur les antécédents de *Moulin*, alors qu'il occupait un commandement dans la Nièvre d'où il avait été relevé de ses fonctions pour fautes graves.

J'avais eu la sincérité d'en informer un camarade, le mettant en garde, et celui-ci, pour connaître la vérité, ne trouva rien de mieux que de demander à *Moulin* confirmation des faits.

Durant la réunion, je fais le guet à l'extérieur. Au travers les vitres de ma serre, je discerne parfaitement les faits et gestes ainsi que les phrases échangées entre les deux antagonistes : *Coret* et *Moulin*.

Avec fermeté, *Coret* réaffirme devant l'auditoire les révélations qu'il avait faites à Gehrman. En conclusion, *Jean-François* me demande de prendre le commandement F.F.I. du secteur Est de Provins, promotion que je refuse, pour me conformer aux ordres prescrits par le B.O.A.

En attendant un successeur, *Moulin* est maintenu à son poste provisoirement -provisoire qui ira bien au-delà de la Libération.

En partant, *Moulin*, se retournant vers moi, me lance :

- Cette petite vacherie-là se paiera !

5.7 Une mission délicate

Si l'on regarde mon jardin, on y voit, au fond, la muraille des anciennes fortifications, surplombant le panorama, l'église Saint-Quiriace et à gauche, la tour César ; au premier plan, un versant de ma serre qui fut le témoin muet de tous les contacts qui décidèrent du destin de la Résistance locale.

Les jours succèdent aux jours, et traînent avec eux la même incertitude.

Depuis des mois, mon jardin constitue le pôle d'attraction autour duquel convergent tous les problèmes en quête de solution.

Blotti à une soixantaine de mètres à l'ouest de l'ancienne porte fortifiée du Buat, au creux de l'ancien fossé des remparts, mon jardin semble refoulé dans la nuit des temps, protégé des indiscretions et du bruit par les énormes murailles séculaires qui le dominent au nord.

Ce matin du 27 juin 1944, la cendrée du chemin est foulée par les pas d'un représentant en uniforme de la force publique, le gendarme René Encausse.

Il est porteur d'une serviette qui renferme des documents posthumes, qu'il vient me demander de faire parvenir en Angleterre.

La veille, un bombardier lourd touché par la D.C.A. allemande de Romilly s'était écrasé sur le territoire de la commune de Beauchery, près de Villiers-Saint-Georges, endommageant une maison, sans toutefois faire de victimes civiles... mais, dans l'appareil, il n'y avait aucun survivant.

Alertée, la gendarmerie avait envoyé Encausse sur les lieux de l'accident pour y assurer la surveillance, mais les *feldgendarmes* l'avaient devancé.

Profitant d'un moment d'inattention des Allemands, il s'approche des corps des victimes sortis de la carlingue et, en termes vulgaires, il leur fit les poches, raflant au hasard portefeuilles et autres papiers.

C'étaient ces documents que le gendarme Encausse me rapportait.

Après quelques minutes de réflexion, une seule possibilité s'offrait à moi pour faire parvenir ces documents en Angleterre, permettant ainsi d'identifier les victimes.

Cette possibilité, c'était le capitaine *Roger* qui, au cours de notre entretien à ma serre, m'avait révélé être en relations directes avec Londres. Un avion assurait périodiquement la transmission de son courrier dans les deux sens.

Dès le lendemain, j'envoie Vexler remettre ces documents au capitaine *Roger* à son relais de Courlon (Yonne).

Quatre jours plus tard, Pierre Martinand me remet un message de *Roger* ainsi conçu : « Documents transmis en Angleterre par avion, avec mon courrier. »

Cette certitude m'est confirmée à la fin de l'été 1945 par M. Michel, maire de Beauchery, dans des circonstances imprévues.

À l'occasion du mariage de sa fille, celui-ci s'était rendu à Provins se procurer des plantes vertes chez un horticulteur connu. Il désirait, en effet, garnir, le jour de la cérémonie religieuse, la nef et l'autel de l'église.

Il avait profité de son déplacement pour y inviter certaines notabilités de la ville et c'est ainsi qu'au cours de son périple, il échoua à la gendarmerie ; les conversations dévient souvent sur des sujets les plus inattendus, la tragédie de l'avion revient sur le tapis, et mon nom lui fut cité comme ayant été l'agent de transmission des documents.

Sans ce miraculeux hasard, je n'aurais jamais eu la visite de M. Michel et voici les révélations qu'il me fit :

- Au mois d'avril, des familles anglaises étaient venues à Beauchery en pèlerinage sur la tombe de leurs chers disparus. Ces familles m'ont demandé le nom de la personne qui avait transmis les documents en Angleterre, pour aller la remercier. Et naturellement, je n'ai pu le faire, car je viens seulement de l'apprendre de la bouche du gendarme Encausse lui-même.

Pour conclure, il m'apprend que, sur invitation de ces familles, en témoignage de reconnaissance, sa fille était allée passer quelques semaines en Angleterre... Tout est bien, qui finit bien !

6 La Brie, théâtre d'opérations

Le 30 juin 1944, Marcel Gehrman reçoit une note l'informant que le commandement allié envisageait l'éventualité de parachuter de forts contingents de troupes aéroportées, ainsi que l'atterrissage de planeurs lourds sur les plateaux de la Brie, en particulier sur le secteur est de la Seine-et-Marne.

Tous les plateaux environnant Provins, allant de Villers-Saint-Georges à Jouy-le-Châtel et de Nangis à Mormant, sont compris dans la zone d'opération.

Ordre lui est donné de transmettre d'urgence les coordonnées de terrains correspondants aux normes exigées, c'est-à-dire de grands espaces libres, dépourvus de bois, de lignes téléphoniques ou électriques.

En prévision de ces opérations, Gehrman me demande de constituer rapidement deux équipes de protection de 50 hommes chacune, prêtes à intervenir en toute occasion et à se rendre éventuellement sur les terrains désignés par les messages.

Ici commencent les difficultés car il ne s'agit plus de recruter les hommes au petit bonheur. L'action aborde un tournant décisif, l'heure n'est plus à la Résistance platonique, chaque homme devra se précipiter sur le terrain prescrit de jour comme de nuit.

Chaque résistant doit prendre conscience du danger de son volontariat, et au cours de sondages, j'ai l'occasion de me rendre compte que le pouls de chacun ne bat pas au même rythme, et que pour certains, l'enthousiasme n'était que pâle façade.

Après un tri sévère, je réussis à trouver une centaine de volontaires à peu près valables.

Le lieutenant J. R. –dont on ignore toujours le contenu de son ordre de mission– exige que je lui remette les listes nominatives de ces deux équipes.

Avec l'accord de Gehrman, je les lui remets à contre-cœur, car quelle signification peuvent-elles avoir pour lui, attendu qu'il ne connaît aucun des inscrits qui y figurent ? Mais cela intéressait-il une personne de son entourage ?...

Deux jours se passent et le lieutenant J. R. ne m'en souffle plus mot, malgré les contacts journaliers auxquels il me soumet, ce monsieur exigeant que chaque matin –comme un adjudant– je me présente au rapport !... ce qui me permet de voir, par une fenêtre indiscreète, ce que je n'étais pas convié à voir.

Le troisième jour, je lui réclame mes listes, prétextant avoir des modifications à y apporter à la suite de défections. Il ne les reverra jamais ; d'ailleurs, il ne me les réclama pas, ce qui est une preuve de son sérieux.

Ces deux listes vont rejoindre, dans une caisse enterrée sous une bâche de serre, les autres documents qui y sont planqués. Seul, mon neveu, Marcel Longuet, connaît cette cache.

Je n'aurai pas à regretter ma méfiance, car les événements du 14 juillet vont la confirmer. Je peux même dire que cette initiative sauva la Résistance locale d'un désastre.

Ce plan ne sera pas mis à exécution et ce fut tant mieux, et pour la Résistance et pour la population, qui n'eut pas à en subir les conséquences.

J'ai su plus tard que *Pasteur*, alerté par le *H.Q.* allié, avait prospecté et trouvé un terrain pour atterrissages de planeurs avec l'aide de M. Salis, pilote vieille tige 1914-1918. Son indicatif : *Biniou* – lettre N – message : « Les douleurs sont des folles », et situé près de la Ferté-Allais.

Le *H.Q.* n'eut pas l'occasion de l'utiliser, l'avance alliée ayant été plus rapide que prévue.

Par une note complémentaire, le B.O.A. demande à Gehrman de lui faire parvenir les coordonnées d'un terrain *Homo-dépôt*.

Que signifie cette dénomination ?... Ce terrain *Homo-dépôt* est destiné à recevoir –sans message personnel– tous les parachutages qui, pour des raisons impérieuses, n'auraient pu être effectués sur le terrain désigné par phrases ; exemple : un terrain grillé, dont le message est connu des Allemands au moment de sa diffusion.

Dans ce cas, un homme muni d'une lampe-torche se trouve caché à proximité du terrain grillé et au moment où l'avion se présente pour larguer sa cargaison il a pour mission, à l'aide de sa lampe, de lui faire en morse le signal de détresse « S.O.S. » ; le pilote, qui a les coordonnées du terrain *Homo-dépôt*, va parachuter sur ce terrain. Ceci avait l'avantage d'éviter que l'avion retourne à Londres avec son chargement, comme cela se produisit assez souvent.

6.1 Deux opérations pimentées de drôleries

6.1.1 4 juillet 1944

Depuis un certain temps, nous recherchions l'endroit idéal pour couper la ligne téléphonique souterraine qui relie Paris à Belfort, vers l'Allemagne.

Le dieu « Hasard » favorise notre dessein. En parlant avec un voisin –sympathisant de la Résistance– et conducteur de travaux P.T.T., je lui fais part de ce projet. Sans arrière-pensée, il accepte de rencontrer chez moi Max Néraud, qui est chargé d'accomplir cette opération.

Sur la carte Michelin 61, il indique à Max l'emplacement exact où se trouve enterrée une boîte de raccordement, dénommée « Boîte Pupin ». Il suffit, lui précise-t-il, de dégager la boîte enterrée à environ 80 centimètres et sectionner, à l'aide d'une pince coupante, les fils qui y sont reliés.

Ce procédé trop enfantin ne semble pas convenir à Max, car pour lui, il faut que ça fasse boum. Et de plus, il n'entend pas limiter son action à cette simple boîte, la ligne aérienne téléphonique doit y passer aussi : alors, quoi de plus efficace que le plastic ?

En fin de soirée, toute l'équipe se réunit au domicile de Chouzenoux pour y confectionner les charges, et le soir venu, elle se met en route, musettes garnies, selon l'itinéraire suivant : Septveilles-le-Bas, Clause-Barbe, Courton, la route de Landoy à Cucharmoy pour gagner la nationale 19, face au cimetière de la Chapelle Saint-Sulpice, à deux kilomètres au sud de Maison-Rouge où se trouve enterrée la boîte Pupin.

L'équipe est composée de Max, Chouzenoux Robert, Jean-Paul Mirandel, Arnat Jacques, Vexler Léon, Macheret Pierre et trois hommes de son groupe dont j'ignore les noms.

L'obscurité est totale, la lune ne se levant que tôt le matin, lorsque l'équipe arrive à pied d'œuvre. Suivant le plan d'action, elle se fractionne par groupes de trois, se répartissant le nombre de poteaux téléphoniques pour y accoler les charges de plastic.

Chouzenoux reste seul pour dégager la boîte Pupin, pioche et pelle en main.

Soudain, Chouzenoux, qui a l'ouïe très sensible, entend un crissement de pas sur l'herbe de l'accotement.

Chouzenoux ne fait qu'un bond, saisit l'homme par le bras, l'oblige à poser sa musette et lui met la pelle en main pour dégager la terre qu'il vient de piocher.

Sidéré, l'homme s'exécute sans dire une parole. La boîte dégagée, un peu brutalement, Chouzenoux ordonne à l'individu de déguerpir en vitesse, « et surtout, ajoute-t-il, ferme ta gu...le ! ».

Ce noctambule inattendu, maraudeur professionnel, venant de dévaliser le poulailler d'une ferme voisine, regagnait tout bonnement son gîte, une remise des environs, pieds nus, souliers en main afin d'étouffer le bruit de ses pas et musette bien garnie en bandoulière.

Dans sa hâte, content de s'en tirer à si bon compte, le maraudeur en oublie sa musette que Chouzenoux ne laisse pas pour compte... ça va améliorer l'ordinaire de la famille, se dit-il.

Enfin, toutes les charges de plastic sont en place et un à un les crayons allumeurs sont écrasés.

L'équipe fuit la route nationale 19 et s'arrête sur l'accotement face à une carrière sur la route de Saint-Sulpice, pour jouir du spectacle, son forfait accompli.

La sérénité de cette nuit sans lune semble propice aux pérégrinations nocturnes.

Crevant subitement l'écran blafard de la nuit, une nouvelle silhouette s'estompe au milieu de la chaussée à une cinquantaine de mètres de là, venant dans leur direction, avançant sans bruit, et pour cause, elle était à bicyclette.

Mus par le même instinct, nos camarades s'aplatissent dans le fossé, quand au même instant, un éclair rougeâtre embrase le ciel, suivi d'une violente explosion qui se répercute d'écho en écho.

Le cycliste que la manœuvre de nos amis avait intrigué, est cloué sur place par la déflagration. Victime d'une hallucination, croyant que ceux-ci lui tirent dessus, il s'avance, tenant son guidon d'une main, l'autre levée en l'air en criant :

- Tirez pas les gars !... tirez pas !... Pompier d'Paris !... Pompier d'Paris.

Max, le premier relevé, fonce sur lui et brutalement lui met le canon de son revolver sur le ventre en lui criant menaçant :

- D'où sors-tu ?

Au comble de la frayeur, notre pompier, qui effectivement est en uniforme, répond en bafouillant :

- Ti... tirez pas j'veis... j'veis vous expliquer.

Puis ravalant sa salive péniblement, par phrases saccadées, il parvient à dire :

- J viens d'Hermé... j'suis en fausse perm'... si j'suis pas rentré pour la sonnerie du réveil, j's'rai foutu dedans... laissez-moi partir !

- C'est bon ! lui dit sèchement Max, décampe en vitesse.

Le pompier ne se fait pas prier et sur-le-champ s'apprête à remonter en selle quand, à nouveau, plusieurs explosions retentissent en chaîne. Le pauvre type s'écrie :

- Qu'est-ce que c'est ?... ils sont avec vous ?... faites-moi un papier, pour qu'ils m'laissent passer.

Cynique, Max lui répond :

- C'est un tir de barrage... pars ! et tu verras bien.

Tous pouffent de rire et plantent là le malheureux pompier médusé.

Mais l'épreuve ne faisait que commencer, une bonne dizaine d'explosions suivirent et certaines au moment de son passage. Dans quel état le pompier aura-t-il rejoint sa caserne ?

6.1.2 6 juillet 1944

Le surlendemain, à l'église Saint-Edme, c'est à notre tour d'être les jouets d'une aventure des plus cocasses.

Lors de la répartition d'armes du 20 juin dernier, *Moulin* s'était désintéressé du matériel radio en l'abandonnant dans l'église comme je l'ai relaté.

Pour satisfaire le désir de Thomas Armel cloîtré chez Gilbert Chomton, et pour lui permettre de capter les émissions de Londres, je décide d'aller, avec quelques camarades, en récupérer un.

Cette expédition comportait certains risques, car je savais que l'église, à la suite des récents bombardements du viaduc de Longueville, était occupée par des sinistrés en instance de relogement.

Comme à l'accoutumée, empruntant la vallée des Méances à la tombée de la nuit, Chouzenoux Robert, Hembert Henri, Porté Xavier, Vexler Léon et moi, cheminons à travers le sentier dans l'ombre des hautes futaies qui le surplombent et gagnons l'église.

Avec précaution, je tourne la poignée de la porte, mais constate qu'elle est fermée à clé. Pas un bruit à l'intérieur, tout semble reposer dans la plus profonde quiétude.

N'étant pas en possession de la clé, une seule possibilité d'accès s'offre à nous : en l'occurrence, une petite lucarne située à droite de la porte à deux mètres cinquante environ au-dessus du sol.

Les échines se courbent et à la courte échelle, Hembert et Porté se glissent dans l'ouverture et se laissent tomber à l'intérieur.

Casquettes rabattues sur les yeux, le bas du visage enfoui dans nos cols de vestes relevés, blottis de chaque côté de la porte, revolver d'une main et lampe-torche de l'autre, nous attendons que celle-ci se décide à pivoter sur ses gonds.

Après quelques tentatives pour crocheter la serrure de l'intérieur, la porte s'ouvre enfin et les lampes plongent dans le sanctuaire de Dieu, fouillant de leurs faisceaux lumineux les ténèbres de la sacristie.

Ah ! quel spectacle !... Accroupies dans la paille, éblouies par nos lampes, béates et sans réaction, nous découvrons des oies qui n'étaient pas du Capitole.

Oh! combien nous avons l'air fin, devant ces volailles inoffensives, revolver au poing. C'est bête! comme dirait Bourvil.

Les sinistrés ayant quitté les lieux au cours de l'après-midi, nous avaient ménagé involontairement cette surprise mais elle valait son pesant d'or ; longtemps, cette histoire déchaînera l'hilarité, chaque fois que l'un de nous la remettra en mémoire.

6.2 Le dernier verre...

13 juillet 1944. Cette date est restée pour moi inoubliable.

Marcel Gehrman m'envoie en mission d'information à Montereau où je rencontre en particulier le docteur Ballot, responsable du B.O.A. pour ce secteur.

J'effectue cette mission toujours conduit par Raclot Fernand, dans la Simca cinq des P.T.T.

Au retour, nous trouvons Gilbert Chomton, son père Julien et Marcel Gehrman réunis dans l'atelier de tonnellerie, debout autour d'une futaille retournée, nous attendant. Cinq verres et une bouteille de champagne sont posés sur son fond.

- C'est pour fêter la Victoire... et bientôt la Libération ! s'écrit Gilbert en réponse à notre surprise ; c'est demain le 14 juillet ! et ça s'arrose.

Levant son verre, avec son beau sourire franc :

- Et maintenant, Frémont ! buvons à la Libération !

Jamais son visage ne refléta autant d'intensité, la flamme de l'idéal qui l'animait jusqu'au plus profond de lui-même.

Pendant qu'il manifestait sa foi dans les lendemains qui chantent... au-dehors se jouait son destin.

Venu de Paris, l'inspecteur L..., attaché à la Gestapo de la rue des Saussaies, reconnaissait en compagnie de Molin Pierre la situation des habitations et préparait la rafle du lendemain. Ces faits me furent révélés après la Libération.

Molin a payé sa trahison !... paix à ses cendres. Quant à l'inspecteur L..., bien protégé, il s'en est tiré avec tous les honneurs, poursuivant allégrement son ascension dans l'échelle hiérarchique de la Police parisienne.

6.3 La tragédie du 14 juillet 1944

6.3.1 Ses causes

Le mensonge est la vertu des démagogues. Il sert avantageusement leur opportunisme lorsqu'ils l'exploitent judicieusement.

La vérité –souvent– perd toute sa signification, lorsqu'elle est déformée ou contestée.

Pourquoi ce préambule ? Parce qu'à mes yeux, ces deux mots « Mensonge » et « Vérité » constituent la synthèse de l'énigme que je ne suis pas autorisé à dévoiler, ne voulant encourir les foudres d'une procédure en diffamation, la « Vérité » n'étant pas toujours bonne à dire.

Pour écrire ce chapitre, j'ai dû faire violence à ma conscience.

J'ai longtemps hésité devant cette alternative : dois-je révéler la vérité, que **je suis seul survivant à connaître** dans ses moindres détails, ou bien m'enfermer définitivement dans ce silence qui m'obsède depuis vingt-quatre ans ?

De cette longue méditation, j'ai conclu que me confiner dans ce silence équivalait à une trahison ; c'était être parjure à un passé sans tache et c'était, plus encore, être parjure envers cette foule provinoise qui, consternée, suivit le cortège funèbre de Gilbert Chomton et, par sérénité, osa braver la hargne de l'occupant.

J'ai choisi la seule voie que tout homme digne de ce nom se devait de choisir : la Vérité... Certes ! mais dans les limites autorisées par la loi.
Je ne révélerai pas le nom des responsables, ceux-ci ayant payé leur faute de leur vie.
Les causes du drame sont : 1°) la désertion ; 2°) la trahison.

6.3.2 La désertion,

je l'ai soulignée dans les paragraphes précédents, mais pour la situer, il me faut remonter au 6 juin 1944, date où avec Gehrman nous avons réceptionné au nord-ouest de Meaux, sur le terrain *Talon* – message personnel : « Il faut tuer les malfaisants » – trois officiers venant de Londres.

J'ai indiqué alors que seul *Pasteur* avait rejoint son poste à Paris, et nous avons ramené à Provins deux de ces officiers, contrairement à l'ordre de mission qu'ils avaient en poche ce qui, suivant le code militaire, équivaut à une désertion.

J'ai indiqué que le lieutenant D... avait rejoint Paris 48 heures plus tard, sans pour autant se conformer à son ordre de mission ; se contentant durant ce mois de dilapider le pécule que Londres lui avait remis, en s'abandonnant aux débauches de la vie parisienne.

Quant au lieutenant J. R., il a préféré se prélasser dans la quiétude de l'hospitalité que lui offrait si gracieusement la famille provinoise qui l'avait recueilli.

J'ai précisé également qu'au moment du débarquement allié sur les plages de Normandie, un certain flottement s'était produit dans les services de la France Combattante, à Paris, ce qui justifie –en partie– que l'absence des deux officiers ne fut constatée qu'un mois plus tard.

6.3.3 La trahison

Elle est signée B... (qui figure quelque part dans mon récit⁷), chef départemental du B.O.A. du département de l'Oise.

Celui-ci, ayant été arrêté quelque temps plus tôt par la Gestapo, avait, pour récupérer sa liberté, accepté de lui servir d'agent indicateur, tout en continuant d'assumer ses fonctions B.O.A. Cette action est passible de la peine de mort et B... ne l'ignorait pas.

De par sa fonction, B... effectuait souvent des déplacements à Paris pour y rencontrer ses chefs hiérarchiques. C'est ainsi que fortuitement, il rencontra le lieutenant D... qui ne trouva rien de mieux que de l'amener chez lui, introduisant ainsi le loup dans la bergerie.

Lié par son contrat avec la Gestapo et les officiers du S.D. de Versailles, B..., pour conserver une liberté problématique, devait, de temps à autre, livrer des renseignements aux Allemands. Il livra donc le domicile de D..., provoquant la tragédie du 14 juillet.

B... est exécuté, après conseil de guerre tenu dans un hôtel du Quartier latin, par la Résistance, quelque part dans la forêt de St-Leu et c'est sur sa tombe que *Jarry*, sous le nom de *Lebel*, et *Pair* furent assassinés quelque temps après par les Allemands. C'est plus qu'une coïncidence lorsqu'on saura que la Gestapo avait prévenu Mme B... que son mari avait été exécuté par les patriotes.

6.3.4 Le 1^{er} juillet 1944

Le lieutenant J. R. reçoit l'ordre de rejoindre Paris et de se mettre en contact avec *Pair*, chef de la Région P2 (Nièvre et départements limitrophes) auquel, par son ordre de mission, il était rattaché comme officier de liaison. Le point de rendez-vous est fixé dans la cour de la gare Saint-Lazare.

Je mets à sa disposition la voiture des P.T.T. avec au volant Fernand Raclot et, le lendemain, il part pour Paris en compagnie de Gehrman qui s'y rend également en mission, pour rencontrer *Jarry* et *Pasteur*, si mes souvenirs sont exacts.

Arrivés place de la Nation –près de l'entrée du métro– les trois hommes se séparent, se donnant rendez-vous au même endroit pour le lendemain 9 heures.

⁷ Il s'agit de Breton, voir § 4621. (note de Marc Chantran)

6.3.5 Le 2 juillet 1944

Le lendemain, Gehrmann, Raclot et *Pasteur* sont présents au rendez-vous dans la cour de la gare Saint-Lazare, mais le lieutenant J. R. brille par son absence.

Les rendez-vous à Paris étant très minutés pour raison de sécurité, après quelques minutes d'attente, Gehrmann décide de reprendre la direction de Provins.

Suivant les dossiers récupérés après la Libération au siège de la Gestapo, rue des Saussaies, ceux-ci précisent que les lieutenants J. R. et D. ont été arrêtés au domicile de ce dernier le 12 juillet au matin en très légère et très joyeuse compagnie.

L'interrogatoire révèle qu'après quelques sévices, le lieutenant J. R. se met à table et livre en totalité tout ce qu'il connaît à Provins. Heureusement que j'avais limité ses contacts au strict minimum et que j'avais récupéré les deux fameuses listes précitées dans le paragraphe « La Brie, théâtre d'opérations », évitant la catastrophe.

6.3.6 Le 14 juillet 1944



Gilbert Chomton.

Le 14 juillet 1944, vers 7 heures du matin, un camion chargé de miliciens, précédé de deux conduites intérieures, venant de Paris, bifurquent par la vieille route de Bray, débouchent vers la distillerie et rentrent dans Provins.

Quelques centaines de mètres séparent le convoi de la résidence de Gilbert Chomton, sise au 21⁸ de l'avenue Anatole-France, où stoppent les voitures. En quelques minutes la maison est cernée de toutes parts.

Les volets du premier étage sont clos, tout semble reposer paisiblement à l'intérieur.

Arrachés à leur sommeil par les bruits insolites montant de la rue, Gilbert Chomton et Marcel Gehrmann se précipitent à la fenêtre de la cuisine donnant sur la rue et, à travers les persiennes, réalisent l'ampleur du danger qui les menace.

Sans perdre une seconde, se saisissant de leurs mitraillettes placées à côté de la table de nuit et grenades en poches, ils foncent vers la fenêtre de la chambre de Gilbert qui donne sur le derrière de l'immeuble et sautent sur le toit de tôles ondulées de l'atelier. Une enjambée leur reste à faire pour se laisser tomber dans le jardin voisin quand, tirée du boulevard, une rafale de mitraillette crépète, les couchant tous les deux sur le toit.

⁸ Auj. 25.

La fenêtre, restée béante, livre son spectacle déchirant. Geneviève est là, immobile, les pieds cloués au parquet, le visage blême, les yeux rivés sur ce corps qui lutte contre la mort, cherchant en vain un vague espoir dans le regard voilé de celui qui est toute sa raison d'être.

Dans son sein, un petit être remue, le petit Gilbert, qui ne connaîtra jamais son père. Accrochée à sa jupe, sa petite Josette –à peine âgée de dix-huit mois– hébétée, ne comprenant rien, subit la première épreuve de sa vie naissante.

À côté de Geneviève, *Maryse*, la femme de Gehrman est la proie de la même vision déchirante.

Ayant brisé la vitrine du rez-de-chaussée, la meute des mercenaires s'engouffre dans l'escalier, déferle en trombe dans la chambre, bousculant tout sur son passage et se rue vers la fenêtre ouverte.

Marcel Gehrman –qui est la prise n° 1– est traîné à l'intérieur de la chambre et jeté à toute volée sur le lit de Geneviève. De ses blessures le sang coule à flots, maculant draps et couvertures, provoquant chez ces bêtes humaines une soif soudaine de lucre.

D'un bond et genoux en avant, un milicien saute sur la poitrine de Gehrman puis, le saisissant par le col de son veston, il le secoue avec une hargne démentielle, lui hurlant en plein visage :

- Tu vas parler, salaud ! ou j'te finis.

Dans le même instant, *Maryse* est poussée vers le lit par un autre sbire, un revolver braqué sur sa tempe :

- Parle ! où j'ta descends.

Les dents serrées, la bouche crispée autant par la haine que par la douleur, Marcel les fixe dans les yeux sans dire un mot, et malgré toutes les brutalités dont il est l'objet, il demeure impassible et muet.

Sur le toit, Gilbert se crispe, se tord sous les convulsions de la souffrance, se débat contre cette mort qu'il ne veut pas.

Le désignant du doigt, un milicien dit au chef de la Gestapo :

- Qu'est-ce qu'on en fait de celui-là ?

- Finissez-le.

Ce milicien hésitant, un autre enjambe la fenêtre et, froidement, vide son chargeur dans la tête de Gilbert.

Des heures durant, il reste étendu sur le toit, sous les yeux de sa chère Geneviève impuissante, car tout a été mis en œuvre pour qu'elle ne puisse lui porter secours ; un milicien ayant été laissé en surveillance à cet effet.

Son corps ne sera descendu du toit qu'au cours de l'après-midi par des gens courageux du quartier ; j'ai nommé Vignot, bourrelier, et Chansard, cafetier.

Marcel Gehrman et sa femme sont embarqués dans le camion et la caravane tragique quitte la demeure Chomton pour d'autres objectifs, car la rafle continue.

Avant de la suivre dans sa ronde infernale, j'ai à faire une confession, en répondant à une question qui me fut souvent posée depuis vingt-quatre ans.

« Pourquoi, me fut-il souvent demandé, ne se sont-ils pas servis de leurs armes ? » Eh oui ! s'ils l'avaient voulu, pas un des mercenaires ne s'en serait réchappé !...

Et alors ! qu'en serait-il résulté ?... Souvenez-vous, Provinois, tout près de vous : la tragédie de Chalaute-la-Petite, le 27 août 1944 !

Pour un Allemand kidnappé à l'abreuvoir de Chalaute, par des Américains venus de Gouaix et repartis avec leur prisonnier, en *side-car*, 24 otages furent exigés par les Allemands.

Par bonheur, il y eut une douzaine de rescapés qui, au moment de la fusillade, réussirent à s'enfuir à la faveur de la nuit.

Quel aurait été le bilan des représailles exigé par les Allemands si ceux-ci s'en étaient tenus aux mêmes normes ? Il vous suffit de multiplier 30 miliciens par 24 otages, soit : 720 innocentes victimes civiles.

Voilà ce que n'ont pas voulu nos deux camarades et cela après l'avoir longuement médité ensemble ; telle avait été notre décision commune.

Provanois ! souvenez-vous de leur sacrifice, car cet acte d'héroïsme n'est pas du domaine commun.

Avant de quitter la demeure de Gilbert Chomton, leurs crimes accomplis, les mercenaires, suivant leur tradition, soumettent la maison au pillage : le mort lui-même est délesté de son portefeuille.

Mais à leur grand désespoir, ils ne mettent pas la main sur ce qu'ils désiraient : l'E.R.K., le petit poste récepteur de Gehrmann et les documents officiels dont je dévoilerai la cache un peu plus tard. Vingt-cinq parachutes qui se trouvaient enfermés dans des tonneaux arrimés dans l'atelier parmi les piles échappent également à leurs recherches.

Conclusion : le 24 juin 1949, deux des assassins de Gilbert Chomton, J.Ch... et D... ont été condamnés à la peine de mort par la cour de justice de Paris. Leur peine fut commuée en réclusion perpétuelle et deux ans plus tard, la « grâce amnistiante » du Président de la République française leur rendait la liberté et leur qualité de citoyen français !!!

-Mourir pour la Patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !- Ô ironique poésie – témoignage cruel de la France reconnaissante !

De sa fenêtre, située sur la cour, face à l'atelier, Julien Chomton et sa femme assistent à l'horrible drame. Profitant d'une accalmie, Julien réussit à s'enfuir par les jardins voisins, en compagnie de Charles Charamon qui se trouvait chez lui.

6.4 Et la rafle continue

6.4.1 Alertes

L'absence du lieutenant J. R. au rendez-vous du métro « Nation » ne me disait rien qui vaille ; aussi ai-je proposé à Gehrmann de quitter la maison Chomton et d'aller se réfugier avec sa femme, chez mon neveu Longuet Marcel, rampe Saint-Syllas. C'est ce qu'ils firent, mais hélas ! quelques jours seulement.

Quant à moi, depuis le 3 juillet au soir, je vais passer mes nuits chez mon beau-frère Longuet Gaston, 8, rue Saint-Jean, à la ville haute.

Le 13 juillet, rien ne s'étant passé, à mon retour de Montereau, je décide de passer la nuit chez moi, décision qui faillit m'être fatale.

J'étais encore au lit lorsque mon beau-frère, rentrant de son travail de nuit à l'usine de Pongelot, vint tambouriner aux volets de la chambre pour m'avertir que la Milice était chez Chomton.

Je ne fis qu'un bond pour sortir du lit, bousculé par ma femme qui trouvait que je n'allais pas assez vite ; et moins de dix minutes plus tard, j'enfourchais mon vélo et descendais la rue du Buat, qui est latérale à l'avenue Anatole-France.

Arrivé à l'angle du boulevard Gambetta, derrière le magasin des Ponts et Chaussées, je mets pied à terre.

À vingt mètres seulement se trouve la maison Chomton. Je vois la vitrine du bureau défoncée, la porte grande ouverte et sur le trottoir, un milicien qui en garde l'accès. Face à moi, de l'autre côté du boulevard, juché sur le mur du rempart, le sinistre J. Ch. en tenue de milicien, resté à son poste, sa monstrueuse mission accomplie.

Durant quelques minutes, je reste dans l'expectative, indécis, les yeux fixés sur la porte béante de l'immeuble, car de chez moi, j'avais entendu la rafale de mitrailleuse, mais... avaient-ils réussi à prendre la fuite ?

Ma présence ne servant à rien, je remonte sur mon vélo et me rends à Septveilles pour donner l'alerte et aussi pour sauver les dépôts d'armes entreposés chez Chouzenoux. Pendant ce court laps de temps, au 12 de la rue Max-Michelin, ma femme ne reste pas inactive.

6.4.2 Madame Frémont

Peu après mon départ, elle va prévenir un camarade tout proche. Il lui est répondu :

- Nous sommes au courant, M. Berton vient de nous prévenir.



Madame Yvonne Frémont

De retour à la maison, elle se souvient soudain que mon colt, les lampes de balisage et un certain nombre de jeux de tickets d'alimentation destinés aux réfractaires sont restés dans le tiroir du buffet de la salle à manger.

Un réflexe la fait se précipiter à la fenêtre et elle a la bonne fortune de voir, à une trentaine de mètres, Mme Larmurier qui puise de l'eau à la borne-fontaine.

Elle l'appelle et de la main lui fait signe d'accourir. Ma femme vide le tiroir, prend les objets compromettants et revient à la fenêtre en même temps que la brave dame.

Sans explication, elle lui dit : « Tendez votre tablier » et y laisse tout tomber : « et maintenant partez vite, lui dit-elle, et cachez tout ça, la Milice est chez Chomton. »

Je dois dire que cette femme connaissait mon activité, car je l'avais chargée de surveiller la maison Molin située cinquante mètres plus bas de la rue du Buat. Ses renseignements me furent très précieux ; par elle, j'étais informé de toutes les allées et venues de cette maison, plaque tournante de la délation.

Ma femme se trouve dans la cour, conversant avec la famille Berton Marcellin –de l'actualité présente– lorsque brutalement la porte du couloir s'ouvre livrant passage à toute la bande.

- Où est Frémont ? hurle le chef.
- C'est moi, répond ma femme et c'est la ruée sur elle.

Saisie brutalement par deux mercenaires, elle est poussée du vestibule à la cuisine et de là dans la chambre, où commence son dur calvaire.

Les bras paralysés comme par des tenailles, une mitraillette braquée dans le dos, un revolver posé sur sa tempe, le supplice de la question commence.

- Où est Frémont ? lui demande à nouveau l'homme au revolver.

Sans se départir de son calme –et là, je n'exagère pas– elle lui répond :

- Il est parti ce matin de très bonne heure, c'est tout ce que je peux vous dire.
- Mais où ? réitère le milicien.
- Ça ! je n'en sais rien, lui répond-elle, sur le même ton.

Sceptique, le milicien ne semble pas goûter ses réponses laconiques et inlassablement, espérant qu'elle se trahirait, il repose la même question et reçoit imperturbablement la même réponse.

Irrité par ce dialogue de sourds, l'homme devient de plus en plus nerveux et le doigt crispé sur la gâchette de son revolver s'agite sans arrêt. Dans son dos l'homme à la mitraillette, en proie aux mêmes convulsions, lui frictionne les côtes avec rudesse.

- Alors ! reprend son interlocuteur, vous ne voulez pas nous dire où est parti votre mari ?
- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, puisque je vous répète que je n'en sais rien.
- Ah ! oui ! vous n'en savez rien... vous ne savez peut-être pas non plus qu'il est le chef des parachutages !
- Non, Monsieur !, lui répond-elle, toujours avec le même « calme ».

Les nerfs du milicien craquent et son poing fulgurant l'atteint violemment à la mâchoire, éjecte et brise son dentier.

La bouche en sang, elle chancelle, mais les mains qui la tiennent solidement la maintiennent tant bien que mal à la verticale.

- Madame, je compte jusqu'à trois... parlez, ou je tire.

Le déclic du revolver résonne à son oreille comme une minuterie qui semble décompter les secondes du glas fatidique.

- Eh bien !... tirez... puisque je vous dis que je ne sais rien !, crie-t-elle dans un dernier sursaut d'énergie.

Par trois fois, l'homme renouvelle la sommation, et chaque fois, dissimulant sa frayeur, elle donne la même réponse.

- Une dernière fois, Madame, si vous ne parlez pas, je tire.

À bout, résignée, elle lui crie :

- Eh bien, tuez-moi ! je vous répète que je ne sais rien.

Découragé, le milicien baisse le bras, et inconsciemment dit :

- Après tout, c'est peut-être vrai, qu'elle ne sait rien !

Mais l'autre milicien placé derrière elle –qui ne semble pas abonder dans le sens– la roue de coups de crosse de mitraillette sur tout le corps et elle s'écroule à demi-évanouie au pied de son lit, en criant dans un dernier sursaut :

- Ah ! les vaches.

La croyant finie, ses tortionnaires l'abandonnent à son triste sort.

Pendant que se déroulait son supplice, d'autres miliciens qui avaient pénétré par les fenêtres restées ouvertes s'en donnaient à cœur joie, mettant à sac toutes les pièces de l'appartement. Les tiroirs des meubles vidés de leur contenu jeté pêle-mêle sur le parquet, jusque et y compris le cendrier de la cuisinière.

Malgré son état, ma femme voit, dans les mains d'un milicien, notre petite valise contenant nos papiers de famille et toutes nos économies en monnaie liquide, soit 35.000 francs.

Sa réaction est instinctive :

- Laissez cette valise !

Elle n'a pas le temps d'aller au bout de sa pensée, elle est clouée par ces mots :

- Ta gu...le, eh !...

et l'énergumène s'en va avec la valise.

Avant d'évacuer les lieux, le chef des tortionnaires croit indispensable de lui rappeler :

- Si on te retrouve dehors, nous t'abattrons comme une chienne.

6.4.3 Nota

Je voudrais préciser que, contrairement à ce que beaucoup de Provinois croient, ma femme n'a jamais obtenu le bénéfice d'une pension ; bien qu'elle ait été reconnue invalide à 50% par le médecin-expert de la commission de réforme du Quai de Bercy, qui est venu la visiter.

Après six années de procédure, le Tribunal des pensions de Melun l'a déboutée pour non-relation de cause à effet. Il en fut de même pour la spoliation que j'ai dénoncée dans une lettre ouverte à M. Vincent Auriol, Président de la République française.

Un témoignage de plus à inscrire au crédit de la « France reconnaissante ».

6.4.4 Marcel Billon

Et d'une pierre deux coups : au même moment, la Gestapo investissait la maison voisine de la nôtre : celle de Marcel Billon. Le lieutenant J. R., le visage hirsute et tuméfié, leur sert de guide.

Marcel Billon se trouve sous son hangar devant son établi, semblant occupé à limer une pièce, lorsque la porte s'ouvre.

Même procédure, Marcel Billon est empoigné et traîné chez lui. La suite, je l'ignore, ne pouvant m'en remettre qu'à des informations plus ou moins précises et sincères.

L'interrogatoire et la perquisition sont de courte durée. Peu de temps après, Marcel Billon va rejoindre Marcel Gehrmann et sa femme *Maryse* dans le camion, surveillés étroitement par les gorilles laissés en garde.

Ma conviction est que Marcel Billon s'est, lui aussi, sacrifié pour que survive la Résistance.

Si partir, c'est tout avouer... Marcel Billon est parti –inopportunément– et n'a rien avoué !... il n'est jamais revenu.

Hommage à ce camarade, symbole de modestie, artisan sans prétention de la Résistance active.

6.4.5 Madame Fernand Raclot

Le convoi quitte la rue Max-Michelin et se rend au domicile de Raclot Fernand.

Raclot, à cet instant précis, est absent de chez lui. Il a la bonne fortune d'être prévenu à temps, alors qu'il se trouvait sur le chemin du retour.

Pour la seconde fois, les inquisiteurs se trouvent devant une femme seule, en présence du témoin de circonstance, le lieutenant J. R.

Après quelques brutalités, placée devant l'évidence des faits, Mme Raclot est contrainte de conduire ces messieurs à son garage où se trouve entreposé un poste émetteur, objet de la perquisition.

Ce poste étant récupéré, la Gestapo libère Mme Radot, qui rentre à pied chez elle.

Quelle était la provenance de ce poste ? C'est ce que je veux préciser pour confondre une certaine personne qui s'est beaucoup vantée après la Libération d'avoir été en relations directes avec Londres, par poste émetteur caché chez elle.

Étrange ! comment cette personne aurait-elle pu correspondre avec Londres, attendu qu'elle n'était plus en possession de ce poste émetteur ? Et de plus –sans crainte d'une erreur– cette personne ne possédait pas les connaissances techniques requises. Il suffit de se rapporter à l'appendice de Jean Piétri pour en saisir les complexités.

Ce poste –qui avait été saboté par le radio– avait été balancé, muni de son parachute, d'un avion en difficulté dans la région de Chenoise. Il fut récupéré par Perrier Pierre qui me le rapporta et je le remis à l'officier parachuté qui cohabitait chez cette personne.

6.4.6 Madame Raymond Deschanciaux

Et la ronde infernale se poursuit. En fin de matinée, la Gestapo et la milice se rendent à Poigny sous la conduite de leur guide, le lieutenant J. R., au domicile de Raymond Deschanciaux.

Pour la troisième fois de la matinée, c'est encore une femme seule qui doit affronter toute la meute car, entre-temps, une personne charitable de Provins avait dépêché son voisin chez Deschanciaux pour le prévenir des événements de Provins.

Singulier paradoxe et charmante intention de cette personne pour qui, comme moi, a connu dans ses phases douloureuses le déroulement exact de cette sinistre journée... Merci de cette généreuse initiative qui permet à Deschanciaux de déménager à temps son dépôt d'armes.

Il doit, pour cela, faire plusieurs voyages pour aller le camoufler dans les broussailles en bordure de la voie ferrée.

C'est au terme de son dernier voyage qu'il voit déboucher toute la caravane de la route de Champbenoist venant de Provins.

Sans se soucier des ronces qui envahissent ce taillis, Raymond s'y laisse choir avec tout son chargement, sans pour autant quitter des yeux les voitures qui disparaissent bientôt dans le dernier virage de la route qui descend dans Poigny.

Quelques minutes plus tard, les mercenaires investissent la demeure Deschanciaux. Sa femme Georgette est soumise à la question et subit quelques sévices sans gravité.

Pas de dérogation à la règle, la maison est soumise au pillage.

6.4.7 Au bilan

Ci-dessous, un télégramme révélateur qui confirme les responsabilités dans le drame du 14 juillet 1944, relatées en début de chapitre.

Ce document figurait dans l'appendice de Jean Piétri.

Avec son autorisation, j'ai pensé que sa place se situait à la suite de ma longue confession.

Télégramme d'Équilatéral (capitaine de corvette Sonnevile), de la Délégation militaire régionale, transmis à Londres le 21 juillet 1944.

Chef opération Seine-et-Marne, grièvement blessé – top – son adjoint tué – top – Rabbin arrêté auparavant – aurait dû rejoindre Pair – top – tous les terrains brûlés – top – arrêter toutes opérations sur Oise et Seine-et-Marne – top – Derwiche arrêté – Pasteur et moi-même avons échappé de justesse – top – toutes mesures de sécurité prises – top – Pasteur poursuit réorganisation – Fin.

7 Sous le signe de la Providence

7.1 14 juillet 1944

Il était écrit que je vivrais cette matinée du 14 juillet sous le signe bénéfique de la Providence car, par trois fois au cours de cette matinée, elle me permet de passer au travers du filet tendu par la Gestapo.

Après avoir quitté Provins, mon premier souci fut de me rendre à Septveilles-le-Haut pour prévenir Chouzenoux Robert de déménager rapidement de chez lui les dépôts d'armes qui s'y trouvaient entreposés.

Je trouve les volets clos, toute la maisonnée semble se prélasser dans la quiétude sereine en cette matinée de fête nationale.

La porte de la cour n'est pas fermée à clé mais, en revanche, je dois marteler la porte du logement avec insistance avant qu'un signe de vie ne daigne se manifester à l'intérieur.

Enfin ! Une main hésitante entrouvre la porte et dans l'entrebâillement, le visage de Lucienne apparaît, les yeux bouffis d'un sommeil inachevé.

- Qu'est-ce qu'il y a ? me dit-elle en baillant.
- Où est Robert ? lui dis-je, pour unique explication.
- Ro... Robert !... il est parti à la pêche au Port-Montain.
- Et Léon (Vexler) est-il là ?
- Oui ! i... il est dans sa chambre.

Rompant ce colloque, je rentre dans la pièce, et Léon tout débraillé sort de sa chambre, traînant la savate comme un somnambule et baillant à s'en décrocher la mâchoire.

Sans attendre que chacun d'eux sorte de son demi-sommeil, je rentre dans le vif du sujet car l'heure n'est pas aux discours.

Ayant relaté les événements tragiques de Provins, je transmets en bloc mes instructions à Vexler :

- 1) déménager les dépôts d'armes et les planquer provisoirement dans les bois tout proches avec l'aide de tous les camarades disponibles et qu'en suite chacun prenne le large ;
- 2) remplir la mission que Gehrman lui avait confiée la veille. Il s'agissait de rencontrer près de Verneuil-l'Étang, *François* (Robert Gueylard) agent de *Pasteur* (Jean Piétri) et dont j'ignorait le but. Je lui demande surtout d'informer cet agent de liaison des événements de Provins afin de parer à toutes surprises en haut lieu. Hélas, cette prise de contact est un échec car personne n'est au rendez-vous et pour cause, les événements de Provins n'étant que la suite des arrestations de Paris, que le message d'*Équilatéral* précise ;
- 3) dépêcher un homme d'urgence pour prévenir Chouzenoux de ne pas rentrer chez lui, et le prier de me rejoindre chez Margottini à Savins.

Je reprends la route immédiatement par les chemins ruraux du plateau -déserts à cette heure matinale- pour gagner la cité de Longueville et de là, filer sur Jutigny et les Ormes-sur-Voulzie afin d'atteindre Bray-sur-Seine, où je pense rencontrer un membre de l'état-major F.F.I.

Mais, les forces humaines ont des limites ! À la sortie du pont de Bray, je suis victime d'un « coup de pompe » ; les manivelles tournent au ralenti.

Arrivé rue Grande, face à la halle, je rentre à la graineterie de Robert Camus -Provenois d'origine- pour récupérer et aussi pour y quémander quelques victuailles, car mes entrailles implorent miséricorde, n'ayant rien pris depuis la veille.

Relater l'accueil chaleureux dont je fus l'objet m'entraînerait trop loin. L'empressement de mon hôtesse, et aussi sa nature curieuse qui me soumet à un flot de questions m'aurait retenu un certain temps mais j'étais obsédé par ce cauchemar et cette mission qui m'avait amené à Bray.

Ma halte n'est toutefois pas inutile, car Madame Camus m'indique l'adresse de Pierre Chomarat, receveur des contributions indirectes chez qui j'espérais trouver l'adjoint de *Moulin*.

J'y rencontre toute l'équipe en pleine euphorie se gargarisant de leur exploit, ils viennent, en effet, de faire sauter les écluses de la Tombe.

Comme prévu, j'y trouve Max Néraud, qui avait dirigé l'opération ; mais l'enthousiasme tombe brutalement lorsque je relate le drame de Provins.

À cet instant, il importait d'envisager l'avenir, l'action de la Résistance ne devant pas être stoppée pour autant ; et c'était l'objet de ma mission.

Je restais à cette heure, le seul permettant d'assurer la continuité. Mais comment l'assurer dans ma situation de déraciné en quête de refuge problématique et surtout comment retrouver les contacts sans aide et sans point d'appui précis.

C'est cette hantise qui va me faire tomber dans le piège que l'équipe *Moulin* mijotait depuis son arrivée à Provins : détenir toutes les rênes du commandement unique.

Max me propose de lui déléguer provisoirement la direction des parachutages. Après bien des hésitations, placé devant l'évidence prochaine des parachutages du *War-Office* qui me sont annoncées, je consens à lui remettre les deux messages de ces terrains.

Décision que je regretterai amèrement -décision trop spontanée due à une défaillance psychique momentanée- mais qui, pouvait prévoir que des concours de circonstances allaient jouer avec tant de rapidité en faveur de la reprise des contacts.

Mon entrevue avec Max ne dure pas plus d'une demi-heure. Elle se trouve interrompue par une voisine de Chomarat qui vient le prévenir qu'un individu suspect est posté sous le portail de la maison d'en face et ne quitte pas des yeux leur porte d'entrée.

Comme une volée de moineaux effarouchés, toute la maisonnée s'enfuit par le derrière de l'immeuble, et alors qu'il me faut pour récupérer mon vélo laissé appuyé le long de la façade, ressortir par où j'étais entré.

Sous le portail, l'individu suspect reste impassible. Feignant d'ignorer sa présence, j'enfourche mon vélo pour remettre pied à terre quelques centaines de mètres plus loin, stoppé par la foule, car c'est jour de marché.

Noyé dans la populace, je cherche à me frayer un passage quand, de face, je vois deux individus bottés, marchant de front au pas cadencé, bousculant tout le monde sur leur passage... j'ai tout de suite compris que ces copains-là étaient de la Gestapo.

Je les suis des yeux et je les vois subitement obliquer en direction de la maison que je viens de quitter. Je n'en demande pas plus, je prends une petite rue adjacente et je file en vitesse en direction du pont.

Quelle n'est pas ma surprise !... du haut de la rue qui y donne accès, je vois deux hommes en armes qui en gardent les extrémités.

Je pose un pied sur le trottoir et laisse passer cyclistes et piétons qui, leur marché terminé, regagnent leur domicile situé de l'autre côté du pont et au-delà.

Les gens passent sans le moindre contrôle devant les sentinelles qui font les cent pas comme des robots.

Rassuré, je descend la rue en roue libre et franchis le pont sans encombre. Comme un automate, j'appuie de toutes mes forces sur les pédales sans rien voir devant moi, tant mes pensées se chevauchent et se bousculent dans ma tête.

Au lieu de bifurquer sur les Ormes-sur-Voulzie pour gagner Savins, comme je l'avais indiqué à Vexler, je continue tout droit en direction de Chalmaison, pressé de savoir ce qui s'était passé à Septveilles.

Empruntant le chemin du dépôt de Longueville, je remonte à travers bois le sentier qui passe à la carrière et descend jusqu'au domicile de Chouzenoux.

Face à la maison, m'attend, en la personne de Georgette Vexler, la Providence, pour la troisième fois de cette journée.

Grosse de plus de huit mois, elle est assise dans l'herbe de l'accotement, surveillant sa première fillette qui fait ses premiers pas et qui roule plus qu'elle ne marche.

Impatient de savoir si toutes mes consignes avaient été suivies, je m'arrête près d'elle, intuition qui une fois encore m'est bénéfique, car sans sa présence, je serais rentré chez Chouzenoux et je tombais dans la rafle.

À peine le dialogue est-il amorcé, que Georgette me dit : « Regardez la haut ! » Je vois le camion et les deux conduites intérieures qui stoppent non loin du réservoir... et pour cause. C'était le point de repère du lieutenant J. R. qui une fois encore servait de pilote.

Toute la bande saute à terre, à deux cents mètres à peine de moi, et se fractionne en deux groupes. L'un retourne dans le sens de l'arrivée pour prendre la maison de Chouzenoux à revers et l'autre avance dans ma direction en colonne par un. Quel beau carton, si j'avais eu une *Tommy gun*.

Trêve de chimère ! d'un bond, je saute sur ma bicyclette et à tombeau ouvert, je dévale le sentier tortueux, creusé d'ornières, risquant la chute à chaque coup de pédale. Impensable ! ma fuite ne provoque aucune réaction chez les miliciens !...

Au bas de la vallée, je disparaissais dans les bois, où par le chemin de la cité j'atteins Longueville et termine ma folle équipée à Savins, chez Margottini Emmanuel.

Je n'y fais qu'une courte halte, juste le temps de le mettre au courant de la situation et l'inviter à être vigilant, car sa maison située en bordure de la route et à l'entrée du village me paraît bien vulnérable.

Je vais me réfugier à Four, chez Marcel Ville, un copain. Pourquoi ai-je choisi sa maison ? je ne me le suis jamais expliqué. J'y suis monté comme un automate, au bout de mon rouleau, dans l'espoir d'y retrouver le calme.

Je ne trouve que Maria qui m'accueille avec un empressement maternel tel que je suis incapable d'en traduire la véritable expression.

Comme une bête affamée, je dévore le repas qu'elle me prépare avec les subsistances qu'elle avait sous la main ; et pourtant ce repas me parut un festin, tant j'avais le ventre aussi vide que le cerveau.

Pendant la durée du repas, elle ne sait que faire pour rompre ma torpeur, mais je reste allergique et insensible à ses baumes apaisants qu'elle me prodigue avec tant de sincérité.

La dernière bouchée avalée, je la quitte un peu sauvagement pour aller me confondre avec la nature toute proche, voguant au gré de mon instabilité, les yeux dans le vide, je connais les affres de la solitude.

Sans m'en rendre compte, j'échoue au cimetière de Savins, juste en face de chez Margottini, et je vais m'accroupir dans les vignes plantées à flanc de coteau.

Je passe tout l'après-midi dans ce calme relatif et petit à petit, je reprends le contrôle de moi-même.

De mon observatoire, j'assiste au dernier bombardement du viaduc de Longueville, par les mosquitos alliés. Je vois très distinctement les bombes se décrocher du fuselage des avions qui piquent par vagues successives à cinquante mètres à peine au-dessus du viaduc. Une fois encore ce bombardement est en partie négatif, une arche seulement est perforée et quelques jours plus tard le trafic ferroviaire reprend.

Ayant enfin récupéré, retrouvant mes esprits et constatant que rien d'anormal ne s'était passé au domicile de Margottini, j'y redescends pour régler avec lui certaines questions, car j'ai le pressentiment qu'il recevra des visites.

Ainsi, une demi-heure plus tard, mon neveu Longuet Marcel –après un chassé-croisé laborieux depuis le matin– m'y retrouve enfin ! Dire la joie de ces retrouvailles reste aujourd'hui encore intraduisible.

D'un tempérament très émotif à l'époque, Marcel, la voix entrecoupée de sanglots m'apprend le triste bilan de cette matinée tragique.

Le soir venu, pour plus de sécurité, je retourne au domicile de la famille Ville, où cette fois, je partage leur repas en famille avec un peu plus de décence et j'y passe la nuit.

7.2 15 juillet 1944 - Deux visites inattendues

Dès les premières heures de la matinée, je suis de retour chez Margottini attendant impatiemment mes deux fidèles compagnons Chouzenoux et Vexler qui tardent à se manifester.

Cette nuit de repos en pleine quiétude m'a permis de retrouver la plénitude de mes facultés, avec toutefois une certaine inquiétude.

Je suis là ! tout à mes méditations, assis sous la tonnelle, dissimulé sous une voûte de feuilles de vigne qui laissent à peine filtrer les rayons du soleil et dont les rameaux généreux vont, se prolongeant en arcades au-dessus de l'allée, jusqu'à la porte à claire voie donnant sur la rue.

Des circonstances imprévisibles, et le hasard aidant, vont précipiter le dénouement de ma situation précaire, m'orienter vers des horizons nouveaux, et avec eux la destinée de la Résistance locale.

L'instinct propre aux individus conscients est à l'origine de ce premier dénouement. Depuis des années, Pierre Vernant connaissait mes affinités avec Margottini et l'amitié qui nous liait ; aussi ses recherches pour me retrouver s'orientent-elles directement vers ce point de contact. Pour le faire, il délègue Pierre Bléry, cafetier de la rue de la Cordonnerie, non loin de son imprimerie « Le Briard », chez qui il tenait ses réunions clandestines.

Ce contact va marquer pour moi le tournant de toute mon activité future et me permettre de découvrir le refuge idéal. Pierre Bléry me fixe verbalement un rendez-vous, pour le lendemain en début d'après-midi avec Pierre Vernant, à la carrière de Sognolles-en-Montois.

Au moment de me quitter, Bléry me dira : « as-tu besoin d'argent ? » ; et avant que j'ai eu le temps de lui répondre, il sort son portefeuille et me tend deux billets de mille francs. C'est un geste que je n'ai pas oublié. Cette offrande tombait d'ailleurs à point nommé car je n'avais pas un sou en poche.

Au cours de l'après-midi, Chouzenoux et Vexler viennent me rejoindre. Avec eux, le trio d'inséparables est reconstitué, unis pour le meilleur et pour le pire.

J'ai dit plus haut que la demeure de Margottini par sa situation me paraissait vulnérable, aussi après concertation, nous allons établir notre campement de nuit dans une cabane de glaisière au sommet du versant dominant la route de Longueville, à trois cents mètres environ.

L'anonymat de cette cabane émergeant d'un vaste espace boisé est pour notre sécurité, la meilleure des garanties.

Dans ce gîte inconfortable, à la lumière d'une lampe de mineur, Hembert Henri, également à ma recherche, accompagne Emmanuel portant notre repas. Nous l'invitons à notre table et je sens immédiatement qu'il éprouve une gêne, une difficulté à prendre part à la conversation. Je ne comprendrai que plus tard les raisons de son embarras.

Après avoir bien tourné autour du pot, Hembert me demande si, au moment de son arrestation, Gehrmann avait sur lui ses documents confidentiels.

Je reste un peu surpris par cette question, car j'étais loin de me douter qu'il avait été envoyé par *Moulin* pour me soutirer ce secret.

Sans méfiance, je lui réponds « Non ! » ils sont camouflés dans la sciure au pied de la scie à ruban, au centre de l'atelier Chomton. Je lui précise ensuite que l'E.R.K. (l'appareil émetteur-récepteur, qui servait à la réception des parachutages), était planqué dans le faux grenier du poulailler situé au fond de la cour.

Confiant jusqu'à la naïveté, je lui demande de voir Geneviève Chomton, afin de les récupérer et de me les rapporter d'urgence, car je savais que ces documents et ce matériel avaient une extrême importance en cas de reprise de contact avec le B.O.A.

Au petit jour, Hembert regagne Provins mais, sitôt rentré, il communique ces renseignements à Max Néraud et ensemble, ils vont forcer la porte du domicile de Geneviève, puis malgré ses protestations, agissant comme de vulgaires malfaiteurs, avec même une certaine insolence, font main basse sur le tout.

Je n'insisterai pas outre mesure sur cet acte inqualifiable, je dirai seulement que le secteur de Provins perdra de nombreux parachutages par l'annulation des programmes, annulation confirmée par le télégramme adressé à Londres le 21 juillet par l'*Équilatéral*.

7.3 16 juillet 1944

7.3.1 Reprise de contact avec ma femme

Le 16 juillet 1944, avant de quitter notre glaisière pour la carrière de Sognolles, j'envoie le *matelot* (Léon Vexler) à Provins pour tenter d'entrer en contact avec ma femme.

Cette mission est certes périlleuse, mais pas impossible pour Vexler. Ce contact est pour moi d'une importance vitale car, j'espère que malgré les tragiques événements du 14 juillet mon domicile qui était la plaque tournante de toutes les liaisons aurait certainement des visites clandestines et d'autre part ma femme pourrait encore assurer et orienter les contacts.

Vexler n'était pas un enfant de chœur, je l'avais soumis antérieurement à des épreuves tout aussi dangereuses et il s'en était toujours tiré avantageusement. Il était d'un tempérament risque-tout, mais avait le don d'obéir scrupuleusement à un ordre donné.

De plus, il connaissait la situation de mon domicile. Je lui avais conseillé d'emprunter le sentier, derrière le bureau des Ponts et Chaussées reliant l'avenue Anatole-France à la rue Max-Michelin à la jonction de la route de Bray et de Paris. De là, il pouvait tout voir sans être vu.

Sur le trottoir, deux *feldgendarmes* font la navette devant notre immeuble. Il traverse la rue devant leur nez, enfile le couloir sans hésitation.

Ma femme le voyant entrer a un mouvement de stupeur, hantée par la présence permanente des Allemands devant sa porte craignant surtout qu'un camarade soit pris au piège.

« Léon, lui dit-elle, vous allez vous faire piquer » ; mais le désir de savoir ce que j'étais devenu, l'emporte sur son anxiété. Elle ne quitte pas la fenêtre de la salle à manger des yeux, par où elle voit les Allemands continuer leur navette imperturbablement.

Ainsi mise en confiance et désireuse de s'épancher, elle lui raconte que la veille Jean Piétri s'était présenté de la même façon mais que sa réaction avait été différente.

Ayant échappé par miracle à la rafle du 12 juillet à Paris, Jean Piétri (alias *Pasteur*), s'était rendu à Provins espérant arriver à temps pour donner l'alerte. Mais hélas ! En arrivant devant le domicile de Gilbert Chomton, il constate avec angoisse qu'il arrivait trop tard. L'arme à la bretelle des Allemands gardaient l'entrée de la maison.

C'est alors qu'à tout hasard, il se rendit chez moi et malgré la présence des Allemands faisant la navette dans la rue, il franchit la porte du couloir sans être interpellé.

Bien qu'il eut rasé sa moustache, coupé les cheveux et ôté ses lunettes ma femme le reconnaît et, folle de frayeur, lui dit :

- *Pasteur* !... allez-vous-en vite, les Allemands sont dehors, ils vont vous arrêter.

Pasteur, surpris qu'elle l'ait reconnu, très calmement lui demande :

- Et Frémont ! où est-il ?
- Il a réussi à s'échapper, vous le retrouverez sûrement à Savins, chez Margottini ; c'est la deuxième maison à droite en montant, mais partez vite, ils vont vous prendre.

Malgré son insistance, c'est tout ce que *Pasteur* pourra obtenir d'elle, l'esprit obnubilé par cette idée fixe, qu'il va être pris.

Pasteur s'en va et elle le voit passer devant la fenêtre de la salle à manger à frôler les Allemands.

N'y tenant plus, elle prend un chiffon et se penche à la fenêtre de la chambre faisant semblant de le secouer. Elle voit alors *Pasteur*, la bouche collée à l'orifice de la borne fontaine, aspirant à pleines gueulées l'eau qu'il en fait couler et se lavant le visage à grande eau. L'angoisse avait asséché sa gorge puis, d'un pas tranquille, elle le voit disparaître par la rue du Buat, toute proche.

Après avoir rejoint Maison-Rouge à pieds *Pasteur* regagna Paris de la même façon qu'il était venu.

Avec Léon, ma femme se montre plus expansive. Elle relate brièvement son épreuve douloureuse et lui fait voir sa cuisse noire comme un charbon en ajoutant : « tout mon corps est comme ça ! » et elle a le courage d'ajouter : « Ah, les vaches ! ils ne m'ont pas eu pour autant ! » ce qui en disait long sur sa soif de vengeance.

Je ne ferai pas l'éloge de ma femme, il en est assez d'autres qui de nos jours plastronnent et qui n'ont été que de médiocres créatures.

7.3.2 La porte s'ouvre sur l'avenir

Après un casse-croûte sur le pouce à midi, conduits par Margottini en empruntant les extérieurs de Savins, nous gagnons la carrière de Sognolles-en-Montois.

Vers 14 heures, comme convenu, Pierre Vernant amené par Pierre Martinand nous y rejoint. Oh, combien il est inutile d'exprimer la joie de se retrouver.

Nous élaborons un plan de travail, Vernant étant resté en contact avec le capitaine *Roger*. Pierre Martinand ira sur le champ à Courlon ou à son P.C. d'Aillant-sur-Tholon et l'informera que je reste à sa disposition pour assurer les opérations du *War-Office*. Il est convenu également que seul, Pierre Martinand effectuera mes liaisons avec le capitaine *Roger*.

C'est à cet instant que je réalise la gravité de mon erreur d'avoir remis si spontanément à Max les messages du *W.-O.* ; mais qui aurait pu prévoir pareil dénouement ?

Et maintenant, un horizon nouveau s'ouvre devant moi.

Quelle merveilleuse intuition guida Vernant dans le choix de cette carrière comme point de rendez-vous. J'y découvre un site enchanteur où règne une quiétude presque monotone... Les oiseaux sont rois, et seuls, leurs gazouillis troublent le calme de cette nature.

Quel contraste que ce silence presque obsédant après la chevauchée infernale que nous avons vécue depuis quarante-huit heures.

Nous sommes environnés par des hectares de bois de tous côtés. Juchés sur notre observatoire, nous dominons la route, peu fréquentée, venant de Four. Elle plonge dans la vallée pour remonter en lacets sur le village de Sognolles-en-Montois, que nous apercevons à trois cents mètres à vol d'oiseau.

Tout, dans le cadre de cette carrière respire le calme et la sécurité et ouvre toutes les possibilités d'action. À moins d'être trahi, il est impensable d'être victime d'une attaque surprise.

Notre solitude est de courte durée. Une demi-heure à peine après le départ des deux Pierre, un cycliste met pied à terre devant la cabane de carrier en bordure de la route et du regard fouille le sommet de la carrière.

Un petit coup de sifflet pour lui signaler notre présence et Pierre Bléry, qui est originaire de Sognolles, se dirige vers le seul point accessible, pour venir jusqu'à nous. Il nous avoue :

- c'est moi qui ai conseillé ce lieu à Vernant ; tu penses si je le connais, j'y ai assez joué étant gamin.

Après quelques minutes de conversation, Pierrot -comme il était coutume de l'appeler- sort un jeu de cartes de sa poche et nous dit :

- si on faisait une petite belote, ça changerait les idées et ça ferait passer le temps.

Un journal est étendu à terre et la partie s'engage jusqu'en fin d'après-midi.

Mais les impératifs de la vie -en l'occurrence la satisfaction de l'estomac- me rappellent à la réalité.

Tout en jouant, une pensée trottait sans cesse dans mon esprit, le nom d'un camarade⁹, qui avait été comme moi incorporé au 216^e R.R.I. à Fontainebleau durant la drôle de guerre en 1939, me revient en mémoire.

Comme on ne savait que faire de nous, plusieurs fois par semaine, je le ramenaient avec ma camionnette passer la nuit chez lui à Sognolles et ainsi, je connaissais son lieu de résidence.

J'en parle à Bléry qui me répond :

- je le connais !... alors occupe-toi de la boustifaille, je vais jusqu'à ma maison de campagne, au centre du village, et je ramène le liquide.

Nous grimpons ensemble jusqu'à l'entrée du village puis nous nous séparons chacun de son côté.

Je trouve la femme vaquant dans la cour à ses occupations domestiques. De prime abord, elle ne me reconnaît pas et s'avance, avec une certaine réserve vers le portillon en me disant :

- Qu'est-ce que vous voulez ?

⁹ Ce monsieur m'ayant signifié par lettre recommandée du 24 septembre 1969, l'interdiction de citer son nom dans ce récit, je le fais sans contrainte et sans obligation, les faits étant depuis 24 ans de notoriété publique. Tout bien pensé, son anonymat est peut-être préférable. (note de l'auteur)

Après lui avoir décliné mon nom -les événements s'étant diffusés rapidement- son attitude change complètement.

Je ne rentre pas, je lui explique simplement l'objet de ma visite. Je reçois une réponse spontanée et favorable.

Je laisse ma charmante hôtesse à son travail culinaire et je regagne la carrière le cœur plus léger, où Pierrot m'avait précédé.

Les bouteilles aussi -et pas de la dernière cuvée- sont alignées au pied d'un arbre dans l'herbe sèche, jaunie par les rayons brûlants du soleil.

Alors, Prémont ! on y goûte ?... ça n'était vraiment pas de refus, car la journée avait été très chaude... Nous reprenons le jeu tout en dégustant le bon vin vieux.

Deux heures plus tard, nous voyons déboucher du bois, femme et mari, sacs à provisions en mains, qui viennent nous servir à domicile.

Pour un souper champêtre c'en était un, et copieux. Le plat de résistance est composé d'un civet de lapin, apporté encore fumant dans sa cocotte de cuisson.

La cuisinière s'en tire avec les honneurs, pas un seul morceau n'échappe à notre faim et, est-il besoin de dire que tout fut copieusement arrosé.

À la nuit brune, l'estomac bien garni et le cœur gai, nous nous rendons à la maison de Bléry, confortablement aménagée pour passer la nuit. Cette nuit fut bénéfique car, depuis deux jours, nous n'avions guère connu le sommeil et de surcroît, nous pûmes faire un brin de toilette qui s'imposait.

Au petit jour, je décide de retourner à la carrière. J'avais le pressentiment que les indications données par ma femme à *Pasteur* ne resteraient pas lettre morte et puis je ne savais vraiment pas où aller me réfugier avec mes deux compagnons.

Que la vie est étrange ! et plus encore son mystérieux hasard, qui souvent, est à l'origine de dénouements inespérés.

Est-ce que je suis marqué par le signe du zodiaque (Gémeaux) ?... je vais être obligé d'y croire, car une fois encore, la Providence est au rendez-vous.

7.4 17 juillet 1944 - Reprise de contact avec le B.O.A.

Rentré à Paris, *Pasteur* n'avait pas perdu son temps. Il avait parfaitement enregistré les indications supposées que lui avait données ma femme sur le lieu de mon repli éventuel.

Au début de la matinée, son agent de liaison *François* (Robert Gueylard) arrive au domicile de Margottini à Savins.

Les directives de prudence que je lui avais données ne vont pas favoriser la prise de contact. De surcroît, Margottini est un individu peut maniable et très méfiant : d'origine italienne et proscrit du régime fasciste de Mussolini, Margottini avait été interné en France par le régime de Vichy en 1940, puis refoulé à la frontière italienne. Il eut le bonheur de retrouver des amis qui lui délivrèrent des faux papiers de sympathisant lui permettant de regagner la France six mois plus tard.

L'accoutrement de *François* et son parier « titi parisien » ne sont pas faits pour mettre Margottini en confiance. Chemisette débraillée, culotte courte, cheveux ébouriffés, visage au nez cassé lui font une mine patibulaire et le porte-bagage de son vélo est chargé d'un volumineux barda de campeur, ce qui le rend encore plus insolite.

Lorsqu'il met pied à terre devant la porte à claire-voie donnant sur la rue, Margottini se trouve dans sa cour. L'air agressif, il se précipite à la porte et d'un ton rauque, il lui demande :

- Qu'est-ce que vous voulez ?

Un peu surpris par cette attitude rébarbative, *François* lui répond :

- Je voudrais voir Frémont.

- Frémont ?... connais pas, lui réplique Margottini d'un ton sec.

- Pourtant ! je suis bien chez Monsieur Margottini ? reprend *François*.

- Oui ! et après ? lui répond-t-il.
- Madame Frémont a dit à *Pasteur* qu'il était chez vous.
- *Pasteur* ! qu' c'est, qu' c'est lui-là ?... Foutez l' camp, où je vous casse la gueule ! dit Emmanuel, la bouche grimaçante.

François insiste à nouveau en lui répétant la même question, car il doit remplir sa mission. Cette fois, c'en était trop, Emmanuel saisit le bouton de la porte et menaçant lui crie :

- Allez-vous foutre le camp !... nom de Dieu !

À cet instant, *François* a un réflexe et pas trop rassuré, il dit à tout hasard :

- Et *Chrysanthème* ? vous le connaissez ?

En effet, Margottini connaissant le pseudonyme sur lequel je pouvais être demandé.

- T'as un papier ? lui rétorque-t-il pas très convaincu.

François retire alors la poignée de son guidon, en sort le message que *Pasteur* l'a chargé de me remettre et le tend à Margottini qui y jette un coup d'œil sans rien comprendre, car il lit difficilement le français.

- C'est bon ! attends-moi là ! et surtout bouge pas et Margottini fait demi-tour pour aller chercher sa bicyclette.

Dans la rue, de la main, il indique à *François* la direction en lui disant : « passe devant ! » et chacun saute en selle, Emmanuel lui collant à la roue comme une sangsue.

Aucune parole n'est échangée en cours de route, sauf pour lui indiquer le chemin. Arrivés face à la carrière, Emmanuel le dépasse et dit à *François* :

- Arrête-toi là et attends.

Du haut de notre vigie, j'ai vu arriver les deux hommes et instinctivement, je crie :

- *François*, je suis là ! ce qui arrête Emmanuel sur place. Amène-le ! lui dis-je.

En arrivant vers nous, *François* pousse un « ouf » de délivrance qui en dit long.

- Eh ben ! c'est pas du gâteau pour vous retrouver !... il est pas commode votre type, j'ai bien cru qu'il allait me faire passer l'arme à gauche.

Impassible, Margottini écoute *François* qui nous narre son aventure, puis, me regardant, la bouche grimaçante, toutes dents dehors, il me fait le simulacre et dit :

- oui ! j'ai bien failli lui sauter à la gorge, et lui couper le sifflet avec mes dents.

Son expression n'est pas exagérée, Margottini était capable de le faire.

François, revenu de ces émotions, me remet le mot de *Pasteur*, tout à la joie de m'avoir retrouvé.

À la lecture du message, je reste un peu perplexe : *Pasteur* me demande de prendre la direction départementale du B.O.A. pour remplacer Marcel Gehrmann.

C'était la règle !... un camarade tombait, un autre ramassait le flambeau.

Cette désignation inattendue me pose un cas de conscience délicat. Comment assurer une telle responsabilité sans disposer d'un point d'attache fixe pour les contacts ? et par ailleurs, ai-je bien les qualités requises pour remplacer Gehrmann qui était orfèvre en la matière ?

En toute honnêteté, après un long moment de réflexion, je dis à *François* :

- Comment puis-je accepter cette responsabilité ? je suis comme un oiseau sur la branche en quête d'un nid.

Alors, persuasif, *François* me répond :

- *Pasteur* m'a dit : je ne vois que Frémont qui puisse remplacer immédiatement Gehrmann -insistez et dites-lui que c'est un ordre.

Certes ! l'obéissance faisant loi, je n'avais plus qu'à obéir.

Après encore un moment de silence, d'une voix désabusée, je lui dis :

- Advienne que pourra ! et au petit bonheur de la chance !... j'accepte.

Alors, *François* me pose la question fatidique :

- Savez-vous si Gehrmann avait sur lui tous les documents du B.O.A. ?

Ma réponse, le lecteur la connaît :

- Ils sont entre les mains de Max Néraud.

Arrive l'heure de la séparation. Dans l'attente de trouver rapidement un domicile fixe dans le secteur, j'indique à *François* que je vais aller me retremper le moral quelques jours, en compagnie de mes deux camarades, à Laval-en-Brie, mon village natal, où habite ma famille, et où il pourra me contacter en cas d'urgence.

Nous passons une semaine chez ma sœur Alice Lafièvre, son domicile m'offrant plus de sécurité que celui de mes parents. Le derrière de sa maison donnant sur une cuvette entièrement boisée, dénommée « Les fonds ».

J'y rencontre le docteur Ballot, responsable du B.O.A. et le docteur Delaigle, responsable des F.F.I. de Montereau, je les mets au courant des événements et de la situation.

Chaque jour, mon fidèle *matelot* (Vexler) fait la navette depuis Provins, couvrant ainsi soixante kilomètres à bicyclette, assurant une liaison permanente avec ma femme et Margottini, afin de mettre au point notre retour dans le secteur de Provins. Margottini entre en contact avec notre futur logeur qui accepte avec enthousiasme de nous héberger.

Pendant ce temps, *François* multiplie les navettes entre *Pasteur* et le capitaine *Moulin* afin de récupérer les documents de Gehrman indispensables pour la continuité des parachutages. Ces démarches restent, hélas, vaines, *Moulin* étant persuadé de détenir la clé lui assurant le monopole du commandement unique.

7.5 23 juillet 1944

7.5.1 Le rendez-vous

En désespoir de cause, *François* met sur pied une rencontre entre l'équipe *Moulin* et moi, fixée au 23 juillet à l'auberge du Cheval Blanc à Donnemarie-en-Montois.

François vient nous prendre à Laval-en-Brie et à l'heure dite nous rencontrons *Moulin* et Max.

Ma personne se révélant inopportune, je laisse *François* se débattre avec nos deux compères. Toutes ses acrobaties diplomatiques laissent ceux-ci insensibles et en conclusion Max lui dit :

- les documents sont dans ma poche, je les garde !

et c'est ainsi que se termine ce dialogue de sourds.

Toutefois, *Moulin* ajoute :

- Dis à *Pasteur* qu'il me donne le commandement du B.O.A., et je lui rends les documents.

Au moment de nous quitter, *Moulin* a un geste de générosité. Il glisse dans la main de Chouzenoux deux billets de cinq mille francs.

Merci cinglant ; Chouzenoux se tourne vers moi et me remet les deux billets.

Pâle de colère, *Moulin* me lance :

- tu as de la veine d'avoir des types comme ça avec toi.

Je me contente de sourire un peu ironiquement, le geste de Chouzenoux étant un camouflet de taille.

C'est la rupture consacrée et chacun s'en va de son côté, *François* remontant avec nous à Sognolles chez la famille de notre logeur qui nous a définitivement adoptés.

7.5.2 Nouvelle intrusion des Allemands

Ce même 23 juillet, ma femme est l'objet d'une nouvelle investigation de la police allemande, en l'occurrence, les *feldgendarmes* de Provins.

Très correct, l'interprète lui demande :

- Où est Monsieur Frémont ? nous avons ordre de l'amener à la *Kommandantur*.

Exaspérée et se traînant péniblement, elle leur répond :

- Vous n'ignorez pas ce qui s'est passé le 14 juillet, et vous savez bien qu'il n'est pas ici.

Comble de l'hypocrisie, où feignant l'ignorance, l'interprète lui déclare :

- Non ! Madame, je ne le sais pas... Veuillez nous expliquer.

De bonne foi, ma femme leur fait le récit des sévices qu'elle a subis et du pillage dont elle fut victime. Elle pousse même la persuasion jusqu'à retrousser sa jupe pour leur montrer sa cuisse encore toute noire des coups reçus ; et d'un ton acerbe, elle leur dit :

- Voilà ce que m'a laissé la milice !

À ce mot de milice, les Allemands ont une manifestation de dégoût et de mépris qu'exprime l'interprète :

- La milice !... pouah ! des Français.

Très respectueusement les Allemands se retirent et s'excusent de l'avoir importunée. L'interprète pousse même la délicatesse : « Vous Madame ! plus de tickets d'alimentation ?... nous vous en donner » et il sort de son portefeuille tout un jeu de tickets que ma femme refuse, prétextant que la Mairie lui en avait donné, ce qui était faux.

Si j'ai souligné cette correction des Allemands, c'est pour bien prouver que je reste fidèle à la vérité. Quelle était la raison de cette nouvelle incursion ?...

Une seconde fois, j'avais été victime d'une dénonciation qui émanait de *Renard*, l'adjoint du commandant F.F.I. *Coret* (Masiée) arrêté quelques jours plus tôt par la Gestapo de Melun, et son chef le monstre Korf.

Son arrestation provoque une hécatombe dans le département. Le commandant *Coret*, le commandant Desbois et de nombreux résistants sont pris et incarcérés à la prison de Fontainebleau.

Sous la torture, *Renard* dénonce également l'action de la Résistance des Pères du séminaire de la Brosse-Montceau près de Montereau où Korf ne laissa que désolation. Il exécute de sa propre main la plupart des religieux et fait jeter leurs corps dans un puits voisin.

Vers la mi-août, *Renard*, *Coret*, Desbois et une trentaine de détenus de la prison de Fontainebleau sont exécutés dans la forêt -à Arbonne précisément, et Korf commande le peloton d'exécution. Le charnier est découvert peu après la libération.

Je voudrais souligner en passant que l'ignoble Korf est retrouvé en Allemagne après la Libération par la Résistance seine-et-marnaise, arrêté et amené en France. Son arrestation eut lieu en zone d'occupation anglaise où il servait d'interprète à l'état-major, ce qui prouve bien la moralité crapuleuse de cet individu répugnant.

Il fut condamné à mort par la cour de Justice de Paris et, pour ne pas déroger à la règle, au bout de quelques années il fut rendu à la liberté ! Ainsi soit-il !

Un fait troublant à relater : pendant que les *feldgendarmes* se trouvaient chez moi, deux Provinois étaient arrêtés à leur domicile par Korf en personne. M. Fromont, arrêté à ma place et Tuteur Dumoulin à la place de *Moulin* et se trouvaient déjà à la *Kommandantur*.

Confrontés avec *Renard*, celui-ci les met hors de cause, certifiant qu'il ne les connaît pas. Leur mésaventure ne dura que deux jours, ce fut heureux pour eux.

Ce mauvais cauchemar a permis à nos deux concitoyens de faire connaissance avec les geôles et les méthodes de persécution de la Gestapo.

Souvenir que Tuteur aimait bien raconter. Il le faisait d'ailleurs avec beaucoup d'humour et donnait à cette aventure une forme rocambolesque.

7.6 24 juillet 1944 - Sognolles, poste de commandement

Nous sommes définitivement installés au domicile de la famille de notre logeur.

Les événements du 14 juillet m'ont servi d'enseignement et je ne me fais pas d'illusion sur le sort qui nous attend si la Gestapo découvre notre repaire ; aussi mon premier souci est-il d'assurer notre sécurité.

Je fais apporter par Margottini le matériel nécessaire qui se compose, pour chacun de nous, d'une carabine américaine *Tommy gun* automatique munie de chargeur de 52 cartouches, chargeurs et munitions de rechange, plus un colt 45 pour chacun.

Le colt ne nous quitte pas ; même à la table familiale, il est placé à la droite de l'assiette.

La maison de notre logeur située à l'extrémité du village en bordure de la route de Thénisy, est adossée à une ancienne ferme, aujourd'hui aménagée en cottage. Si une descente de Gestapo se produisait, l'ennemi devrait nous affronter de face et totalement à découvert.

Au-dessus du rez-de-chaussée, un vaste grenier nous sert de gîte pour la nuit. On ne peut y accéder qu'en passant par la grange au moyen d'une échelle qui est remontée chaque fois dans le grenier par le dernier monté.

La confort est rudimentaire, mais acceptable en cette saison. Une bonne litière de paille recouvre le plancher et quelques jours plus tard, chacun de nous est doté d'un sac de couchage de camping garni d'un duvet.

Pour gagner la carrière située en face sur l'autre versant, nous n'avons que le petit jardin et la route de Thénisy à traverser et disparaître dans les bois qui plongent dans la vallée.

Tous les contacts se font à cette carrière pour ne pas dévoiler notre lieu d'hébergement.

Elle devient la plaque tournante de la Résistance : jamais cette carrière n'aura connu une activité aussi dense ni reçu autant de visites que durant ces sept semaines de notre séjour clandestin.

Seuls, une dizaine d'hommes -qui ont toute ma confiance- connaissent notre retraite et chacun a une fonction bien déterminée.

Voici le plan de travail et la responsabilité de chacun :

- *François* reste le pivot des relations avec le B.O.A. assurant presque quotidiennement la liaison avec *Pasteur*. Sa mission n'est pas de tout repos, car il doit parcourir à bicyclette 160 kilomètres à chaque aller et retour, avec tous les risques et les impondérables sur un si long parcours.
- Pour le *War-Office*, *Pierre Martinand* continue à assurer mes liaisons avec le capitaine *Roger* et son lieutenant *Serge* à leur relais de Courlon (Yonne), *Pierre Vernant* leur sert de boîte aux lettres.
- *Longuet Marcel* coordonne l'action de mes groupes *Vengeance* et *Jean-Paul Mirandel* sert de trait d'union avec les diverses fractions de la Résistance locale.
- *Pierre Demorge (Sébastien)* maintient le contact avec le commandant *Albert*, chef départemental de *Vengeance* et des F.F.I. et s'occupe des liaisons avec le sous-secteur de Bray-sur-Seine.
- Quant à *Chouzenoux* et moi-même, munis de nos postes récepteurs, nous sommes dès 13 heures 30 à l'écoute des émissions de Londres.

Chaque jour, pour répondre aux nécessités des contacts, nous tenons une permanence à la carrière, de 15 heures à 20 heures ; et, pour tuer le temps creux, nous tapons la belote, le jeu de cartes de Bléry ne quittant jamais nos poches.

8 Reprise définitive de l'action

Et ça repart ! et cette fois du bon pied. Depuis le 20 juillet, la radio de Londres renouvelle chaque jour le message W.-O. « La trapéziste apprend le latin » sans lui donner confirmation aux émissions du soir -ce qui signifie que l'opération est reportée.

Ce message reçoit confirmation le 26 et est renouvelé le 28 juillet pour une seconde opération. J'ai indiqué précédemment, que ce message était affecté au terrain portant l'indicatif : *Verre*, situé à Rouilly. Bilan de ces deux parachutages : 40 containers, soit 8 tonnes de matériel.

Afin d'éviter toute friction avec le tandem *Moulin-Max*, n'étant pas personnellement considéré *persona grata* depuis notre entrevue du Cheval Blanc à Donnemarie-en-Montois, et en accord avec le capitaine *Roger*, je m'abstiens de participer à ces deux opérations.

Notre objectif était de mettre Max Néraud à l'épreuve, toutefois il est exigé que l'inventaire du matériel réceptionné me soit remis pour le communiquer au capitaine *Roger* qui doit en accuser réception à Londres.

8.1 30 juillet 1944

Journée de confusion. Au cours de l'après-midi, j'intercepte deux messages de Londres, tous deux concernant le secteur de Provins :

- le premier *War-Office* : « Sonia embrasse Suzon et lui dit bon courage » attribué au terrain *Bouteille*, situé à Saint-Barthélémy ;
- le second B.O.A. : « Nestor est un chercheur d'or » attribué au terrain *Renaissance*, situé à Fontenailles, près de Nangis.

Comme je n'ai pas le pouvoir de me dédoubler, il me faut faire un choix, il m'était en effet matériellement impossible de diriger deux opérations à la même heure, les deux terrains étant distants de 30 kilomètres.

Max est en possession du premier message et a réussi les deux parachutages de Rouilly, je lui fais confiance pour celui-ci et j'opte pour celui de Fontenailles.

Avec mes deux camarades, nous nous rendons sur le terrain de Fontenailles, mais, en vain, l'avion n'a pas honoré le rendez-vous donné.

À Saint-Barthélémy ce fut également un échec, mais pour une cause très différente, car l'avion était au rendez-vous.

Pour le lecteur, je vais en donner les raisons techniques. Il est interdit, sauf pour raisons majeures, de déplacer les coordonnées du terrain de plus d'un kilomètre de son point initial.

Qu'a fait Max Néraud ? Ne connaissant pas l'emplacement exact du terrain de Saint-Barthélémy, il décida tout bonnement de faire ce parachutage à Saint-Martin-Chennetron sur un terrain qu'il avait repéré avec Bouchard André, chef de groupe de la localité.

En prenant la carte Michelin 61, on constate que les deux localités sont distantes d'environ huit kilomètres. Ce que Max ignorait, c'est que deux kilomètres seulement le séparait du terrain *Humérus*, situé en bordure de la forêt de Sourduin.

Ces deux terrains avaient des origines très différentes -l'un était *War-Office* et l'autre B.O.A., chacun avait son message strictement personnel, d'où la confusion du navigateur de l'avion qui avait les coordonnées exactes du terrain.

C'est pourquoi, il est important de préciser que les coordonnées de chaque terrain sont immuables, et c'est pourquoi il est doté d'un message strictement personnel. Il était courant que deux terrains homologués ne soient éloignés l'un de l'autre que de deux kilomètres et ce fut le cas pour deux terrains situés à la Ferté-sous-Jouarre, révélées par les notes de services de *Pasteur* que vous lirez plus loin.

La seconde erreur eut autant d'importance : au moment du passage de l'avion, l'homme qui tenait la lampe morse lui fit la lettre P au lieu de la lettre B qui était la lettre conventionnelle du terrain de Saint-Barthélémy.

En relatant ces erreurs, il n'est pas dans mon intention de mettre en cause la bonne foi de Max. J'ai simplement démontré que nul ne pouvait s'improviser chef d'opération, sans avoir, au préalable, acquis les notions conventionnelles du code et c'était le cas de Max.

Comme il se doit, dès le lendemain, mon messenger Pierre Martinand me remet à la carrière une note sévère du capitaine *Roger*, ainsi conçue :

Reçois câble de Londres - incompétence chef opération - terrain déplacé - avion retourné avec cargaison - terrain annulé.

De sa main, le capitaine *Roger* ajoute :

- Frémont ! reprenez les opérations en mains ou vous serez destitué.

Je remets un rapport expliquant les raisons de mon indisponibilité à Pierre Martinand, qui va sur le champ rétablir la situation.

Max suivant son habitude avait convoqué une équipe importante sur le terrain, les groupes de Saint-Martin-Chennetron sous la direction de Milard Henri et Bouchard André, et de Villers-Saint-Georges conduits par Georget André et Lorin Arthur.

8.2 28 juillet 1944

8.2.1 Prospection et homologation de terrains

François me remet une note de *Pasteur* me précisant que, n'ayant pu récupérer les documents de Gehrman, détenus par le capitaine *Moulin*, tous les terrains de la Seine-et-Marne ont été annulés à Londres comme le confirme le télégramme d'*Équilatéral* du 21 juillet.

Pasteur me demande de reprospector d'autres terrains et de lui transmettre d'urgence les coordonnées pour les faire homologuer à Londres.

Je vais donc profiter de cette circonstance pour dévoiler aux lecteurs les secrets de ces relevés de terrains.

Pour rendre ce travail plus compréhensif, j'ai fait précéder ce paragraphe de la carte Michelin 61, qui était notre instrument de travail pour la moitié Sud du département de Seine-et-Marne. En ouvrant cette carte, on constate qu'elle est divisée en rectangles égaux ayant dix centimètres dans le sens vertical et 67 millimètres dans le sens horizontal. À l'extrémité de ces lignes -en haut et à gauche de cette carte- sont inscrits les chiffres, les grades.

L'intervalle entre ces lignes est de 0 grade 20 dans le sens horizontal et de 0 grade 40 dans le sens vertical.

Un terrain est délimité par des coordonnées mesurées en mm à partir des lignes de grades dans les sens vertical et horizontal. Une troisième mesure, toujours en mm partant du clocher d'une ville ou village apporte en quelque sorte une possibilité supplémentaire. C'est là tout le secret des relevés de terrains.

Comme exemple pour cette démonstration, je vais me servir du terrain *Humérus* -cité dans le précédent paragraphe - qui se trouve situé en bordure nord-est de la forêt de Sourdon, à 300 mètres environ de la route départementale 74, au lieu-dit « Les Chaises » (commune de Chalautre-la-Grande).

Les coordonnées qui déterminent ce terrain sont : 5 mm de la ligne verticale portant le chiffre 1 gr 20 et 67 mm de la ligne horizontale portant le chiffre 53 gr 80, 35 est-nord-est de Nogent-sur-Seine. Ces indications donnent avec suffisamment de précision la situation du terrain.

Pour mesurer ce relevé, prenons un double décimètre. Posons-le d'abord sur la ligne verticale marquée 1 gr 20 et mesurons 5 mm à l'intérieur du rectangle, de gauche à droite puis reportons notre mesure sur la ligne horizontale marquée 53 gr 80 et mesurons 67 mm à l'intérieur du rectangle, de bas en haut. Après avoir marqué avec la pointe d'un crayon ces mesures, tirons deux lignes -comme je l'ai fait sur la carte au crayon rouge- le point de jonction de ces deux lignes situe l'axe du terrain.

Ce procédé de relevé était très enfantin mais encore fallait-il le connaître. Longtemps, les Allemands ont épluché les cartes d'état-major. Ils ne le découvrirent qu'à la suite d'arrestations de responsables du B.O.A. qui leur livrèrent le secret sous la torture.

Ces coordonnées étaient ensuite transmises en code à Londres par le chef du réseau (*Pasteur*, pour notre région), en vu d'homologation.

Très souvent, avant de recevoir ses titres de noblesse, ce terrain était photographié par un avion de reconnaissance. C'est alors seulement, après agrément, que Londres recevait, toujours en code, les indications afférentes à ce terrain par le chef de réseau. Ces conventions étaient communiquées au chef de réception.

Pour le terrain témoin, les conventions étaient les suivantes :

- 1) Indicatif *Humérus*, non géographique du terrain ;
- 2) Lettre L, son signe conventionnel en morse ;
- 3) « Le vagabond est joli garçon », son message personnel.

Par ailleurs, chaque terrain pouvait être doté de plusieurs phrases personnelles destinées à remplacer successivement le message en service si celui-ci venait à être connu des Allemands. À ce moment-là seulement cette phrase était communiquée au chef d'opération.

L'exemple est facile : sur le terrain *Humérus*, à la suite du parachutage du 1^{er} juin dernier, un garde-chasse découvrit dans le fossé un petit container oublié lors du transport et le signala aux Allemands. Par sécurité, le premier message fut remplacé par le second : « Les chars fleuris ont défilé » et la lettre L par la lettre U.

Chaque terrain reçoit également une dénomination correspondante à la nature des opérations auxquelles il est destiné.

- 1) Terrain *Arma* : terrain exclusivement destiné aux parachutages d'armes. Ses dimensions requises étaient de l'ordre de 500 mètres de longueur et de 200 mètres de largeur ; sa situation était presque toujours choisie à proximité de bois ou de bosquets, ceux-ci pouvant servir de planque provisoire pour le matériel réceptionné.
- 2) Terrain *Homo* : terrain destiné particulièrement aux parachutages d'hommes. Ses dimensions requises étaient plus généreuses en longueur et en largeur ; il devait se trouver situé dans un lieu peu accidenté et surtout dépourvu d'obstacle, tels que bosquets, lignes téléphoniques ou électriques.
- 3) J'ai donné pour le terrain *Homo-dépôt* sa signification dans un précédent paragraphe.

8.2.2 Opération de parachutage

La diffusion du message personnel constituait la phase initiale de toute opération de parachutage.

Chaque jour la radio de Londres les diffusait pendant quelques minutes à heure fixe, ce qui impliquait d'être à l'écoute au moment précis.

L'émission « Les Français parlent aux Français » passait sur les antennes aux heures suivantes : 13 h 30 - 14 h 30 - 17 h 30 - 19 h 30 et 21 h 15.

Pour qu'un message soit reconnu opérationnel, il lui fallait être diffusé trois fois au cours de la journée. La troisième diffusion était dénommée « message de confirmation » et passait très souvent aux deux dernières émissions du soir ce qui laissait très peu de temps au chef d'opération qui -seul détenteur du message- devait faire monter l'équipe sur le terrain avant 22 heures, heure du couvre-feu.

Les opérations de parachutage étaient divisées en deux périodes :

- 1) La période dite « de lune » se situait du début du premier quartier à la fin de la pleine lune. Durant cette période, la lune était à son apogée, du crépuscule à l'aube.
- 2) La période dite « interlune » se situait du début du dernier quartier de la lune en cours jusqu'à la fin de la nouvelle lune suivante. Durant cette période la nuit était totale, la lune se couchant au crépuscule.

Pour assurer efficacement les opérations en cette période d'interlune, l'E.R.K. -dont j'ai décrit le fonctionnement, lors de notre premier parachutage du 28 mai- nous était indispensable.

La première phase de l'opération de parachutage -et ici pour une meilleure compréhension, je vais me répéter- était constituée par une ligne de balisage à l'aide de lampes torches d'origine anglaise.

Cette ligne de balisage indiquait à l'avion sa direction et délimitait son champ d'action pour le largage des containers.

Elle était composée de quatre lampes disposées à la verticale au ras du sol : trois lampes disposées en ligne droite espacées les unes des autres de 90 pas environ, la quatrième lampe, qui émettait la lettre conventionnelle du terrain, était disposée en équerre à 15 pas à droite de la première lampe. Cette équerre précisait le sens de direction pour l'avion.

8.3 Sabotages

8.3.1 Longueville à deux pas du néant

Depuis des mois, les bombardiers légers de la *Royal Air Force* s'acharnent sur le viaduc de Longueville, sans résultat positif, le dernier bombardement ayant lieu dans l'après-midi du 14 juillet 1944.

Malgré la voûte perforée d'une arche, le trafic ferroviaire n'en continue pas moins son rythme régulier.

Le 31 juillet 1944, le capitaine *Roger* me fait remettre par Pierre Martinand la note suivante :

Reçoit câble de Londres m'informant - Bombardement imminent du viaduc de Longueville, par forteresses volantes, décidé par le Commandement Allié, afin stopper tous transports par fer - Veuillez envisager tous moyens de pallier effet de ce bombardement - Prenez contact avec *Moulin* d'urgence. Me transmettre décision.

La lecture de cette note laconique me plonge dans un cas de conscience pénible.

[photographie]

J'ai mesuré immédiatement, toutes les conséquences de ce bombardement et l'horrible drame qu'il laisserait derrière lui.

Oui, j'ai vu une vaste étendue de ruines et, englouties sous elles, de nombreuses victimes, une cité anéantie à jamais marquée par un deuil irréparable.

Mes compagnons subissent la même consternation et chose imprévisible

les communions de pensées convergent par des voies différentes pour atteindre le même but.

La première réaction sort de la bouche de Chouzenoux. Pourquoi, ne ferait-on pas dérailler un train allemand sous le tunnel de Saint-Loup-de-Naud qui est éloigné de toute agglomération ?...

Ce déraillement paralyserait pour longtemps tout trafic, car pour sortir du tunnel cet amas de ferraille, de wagons enchevêtrés, il faudrait des grues puissantes et un certain temps pour amener celles-ci sur place et, sans compter les dommages importants causés au tunnel.

Je m'associe pleinement à cette suggestion. En effet, je connaissais parfaitement les lieux, en ayant assuré la garde avec ma section de novembre 1939 à juin 1940 et je savais que présentement le tunnel n'était soumis à aucune surveillance.

Cette opération était d'une facilité enfantine, il suffisait, le jour J, de connaître l'horaire exact des trains et leur nature, afin de ne pas commettre d'erreur.

De ce côté, nous étions prêts : Viboud, sous-chef à la gare de Longueville, pouvait nous fournir des renseignements précis.

Quant à la mise en pratique du plan, il était nécessaire d'avoir à notre disposition un appareil téléphonique portatif comme en utilisent les agents des lignes P.T.T. pour détecter les dérangements sur le réseau de communication.

Notre logeur, qui avait travaillé à la réfection des voies, en possédait un et en plus, il en connaissait l'utilisation.

Munis de cet appareil, il nous suffisait de le brancher sur la ligne téléphonique descendante venant de Maison-Rouge, pour capter le signal de passage du train qui, est transmis de gare en gare.

Notre tâche se trouvait également simplifiée par le passage des lignes téléphoniques, à faible hauteur au-dessus du tunnel, lequel était environné de bois de tous côtés.

Du sommet du tunnel, long d'une centaine de mètres, nous avions une visibilité en ligne droite d'environ cinq cents mètres de chaque côté ce qui nous donnait une marge suffisante de temps pour agir au moment opportun.

Quatre hommes suffisaient pour réaliser cette opération. Deux placés sur le sommet du tunnel, un à l'écoute téléphonique et l'autre situé à l'aplomb de la sortie du tunnel, chargé de donner le signal d'exécution au troisième homme se trouvant en bas. Celui-ci transmettait l'ordre au

quatrième, enfoncé de 25 mètres à l'intérieur du tunnel. Au signal, ce dernier collait son « clams » (explosif aimanté) sur le rail intérieur de la voie descendante et le tour était joué, il n'y avait plus qu'à disparaître en vitesse dans les bois tout proches.

Le passage de la locomotive sur le « clams » provoquait l'explosion instantanée, la rupture du rail et le déraillement du train sous le tunnel.

Conformément à la note du capitaine *Roger*, j'avise *Moulin* qui me dépêche son adjoint, Max Néraud, à la carrière. Je lui soumetts ce projet et, ensemble, nous allons reconnaître les lieux.

Max accepte avec enthousiasme et se déclare prêt à y participer mais, le lendemain, le capitaine *Moulin* s'oppose à cette opération.

J'envisage alors de pratiquer ce sabotage sur le viaduc, à mes risques et périls, en dehors de *Moulin*. J'envoie immédiatement Vexler contacter Viboud en service à la gare, pour lui demander d'exécuter ce sabotage très rapidement, le temps étant compté.

Sa réponse ne se faisait pas attendre ; en accord avec Mignot Daniel, il décide de tenter l'opération dans la nuit du 2 août ; justement sur l'arche perforée par une bombe, sur laquelle les Allemands avaient jeté en raccordement sur les deux pilastres, un tablier métallique permettant de continuer le trafic sur voie unique.

Afin de limiter le temps de réalisation de l'opération, les charges de plastic demandant une préparation minutieuse et peu réalisable dans l'obscurité, il est décidé de les préparer au domicile de Daniel Mignot, à Jutigny.

Budor Marcel et Charlu Georges viennent se joindre à eux pendant que Madame Mignot fait le guet dehors durant tout le temps de la préparation.

Viboud et Mignot avaient jugé que 6 kg de plastic étaient nécessaires pour cisailer les énormes poutrelles de soutènement du tablier métallique.

Ces 6 kg étant divisés en huit charges de 750 grammes chacune, destinées à être réparties sur toute la longueur du tablier.

Voici, techniquement, la méthode de préparation de ces charges d'explosifs : dans chaque charge de plastic -matière aussi malléable que du mastic- est englobée une amorce détonante de forme conique, perforée au centre, sur toute sa longueur, d'un trou de la grosseur d'un crayon. Dans ce trou est introduit un cordon détonant arrêté par un nœud à l'une de ses extrémités avant d'être incorporé dans la masse de plastic. À ce cordon d'une longueur jugée suffisante, un cordon bickford y est noué, au bout duquel sera fixé au dernier moment un crayon allumeur à retardement. La durée de retardement de ces crayons était déterminée par leur couleur -durée qui pouvait varier de dix minutes à 24 heures, avec intervalles de temps intermédiaires.

Vers 23 heures, les quatre hommes, plus le jeune Mignot Paul, arrivent au pied du viaduc, côté opposé à la gare. La lune, sur son déclin, disparaît lentement au bas de l'horizon.

Dissimulé dans les broussailles, Brunot Robert les attend. Pour gravir le talus abrupt avec leurs explosifs sur le dos, nos hommes doivent user de beaucoup de précautions. Quatre hommes sont armés de mitraillettes et deux de revolvers.

Trois cents mètres restent à parcourir pour atteindre l'objectif. Dans le plus complet silence, Budor et Charlu ouvrent la marche, suivis à vingt mètres de Viboud et de Daniel et, fermant la marche en couverture, à la même distance, le jeune Paul et Brunot.

Arrivée sur l'objectif, l'équipe de protection se divise : deux du côté de la gare et les deux autres en retrait du point de l'opération. Viboud et Daniel descendent sur le ballast -entre les voies- pour fixer leurs charges de plastic sur les poutrelles du tablier métallique.

Travail minutieux, toutes les charges devant être réparties à distance égale, et reliées les unes aux autres ; c'est dire que la moindre imperfection risque de faire avorter tout le dispositif. Contrairement à la dynamite, le plastic est un explosif qui cisaille la matière, c'est pourquoi, les charges sont fixées sur la partie supérieure des poutrelles.

La mise en place est presque terminée. Le tintamarre des wagons qui s'entrechoquent au cours des manœuvres qui s'effectuent en gare, empêche nos camarades d'entendre le roulement d'un train venant de Paris, et déjà fort engagé sur le viaduc.

Lorsque le jeune Paul l'aperçoit et le signale, il est trop tard, le convoi est déjà sur eux. Viboud et Daniel ont juste le temps de se coucher à plat ventre entre les rails, la figure collée au ballast. Dans un même réflexe, les autres se couchent le long du parapet.

Ce train -qui était un convoi destiné à la réfection du pont de Bernières- n'était pas inscrit au tableau de la gare, lorsque Viboud quitta son service, d'où l'effet de surprise.

Attendant le feu vert du sémaphore pour entrer en gare, le train roule au pas. Minutes d'épouvante ! Au moment du passage de la locomotive au-dessous du dispositif ; le chauffeur « ragonne » son foyer et les escarbilles en feu dégringolent sur le ballast, crépitant tout autour des explosifs.

L'angoisse est à son comble, car il aurait suffi qu'une seule flammèche tombât sur le cordon cortex pour provoquer l'explosion.

Suspense interminable, tant le train paraît prendre plaisir à rouler doucement au-dessus de leurs têtes, enfin, le dernier wagon passé, un rayon de lumière libérateur apparaît.

Sans perdre un seul instant, ils fixent le crayon allumeur, l'écrasent et toute l'équipe dévale le talus sur le postérieur pour freiner la descente...

Mais les émotions n'étaient pas terminées pour autant. À peine ont-ils fait quelques centaines de mètres, qu'ils voient s'engager sur le viaduc le dernier train de voyageurs venant de Paris qui avait un certain retard.

Chacun reste figé sur place, les yeux rivés sur ce train qui ne semble plus avancer.

Malgré l'obscurité, chacun scrute sa montre, suivant l'aiguille des secondes qui égrène impassiblement son tic-tac. Chacun fait le décompte des minutes qui s'écoulent avant l'explosion. Le train passera-t-il ?... Comprimées par l'angoisse, les respirations haletantes restent bloquées dans le gosier.

Enfin le sémaphore passe au vert, le train accélère et, avec soulagement, ils voient le dernier wagon déboucher de la sortie du viaduc.

À peine le train est-il entré en gare qu'une violente explosion déchire la nuit sereine, répercutant ses échos à travers toute la vallée.

Il ne s'en était fallu que de quelques minutes, car cinq cents mètres à peine séparent le viaduc de la gare.

Le tablier métallique n'a pas résisté !... Mais c'était sous-estimer l'opiniâtreté des Allemands : cinq jours plus tard un nouveau tablier métallique amené de Saint-Dizier était mis en place.

Le 7 août, en fin d'après-midi, une machine haut-le-pied fait les essais de passage et les Allemands décident la reprise du trafic pour le lendemain.

C'était aussi méconnaître la ténacité de nos camarades.

Viboud, qui avait suivi toute la journée l'achèvement de la mise en place du tablier métallique, réagit immédiatement et décide de le faire sauter cette même nuit. Charlu et Brunot n'ayant pu être prévenus à temps, sont remplacés par Roussard Fernand et Didier Georges.

Même procédure de préparation et de mise en place des explosifs que pour la première opération. Malgré une surveillance accrue et des rondes effectuées par le service allemand de la gare, l'opération fut couronnée de succès.

Cette fois, c'était bien fini ! le trafic des trains ne reprendra qu'un certain temps après la Libération.

Après avoir confirmé le résultat de la première opération, je confirme la seconde au capitaine Roger qui câble à Londres immédiatement.

Longueville ne connaîtra pas la catastrophe et c'est à l'abnégation et au courage de huit hommes qu'il le doit.

8.3.2 Sabotage du pont des Méances

Anticipant un peu sur l'ordre chronologique des faits, je n'ai pas voulu dissocier ce sabotage, qui n'était qu'un prolongement de l'opération du viaduc et celui-ci, ayant les mêmes artisans pour l'exécuter : Viboud Pierre et Mignot Daniel, complétés par Grumiaux Bernard et Nusmann Lucien. Cette opération est exécutée le 20 août 1944.

La déroute de l'armée allemande se concrétise : les convois en désordre se replient vers l'Est, fuyant les grandes routes trop vulnérables.

Depuis plusieurs jours, des convois de toute nature venant de Chalmaison se succèdent à une cadence accélérée ; passant sous le pont des Méances pour gagner Soisy-Bouy par la départementale 49, puis Sourdun, et de là, par la nationale 19, descendre sur la vallée de la Seine.

Cette retraite n'échappe pas à nos deux compères toujours à l'affût d'actions nouvelles. Aussi, de concert, décident-ils de faire sauter le pont pour obstruer la route.

Après étude, ils jugent que la même quantité d'explosifs est nécessaire, la voûte du pont reposant sur quatre grosses poutrelles d'acier.

Cette fois, il apportent les explosifs en vrac et font la préparation des charges dans un bois longeant la voie ferrée.

L'opération est exécutée en plein après-midi, ce qui la rend plus délicate, le parapet du pont peu élevé les laissant presque à découvert. De plus, les convois allemands qui passent par intermittence les obligent à décrocher pour gagner le bois, ce qui retarde considérablement leur action.

Enfin, vers 17 heures, tout est fin prêt et le crayon allumeur est écrasé.

La route partant du pont qui remonte dans Longueville était jalonnée de maisons ; aussi, pour éviter que des gens, circulant assez tard en cette saison, ne soient victimes de cette explosion, nos amis avaient mis un crayon à retardement de 6 heures, afin qu'elle ait lieu vers 23 heures.

Une erreur de retardement du crayon allumeur dont la durée n'était pas conforme à sa couleur conventionnelle, fait que l'explosion se produit vers 20 heures.

C'est la panique générale dans le quartier, car les gens vivaient toujours dans la hantise des bombardements du viaduc.

De toutes les cours surgissent des visages effarés, les yeux hagards, scrutant les alentours sans pouvoir déceler la provenance de l'explosion.

Heureusement aucun civil ne se trouvait à proximité du pont... sauf un camion allemand, stationné sur l'accotement non loin de là.

Au bruit de la déflagration, tous les occupants se jettent pêle-mêle à terre.

Bondissant comme des bêtes traquées l'arme à la main, prêts à tirer sur tout ce qui bouge, le regard anxieux fouillant les alentours, ils aperçoivent plus haut sur le ballast, un homme, tout aussi surpris, qui détale à perdre haleine. Tous les fusils se braquent dans sa direction et les tirs, heureusement imprécis, semblent donner des ailes à l'individu, sans l'atteindre.

C'était vraiment un mauvais tour que la fatalité venait de jouer à Monsieur D. notoirement connu pour ses sympathies au régime nazi.

Vidé par sa course folle, décomposé et totalement aphone. Monsieur D..., chef de traction à la gare de Longueville, s'affale dans son bureau, referme la porte, n'osant plus sortir, tant il redoutait de lire dans les yeux de ses collègues, la joie cynique que leur avait procurée cette mésaventure.

8.4 Les câbles du B.O.A. affluent

La chaîne radio fonctionne à plein, comme en témoignent les photocopies des documents que je révèle ci-dessus, remis chaque jour par *François*, agent de liaison de *Pasteur*, qui m'annonce une reprise prochaine des opérations de parachutages.

[photos de documents]

8.4.1 Texte du premier document

6 août 1944. - *Lama* (nouveau pseudonyme de *Pasteur*) à Frém.

Il y a refonte de l'organisation. L'étiquette B.O.A. n'existe plus. Je dis l'étiquette, pour le reste, tous ensemble devront continuer à travailler pour reprendre l'énorme retard.

Il me faut homologuer nouveaux terrains -avec quelques anciens- lettres et phrases changées, cela pourra aller.

La lune commence du 30 juillet au 12 août. Nous avons donc encore le temps.

Alors, voici le programme proposé. J'ai ordre d'aller doucement.

- *Pylone*. - Y. - (*Homo*). - 35 m/m de 0 gr 80 - 52 m/m de 54 gr 40 - 58 m/m N.N/E. de la Ferté. - Message « La Girafe les dirige bien ».
- *Pancréas*. - A. - 25 mm de 0 gr 80 - 48 mm de 54 gr 40 - 53 m/m Nord de la Ferté. - Message « Ils sont dans les vignes, les pierrots ».
- *Humérus*. - U. - 0,5 mm de 1 gr 20 - 67 mm de 53 gr 80 - 35 m/m E.N/E. de Nogent-sur-Seine. - Message « Les chars fleuris ont défilé ».
- *Disque*. - E. - 10 mm de 1 gr 20 - 50 mm de 54 gr - 66 m/m E.N/E. de Provins. - Message « Tourne, tourne petit moulin ».

Ces quatre terrains susceptibles être servis de suite. J'expédierai dès demain trois nouveaux terrains.

- *Boulet*. - U. - 0,5 mm de 1 gr 20 - 92 mm de 53 gr 80 - 50 m/m E.N/E. de Provins. - Message « Le coq a quitté son perchoir ».
- *Javelot*. - A. - 40 mm de 0 gr 80 - 49 mm de 53 gr 80 - 55 m/m W.S/W. de Provins. - Message « Le Gaulois s'est rasé la moustache ».

À part les quatre premiers, les autres sont à homologuer.

Nous verrons pour programme inter-lune.

J'aimerais que vous vous mettiez d'accord avec *Moulin* et consort une fois pour toutes. On n'a plus guère de temps devant soi ; nous devons travailler la main dans la main. D'ailleurs officiellement, il n'y a plus qu'une seule organisation. Je reste persuadé que tout ira si chacun y met du sien.

Ne vous montrez pas trop pour l'instant. Mais faites prendre contact avec *Jean-François* et *Moulin*. Je vous enverrai peut-être en plus *Serge*¹⁰, jeune, actif, sûr et travailleur.

Soyez certain que je ne vous abandonne pas, mais j'aimerais avoir des suggestions écrites par *François* (liaison).

Établissez-moi un projet de budget, en allant doucement, car j'ai eu des reproches -non pour votre département, mais ailleurs.

Pensez à assurer par liaison, compte rendu immédiat par n'importe quel moyen, *Jean-François* doit avoir quelqu'un. Je viendrait vous voir dès que possible. J'ai tout P. et ai peine à m'en sortir.

Amicalement *Lama*.

¹⁰ *Serge*, lieutenant Baude, brûlé à la suite de dénonciation en Seine-et-Oise pouvait encore être sauvé. *Pasteur* l'envoyait au vert en Seine-et-Marne où il avait rendu des grands services. Arrêté la veille de son départ, il sera libéré conditionnellement et filé avec mission reprendre contact avec *Pasteur*. Mais *Serge* a choisi de l'ignorer au rendez-vous qu'ils eurent au square de la Tour-Saint-Jacques. Repris immédiatement il fut fusillé par les Allemands le 15 août. (note de l'auteur)

Fiche complémentaire à ce message.

Budget strictement limité à l'indispensable. Dites moi si vous avez besoin d'argent.
Dès réception, soyez à l'écoute. Veillez partout pour terrain *Homo*.
Je crois avoir opérations importantes.

Nota : Je n'épiloguerai pas sur ces conseils, je citerai simplement la phrase que *Pasteur* m'a dite après la Libération : « Frémont ! j'ai été injuste envers vous, j'ai été abusé ».

En réponse à la demande de suggestion émise par *Pasteur*, voici la réponse que je lui ai adressée, original que *Pasteur* m'a rendu l'an passé, lors de notre reprise de contact au sujet de ce récit.

[photo de document]

Texte de cet original

De *Jean* à *Lama*,
Moulin me communique la formation d'un maquis de 50 hommes, qui ressemble plutôt à un corps-franc¹¹.
Max me demande d'en faire partie -tout en continuant à m'occuper des opérations aériennes. Mais il y a un X, le maquis peut se trouver éloigné de 50 kilomètres du théâtre des opérations. Mon action dans le maquis ne se bornerait qu'à enregistrer les messages. Les équipes de parachutage ne prennent pas le maquis, je ne crois donc pas à la nécessité de ma présence dans ce maquis.
Je crois que ma présence serait plus utile en restant sur place, pour les opérations aériennes et pour notre contact.
J'attends vos ordres à ce sujet.
Comme opérations aériennes, nous n'avons toujours rien ; je crois qu'elles sont subordonnées aux événements en cours.
Je vous transmets le détail de mes dépenses depuis le 14 juillet.
Moulin m'a remis 10.000 francs.
Bien à vous amicalement. *Jean*.

[photo de document]

¹¹ Ce maquis n'était qu'un leurre, jamais il ne fut constitué. La formule consistait à me faire tomber dans le panneau pour devenir en fait leur prisonnier -mais je n'étais pas tombé de la dernière averse, comme le prouve mon message. (note de l'auteur)

8.4.2 Texte du second document

De L. à Frém., 7 août.

1) Ci-joint acompte sur budget (5.000). - Vous transmettrai reste dans quelques jours.

2) Je vous répète pour terrains et afin de les situer, j'ai pris coordonnées d'après les points marqués par vous.

- *Humérus*. - Les Chaises.
- *Disque*. - Bezalles. - Mais attention, au Nord-Est de l'ancien terrain *Colon*, donc à environ 1 km Est Bezalles.
- *Boulet*. - St.-Martin-Chenetron.
- *Marteau*. - Légèrement au Sud de Montramé.
- *Javelot*. - Légèrement au Sud de Sognolles.
- *Pancréas* et *Pylore*. - Nous ne sommes pas d'accord.

Carte 56.

- *Pancréas*. - À environ 10 kilomètres au Nord de la Ferté-sous-Jouarre, à deux kilomètres Est de Vendrest, sur la route Vendrest-Dhuisy.
- *Pylore*. - Près du précédent, légèrement plus au Nord-Est, à environ 2 kilomètres de *Pancréas*, sur la route de Germigny-Dhuisy.

Ci-joint carte 56 (carte de la région Nord de la Seine-et-Marne).

Faites en sorte liaison constante et régulière 2 fois par semaine.

Bon courage, on n'en a plus pour longtemps. - Je n'oublie pas famille Chomton et femme Marcel.

Amitiés. *Lama*.

(Nota. - Pour le profane, il est important de préciser que le réseau routier de la Seine-et-Marne est divisé en deux fractions.)

La carte 56 pour la partie Nord du département et la 61 pour celle du Sud.

Dans son premier document. *Pasteur* m'indiquait la Ferté – sans aucune précision.

J'en avais déduit qu'il s'agissait de la Ferté-Gaucher, situé sur la carte 61. - C'est alors que j'ai indiqué à *Pasteur* que les coordonnées des terrains que m'avait remis *François* ne correspondaient pas à cette localité.

Cet exemple confirme ce que j'écrivais dans le paragraphe « Prospection et homologation de terrains », aucune confusion n'était possible.

[photo de document]

8.4.3 Texte du troisième document

8 août 1944. - L à F.

1) Je reçois à l'instant câble me donnant accord pour terrains et m'en proposant d'autres. - Je ne les ai pas tous acceptés, car certains sont brûlés.

Renaissance. - N. - « Nestor est un chercheur d'or ». D'ailleurs, je vous joins une fiche avec toutes indications utiles - coordonnées, conventions, etc.

2) Le travail se répartit de la façon suivante - je prends la direction technique dans le département.

Il y a 12 terrains en service en Seine-et-Marne : 4 dans la région Nord, 8 dans la région de Provins, 4 à l'Est et 4 à l'Ouest de 1 gr :

(Disque - Boulet - Humérus (provisoirement suspendu) - Marteau à l'Est de 1 gr) ;

(Javelot - Flamand - Ripolin - Renaissance à l'Ouest de 1 gr) ;

(Pylore - Pancréas - Échelle - Engin accouplés par deux dans le Nord du département - et je crois avoir quelqu'un pour cette région).

3) L'E.R.K. a un rôle capital à jouer dans les opérations futures. Il peut être 50 % du succès.

Dès l'écoute, doit foncer sur terrain désigné par phrase. - Je sais les difficultés de transport, mais il faut faire un effort. - Les terrains seront servis à 24 h d'intervalle. - Toutefois, s'il en était autrement, renforcer les moyens de balisage, phares de moto, auto, au moment OPS.

4) Rendez compte dès que possible. - Nécessité câbler d'urgence résultat opération.

P.S. - Je vous ferai prévenir dès que je pourrai venir vous voir. - Bientôt fin de nos misères. - Bien amicalement.

Fiche complémentaire des nouveaux terrains homologués

[photo de document]

- Ripolin. - P (Arma) - 38 mm de 0 gr 60 - 69 mm de 53 gr 80 - 12 m/m S/0 de Nangis - message « Priam vend des drapeaux ».
- Renaissance. - N. - Arma - 12 mm de 0 gr 80 - 43 mm de 54 gr - 70 m/m N/0. de Nangis - message « Nestor est un chercheur d'or ».
- Flamand. - L. - (Arma) - 30 mm de 0 gr 80 - 41 mm de 53 gr 80 - 42 m/m S/0. de Nangis - message « Lucullus tient un grill-room ».
- Engin. - N. - (Homo) - 27 mm de 0 gr 40 - 45 mm de 54 gr 40 - 65 m/m N/0. de Meaux - message « Néron écale des noix ».
- Échelle. - C. - (Homo) - 17 mm de 0 gr 40 - 45 mm de 54 gr 40 - 65 m/m N/0. de Meaux - message « Cicéron attise le feu ».

[photo de document]

8.4.4 Texte du dernier document

L à Jean F. - 10 août 1944.

1) Programme inter-lune transmis. - Mêmes terrains que pour lune. - Service à 24 heures d'intervalle.

J'ai fait annuler *Humérus* occupé par ces Messieurs. - J'ai fait ajouter *Renaissance* (Vaudois) si la proposition arrive à temps.

2) Je vous demande un dernier effort pour entente et ne pas vous gêner mutuellement pendant opération.

3) L'E.R.K. sera transporté sur le terrain en service d'après la phrase.

Question technique mise à part, il restera à la disposition du chef du comité de réception pendant l'opération. Je préviens *Moulin*.

4) Dès l'opération terminée, m'adresser inventaire et remettre matériel. - inventaire terminé - entre les mains des F.F.I. et sous leur responsabilité.

5) Si courrier ou paquets personnels, les conserver pour me les transmettre.

Espérons plus heureux en inter-lune -

et bien amicalement à vous. - L.

Nota. Je m'abstiendrai de polémiquer outre mesure, sur ces appels constants à la conciliation à sens unique car jamais le capitaine *Moulin* pas plus que *Jean-François*, délégué de la Délégation Militaire Régionale -adjoint du capitaine de corvette Sonnevile (alias : *Équilatéral*)- n'ont cherché à me rencontrer.

Alors, je comprends mal comment j'aurais pu être un sujet de discorde.

Ça sentait la cuisine préfabriquée, et Jean Piétri, d'une intégrité incontestable, presque naïve, l'a compris trop tard.

Il le révèle d'ailleurs dans son introduction en disant : « Nous avons dû annuler par sécurité, les opérations OPS, qui eussent -je peux l'affirmer- fait du secteur de Provins, la région de l'Ile-de-France, la mieux pourvue en armes, matériel et munitions ».

Il n'y a rien à ajouter à cela, sinon inviter le lecteur à relire les programmes contenus dans les documents que je viens de révéler et qui étaient plein de promesses... mais hélas, je n'en dirai pas plus !

Le paragraphe qui suit en est un prolongement.

8.5 11 août 1944 - Rupture entre le War-Office et Moulin

Pierre Martinand me remet le 10 au soir, un pli du capitaine *Roger* me demandant de rencontrer son adjoint, le lieutenant *Serge* (Jacques Adam), le lendemain à l'intersection de la nationale 19 et de la départementale 76.

Flanqué de mon inséparable Robert Chouzenoux nous arrivons vers 10 heures au point de rendez-vous et sommes surpris de n'y trouver que Pierre Martinand qui attend au volant de sa voiture.

Pierre me dit :

- *Serge* est là bas avec *Moulin*.

En effet, nous les voyons à quelques 300 mètres, cheminant côte à côte sur la route de la Croix-en-Brie.

Je reste un peu surpris que *Moulin* soit à ce rendez-vous, la note ne me l'ayant pas précisé.

Les vélos à la main, nous allons à leur rencontre. L'entretien entre les deux hommes ne semble pas des plus paisibles, si l'on en juge par l'agitation de *Serge* marchant au côté de *Moulin*.

Arrivés à un ponceau situé en bordure de la route, nous nous asseyons sur le parapet, attendant que l'orage se passe, car les éclats de voix de *Serge* qui nous parviennent, nous laissent présager que le colloque est très animé.

Que se passe-t-il ? et pourquoi *Moulin* est-il là ?... C'est la question que nous nous posons.

À cinquante mètres de nous, les deux hommes s'arrêtent brusquement, *Serge* se retourne et nous apercevant fait demi-tour et revient vers nous.

Moulin le suit à distance, les deux hommes se sont quittés sans un serrement de main.

D'un pas saccadé, nerveux, *Serge* nous rejoint rapidement, et *Moulin* passe devant nous sans nous regarder et s'en va.

Encore en proie à une intense surexcitation, *Serge* me dit :

- *Moulin* est un incapable, il n'a respecté aucun des engagements qu'il avait conclu avec nous, même pas le sabotage du viaduc. C'est terminé, il est destitué et c'est vous qui le remplacerez au commandement du secteur de Provins.

Cette décision brutale me laisse sans voix, car j'étais loin de supposer qu'elle était l'objet de ce rendez-vous.

Après quelques secondes de réflexion, je lui demande de m'accorder un certain répit, la responsabilité étant lourde.

- C'est bien, me répond *Serge*, nous verrons ça avec *Roger* dans quarante huit heures.

Je dois avouer qu'à ce moment-là, ma décision était déjà prise. D'après les instructions du B.O.A., je ne devais en effet en aucun cas prendre un commandement F.F.I.

Nous cheminons ensemble jusqu'à la voiture ; *Serge* y prend place et après un serrement de mains amical, la voiture démarre en direction de Paris.

Nous reprenons la route de Rampillon pour regagner Sognolles.

À peine avons-nous dépassé le bourg, que des crépitements éloignés de rafales de mitrailleuses, nous arrêtent.

Au-delà de Nangis en direction de Mormant, nous voyons des vagues d'avions alliés qui piquent et mitraillent la nationale 19. Nous pensons à Pierre et à *Serge* qui risquent de se trouver dans le champ de tir.

Quelle ne fut pas notre joie, de voir arriver, le lendemain après-midi, Pierre Martinand, à la carrière, sain et sauf mais avec une voiture d'emprunt.

Comme nous le redoutions, ils se trouvaient bien dans le champ de tir et c'est miracle qu'ils échappèrent aux mitraillages. Ils eurent juste le temps de foncer et de se jeter dans un champ.

C'est en remorque que Pierre regagna Provins, sa voiture étant criblée de balles et *Serge* continua en auto-stop sur Paris, où il avait une mission à accomplir.

8.6 Dernier parachutage à Rouilly

8.6.1 12 août 1944

Le message « La trapéziste apprend le latin », repasse sur les ondes.

Répondant à l'ordre impératif du capitaine *Roger*, et aussi pour éviter que ne se renouvelle l'erreur commise par Max à Saint-Martin-Chennetron, je décide d'assumer la direction de ce parachutage.

La rencontre de la veille entre *Moulin* et *Serge* n'étant pas de bon augure, je prends mes précautions. Avec mes deux équipiers -colts en poche- nous gagnons le terrain de Rouilly avant le couvre-feu.

Mes précautions s'avèrent inutiles, Max ne fait aucune obstruction pour me laisser diriger le parachutage, mieux même, l'opération se déroule dans un climat de bonne entente.

Suivant son habitude, le capitaine *Moulin* brille par son absence, laissant à Max, l'homme de toutes les situations, la responsabilité de cet affrontement.

Combien il est regrettable que l'on n'ait pas utilisé au mieux les qualités de baroudeur d'un homme de sa trempe. Malgré les divergences qui nous ont souvent séparés, je me devais de rendre à Max cette justice.

Mais le plus beau souvenir que j'ai gardé de cette opération ce fut ces mains tendues vers nous. J'en ai eu chaud au cœur car j'ai compris que tous ces maquignonnages, n'avaient en rien entamé la confiance de ces hommes en moi.

À l'heure habituelle -vers deux heures du matin- l'avion effectue son passage de repérage sur le terrain mais à une hauteur qui me paraît anormale, puis revient prendre la ligne de balisage en enfilade, et largue sa cargaison.

J'avais vu juste : malgré un vent faible, les containers sont déportés hors des limites du terrain, les parachutes allant coiffer les grands arbres d'un petit bois situé à quelques centaines de mètres de là. Cinq containers seulement échouent sur le terrain.

C'est le dernier jour de la période dite de lune.

Alors, la chasse commence pour retrouver les vingt autres containers. Pour une fois, la méthode de Max convoquant des effectifs importants, va se révéler d'une grande utilité.

En maintes circonstances, six hommes doivent conjuguer leurs efforts pour parvenir à déloger les parachutes de leur perchoir et, le plus souvent, ils doivent grimper aux arbres pour démêler les suspenses de parachutes enchevêtrées dans les branches, et parfois même les couper pour jeter bas les parachutes.

Le petit jour est proche et, malgré un travail acharné, cinq containers sont restés introuvables.

Comme il était imprudent de maintenir toute l'équipe en place, six hommes restent pour continuer ces recherches... mais en vain.

En désespoir de cause, Vincent Étienne nous invite à aller prendre le café chez lui. Nous remontons à Rouillot et Madame Vincent, aidée de sa fille, fait diligence pour nous préparer un café bien chaud que nous dégustons avec un certain plaisir.

Nous n'en oublions pas pour autant les cinq containers manquants. À l'aube naissante, nous reprenons le chemin du terrain, et quelle n'est pas notre stupéfaction en arrivant sur la crête qui domine la vallée de découvrir juste au-dessous de nous, frissonnant dans leur blancheur immaculée, nos cinq parachutes coiffant chacun un arbre et semblant nous narguer.

Nos jambes ne vont pas assez vite pour dévaler la pente et au prix d'efforts pénibles nous jetons bas les cinq parachutes qui sont relogés en toute hâte dans leur sac. Il était temps. À peine avions-nous terminé que l'avion mouchard débouchait à faible altitude du plateau de Rouilly et survolait le terrain.

Nous passons toute notre matinée à inventorier les containers, planqués dans les genêts. Bilan de ce parachutage : 5 tonnes d'armes.

Incroyable mais vrai ! Nous avons effectué ce parachutage sous les auspices bienveillants des Allemands, toutes les routes étant occupées par les 800 hommes de la caserne. La présence de l'avion mouchard s'expliquait.

Et voici comment nous fut faite cette révélation.

Un interprète allemand de la caserne assurait chaque jour des relations de service avec le bureau de la subdivision des Ponts et Chaussées de Provins, situé au rond-point de la route de Paris, avenue Anatole-France.

Ce matin-là, l'interprète s'y rend comme de coutume, mais le personnel du bureau s'aperçoit bien vite qu'il ne semble pas dans son assiette. En effet, contrairement à son habitude, il paraît amorphe et chacune de ses phrases est entrecoupée de bâillements prolongés.

- Eh bien quoi ! ça ne va pas ce matin ? Que ce passe-t-il ? lui dit l'ingénieur. Monsieur Quénard, du petit air ironique qui le caractérisait.

Longuet Marcel, chef du bureau, qui avait participé au parachutage, écoute le récit de l'Allemand avec le plus grand intérêt.

Nous avons passé la nuit dehors ; toute la caserne a été mobilisée pour faire la chasse aux terroristes.

Du haut de sa vigie, située au sommet du Dôme de l'église Saint-Quiriace, le guetteur allemand -qui assure la surveillance de jour et de nuit- avait repéré approximativement le circuit suivi par notre avion.

Comme il était relié directement par téléphone avec la caserne, il avait immédiatement donné l'alerte.

Je connaissais cette liaison par mon voisin Berton Marcellin, conducteur des P.T.T., qui l'avait installée et m'en avait informé.

Aussitôt, ce fut le branle-bas général, tous les effectifs et camions disponibles furent mobilisés sur l'heure ; et bientôt les routes de la Ferté, de Saint-Hilliers et de Chenoise étaient occupées. Jusqu'au jour, les convois tournèrent en rond, mais pas un détachement n'osa s'aventurer dans la vallée : c'était peut-être trop risqué ?... Il est vrai que les effectifs de la caserne étaient composés de planqués et de vieux territoriaux, qui ne s'en ressentaient pas pour le casse-pipe !

Nous avons effectivement remarqué au cours de la nuit cette navette de camions sur les routes, mais la pensée que cette mobilisation nous concernait directement ne nous effleura pas un seul instant. Nous avons cru qu'il s'agissait de convois montant en renfort dans la région parisienne.

Le récit de l'Allemand m'est confirmé par l'adjudant Guillemet, car la gendarmerie de Provins avait été alertée et les gendarmes avaient, eux aussi, participé à l'opération de bouclage, en dilettantes.

8.6.2 13 août 1944

De retour à la carrière de Sognolles -après un casse-croûte sur le pouce- nous y trouvons Pierre Martinand qui nous attend patiemment. Il me remet le message du capitaine *Roger*, reproduit ci-dessous

[photo de document]

Texte de ce message

De *Roger A.* (Pierre Vernant, qui reçut le message en premier).
Voulez-vous remettre le mot ci-joint, le plus rapidement possible à *Chrysanthème*, c'est très urgent. *Serge* sera chez vous vendredi après-midi.
Amitiés. *Roger*.

De *Roger* à *Chrysanthème*.

Vous recevrez sur vos deux terrains *Verre* et *Bouteille* à la réception du message une opération de deux avions et 48 heures après, sans nouveau message, une autre opération de deux avions. Je compte sur vous pour que tout marche bien. *Serge* sera dans votre région vendredi après-midi ; si vous voulez le voir, fixez lui un rendez-vous par la personne qui vous remettra ceci.

Amicalement. *Roger*.

Hélas ! ce message me parvenait avec 24 heures de retard... Pourquoi ?

Parce que justement, il concernait l'opération *Verre*, qui avait eu lieu sur le terrain de Rouilly cette nuit.

Cette note me révèle l'incohérence existant entre le code du *War-Office* et celui du B.O.A. car, pour ce dernier, si l'opération avait comporté la réception de deux avions, la phrase de service aurait été complétée par « Et nous disons deux fois ».

En effet, en revoyant par la pensée le déroulement de l'opération, un deuxième avion passa à la suite du premier mais, l'ignorant, je fus victime de la tradition qui voulait que l'avion ayant

parachuté repassait sur le terrain en signe d'au revoir. À son second passage le deuxième avion trouvant le terrain tous feux éteints, repartit à Londres avec sa cargaison.

C'est là l'inconvénient majeur des organisations clandestines. Complication du code, méthodes et directives différentes. De plus liaisons et communications assurées après coup par suite des événements, et ne parvenant pas en temps opportun.

Par acquit de conscience je fais remonter l'équipe sur le terrain -non sans réticence de la part de Max - le 14 août, mais sans résultat.

Si mes calculs sont exacts, le manque de coordination nous fait perdre la réception de 40 tonnes de matériel.

Pour respecter la tradition, il m'aurait plu de donner les noms des participants, mais beaucoup ayant échappé à mon contrôle et pour ne pas faire d'omissions, je préfère à regret n'en citer aucun.

8.7 **Actions**

8.7.1 **Une équipe de durs**

Ce titre n'a rien de péjoratif : pour moi, il semble refléter la dimension exacte de ses exploits et de son goût du risque.

Cette équipe qui a pour animateur Hembert Henri est composée de Bellancourt Maurice, Garcia Esteban, Roullier Pierre et des frères Sauvage Maurice et Pierre.

Pour ces hommes, la nuit est devenue une sorte de besoin, de prolongement indispensable dans leur nouvelle manière de vivre. Elle constitue leur champ d'action de prédilection, leur permettant d'accomplir tous les desseins qu'ils jugent conformes à leurs désirs de libération.

Quand il n'y a pas de parachutage, ces hommes se retrouvent dans la nature à la recherche d'émotions fortes, et le plus souvent leur activité se localise sur la nationale 19, au sommet de la côte de Paris, entre la pépinière Darras et la remise Bouron, située en contrebas.

Dans l'emploi du plastic, ils sont devenus de véritables experts ; c'est une sorte d'envoûtement passionnel.

Quand ils manquent de crève-pneus, sorte de petite boîte métallique identique aux premières boîtes de dentifrice Gibbs, au centre de laquelle on fixe une amorce explosive, ils confectionnent des boules de plastic et placent au centre les mêmes amorces explosives qu'ils ont toujours en réserve dans leurs poches.

Ils dissimulent ces charges dans les cavités de la route, les disposant en quinconce, assez rapprochées les unes des autres, sur la largeur de la chaussée, puis les recouvrent de poussière de gravier pour les rendre invisibles. Le poids d'un pied sur l'amorce suffit pour provoquer l'explosion et point n'est besoin d'en préciser le résultat.

De toutes leurs pérégrinations aventureuses, je ne relaterai que deux affaires qui montrent à la fois leur sens de l'action, leur initiative et leur goût du risque.

La plus marquante se situe fin juillet 44. En fin de soirée, Hembert -toujours à l'affût- repère en passant une tonne d'essence allemande en stationnement devant le restaurant « La Cure d'Air », à 100 mètres du sommet de la route de Paris.

Le chauffeur installé à la buvette semble s'en donner à cœur joie avec la serveuse et paraît peu pressé de reprendre la route.

- Bonne affaire, se dit Hembert, on va l'attendre là-haut et la faire sauter au passage.

À la nuit tombante l'équipe est sur place et en quelques minutes la route est parsemée d'explosifs. Les hommes vont tranquillement s'allonger à une centaine de mètres de là pour jouir du spectacle.

La nuit est tombée depuis longtemps et la tonne se fait toujours désirer ; et pour cause, elle a pris la direction de Troyes.

- Pas de chance, c'est loupé dit Hembert.

Chacun se relève très déconfit et, en file indienne, l'équipe se dirige vers la ville haute, qui est toujours le point de dislocation.

Soudain, venant de la route, une voix tonitruante leur crie : « *Kom... Kom !* » qui les arrête sur place. Aucun d'eux n'avait entendu arriver une compagnie cycliste allemande qui venait de mettre pied à terre sur le faux plat de la côte, non loin de la remise Bouron.

Dans le camp allemand, la surprise n'avait pas été moindre à la vue de ces silhouettes surgissant subitement de la nuit.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, toute l'équipe rebrousse chemin et détail à travers champs. Même réaction des Allemands qui se collent à leurs trousses hurlant et gesticulant.

Ayant réussi à prendre le large, nos hommes se jettent à plat ventre dans une luzerne en cours de coupe.

Les ayant perdus de vue, les Allemands, baïonnettes en avant, se précipitent sur les tas de foin mis en meule au cours de l'après-midi, croyant qu'ils s'y étaient cachés. Avec hargne, les baïonnettes plongent dans les tas éparpillant le foin aux quatre vents.

Dans la luzerne toute proche, personne ne bouge, retenant leur respiration, épiant du coin de l'œil, toutes les allées et venues des Allemands qui longent la luzerne sans penser un seul instant à y pénétrer.

Enfin au commandement, les Allemands abandonnent les recherches, regagnent la route, puis tous les hommes remontent sur les vélos et la caravane descend sur Provins.

Une cinquantaine de mètres plus bas, le traquenard resté inopérant entre en action au passage de la compagnie cycliste. Explosions, pneus déchiquetés, roues disloquées, chutes, jettent pèle mèle, engins et hommes sur la chaussée.

Des cris, des hurlements de colère et de douleur fusent dans la nuit et la caravane sans s'attarder fonce dans la descente laissant sur place quelques bicyclettes pratiquement hors d'usage.

Nos noctambules, ébahis et heureux d'avoir réussi un si beau feu d'artifice et de ne s'être pas dérangés pour rien, rentrent enfin chez eux.

Quelques jours plus tard, au même endroit, c'est au tour d'un convoi hippomobile de subir le même sort. Un pauvre cheval, la patte déchiquetée est abandonné sur l'accotement.

Nul ne peut comprendre aujourd'hui, combien furent démoralisantes pour les troupes allemandes ces actions clandestines perpétrées par la Résistance, adversaire invisible et le plus souvent insaisissable.

8.7.2 Une action individuelle

Au début d'août, Hembert inscrit à son palmarès un nouvel exploit déconcertant de témérité.

Sortant de chez lui, rue du Palais, en début d'après-midi et traversant la place Saint-Quiriace, Hembert voit une conduite intérieure allemande stationnée au bas du sentier qui donne accès à la Tour César.

Tous les occupants du véhicule, le torse nu, le calot rabattu sur les yeux, à demi-somnolants, sont allongés sur l'herbe du talus, se bronzant aux chauds rayons solaires.

Son instinct de saboteur entre immédiatement en lice. Hembert fait demi-tour, rentre chez lui, prépare en un tour de main une boule de plastic munie de son détonateur ; puis en ressort d'un pas tranquille, les mains dans les poches et traverse à nouveau la place déserte.

Totalement décontracté, chaussé de sandales, il s'avance sans bruit en frôlant la voiture, laisse tomber son explosif entre le garde-boue et le moteur, après avoir écrasé dans sa poche le crayon à retardement ; et sur sa lancée, descend tranquillement le sentier qui, vingt mètres plus bas aboutit à la rue Saint-Nicolas.

Dissimulé dans l'angle d'un vestige de l'enceinte fortifiée Hembert attend patiemment.

Dix minutes comme prévu et le dispositif explose mettant en émoi tous les gens de la ville haute.

Arrachés brutalement à leur relaxation par la violence de la déflagration, les Allemands affolés bondissent comme des pantins, hurlant et criant : « Terroristes ! terroristes » mais pas âme qui vive dans les parages.

Comble de l'inconséquence, après dix minutes d'attente, Hembert contourne le lieu-dit « La fosse aux Anglais » et revient par le chemin de la Tour pour contempler son forfait.

Il trouve les Allemands affairés autour de la voiture, dont le capot arraché gît à une bonne dizaine de mètres de là. L'avant de la voiture semble en piteux état, l'essieu paraît cisailé.

Cynique jusqu'au bout, Hembert s'arrête pour mieux juger des dégâts. Cela n'est pas du goût des Allemands qui au comble de l'exaspération lui crient avec fureur : « *Raus ! Raus !* » - autrement dit « Foutez le camp ! ».

8.7.3 Sabotage des lignes téléphoniques

Le 15 août 1944, le commandement F.F.I. décide le sabotage de toutes les lignes téléphoniques du secteur de Provins. Tous les groupes sont alertés, chacun ayant son champ d'action déterminé.

À la tombée de la nuit, un violent orage éclate sur toute la région, lâchant des trombes d'eau, et la pluie continue sans arrêt toute la nuit.

Quelques groupes remettent le sabotage au lendemain, mais pour l'équipe des durs il n'y a pas de sursis ; sous la pluie battante et au milieu d'un festival d'éclairs et de coups de tonnerre, ils opèrent en toute quiétude, pas un chien ne se trouvant dehors.

Suivant son goût du risque, Hembert choisi deux points névralgiques situés en pleine agglomération à chaque extrémité de la ville.

À chacun de ces points se trouve une boîte de raccordement de tous les circuits téléphoniques reliés au central de la poste de Provins. Le premier se trouve route de Bray, face à la jonction de la rue Clemenceau, dépassé la distillerie. Le second au pied de la rampe Saint-Syllas, distant seulement d'une cinquantaine de mètres de la Villa « Aux quatre sapins », qui abrite le quartier général allemand.

L'équipe se fractionne en deux groupes ayant pour objectif chacun des points nommés. Hembert avec deux hommes va mettre en place ses explosifs sur le poteau de jonction de la rampe Saint-Syllas, mais la pluie fait avorter le dispositif.

Hembert ne se tient pas pour battu, il y retourne seul au début de la matinée, change avec dextérité le crayon allumeur, l'écrase et s'en va, imperturbable, les mains dans les poches, par le boulevard d'Aligre tout proche.

À peine a-t-il parcouru quelques centaines de mètres, que l'explosion retentit, cisillant le poteau qui, dans sa chute, provoque la rupture de tous les fils téléphoniques. Attroupement dans la rue, panique dans tout le quartier, les gens apeurés, s'interrogeant entre eux : « Qu'est-ce que c'est ? »

Du même pas tranquille, Hembert va reprendre la même opération route de Bray, car là aussi le dispositif avait fait long feu.

8.8 Prisonnier de la nature

À la suite de la tragédie du 14 juillet dernier, certains résistants locaux connurent des défaillances diverses.

La plupart se réfugièrent purement et simplement dans un attentisme passif. D'autres, furent victimes de troubles psychiques qui réduisirent à néant leur potentiel de réaction.

C'est justement ce cas typique que je veux tenter d'analyser car, à mes yeux, il constitue un phénomène troublant, tant la contradiction est flagrante entre le comportement présent de l'individu et celui de son action passée.

Raymond Deschanciaux, après avoir sauvé son dépôt d'armes le 14 juillet, comme je l'ai relaté, est allé se réfugier dans une cabane de jardin située en bordure de la voie ferrée et de la Voulzie, près du passage à niveau du Moulin des Forges (commune de Poigny).

Là, il sombre en léthargie qui le prive de tous ses réflexes et, pendant un mois, il va accepter une réclusion volontaire, prisonnier de la nature, en quelque sorte.

Et pourtant, c'est là le fait curieux, il a, deux jours plus tard, une réaction subite. En pleine nuit, il va récupérer son dépôt d'armes planqué dans les broussailles et dans des circonstances presque dramatiques.

Pourquoi cette réaction fut-elle unique ?... A priori, cette névrose psychique constitue un phénomène incompréhensible pour qui, a connu la virilité de l'action de Raymond.

Sans vouloir jouer au psychologue, j'ai souvent constaté que lorsque certains individus se trouvaient coupés de leur fil conducteur, ils devenaient incapables d'initiative. Ce fut ma déduction.

Durant quatre semaines, Raymond vit en reclus dans une cabane de deux mètres sur deux, le sol lui servant de paille. Pour tout champ visuel, il ne dispose que de l'interstice des planches disjointes de la cloison. Le soleil brûlant sur le toit de tôles ondulées, provoque à l'intérieur une chaleur d'étuve rendant sa réclusion plus intolérable encore.

Mettre le nez dehors de jour lui est chose interdite, les Allemands faisant des navettes permanentes sur le ballast de la voie ferrée toute proche.

Ces navettes rendent également son ravitaillement difficile, cependant assuré par Madame Mottaz, garde-barrière du passage à niveau.

Son calvaire se trouva écourté, grâce à sa femme Georgette qui prend l'initiative de venir révéler à ma femme le lieu de sa retraite.

Le jour même ma femme me fait prévenir par Vexler qui assure entre nous des liaisons quotidiennes.

Cette nouvelle me cause quelques remords car, soucieux avant tout, de remettre la locomotive sur ses rails, et dans le feu de l'action, j'avais oublié Deschanciaux.

Vexler retourne immédiatement à Provins prendre contact avec Vernant pour qu'il fasse amener une bicyclette à la garde-barrière, et lui remettre un message dans lequel je demandais à Deschanciaux de se rendre chez son frère à Sognolles. Ce dernier devait le conduire à notre retraite chez notre logeur.

Le 16 août, au petit jour, sous la conduite de son frère, Deschanciaux fait son entrée dans la cour. Les rires aux éclats de notre logeur nous arrachent de notre grenier. L'échelle est descendue en vitesse et que trouvons-nous dans la cour ? Un clochard tenant à la main une vieille bécane.

Les yeux perdus derrière d'épaisses lunettes noires, coiffé d'un vieux chapeau de feutre tout avachi enfoncé jusqu'aux oreilles, le corps flottant dans une gabardine crasseuse qui lui descend jusqu'aux chevilles, Raymond a plutôt le physique d'un épouvantail à moineaux que d'un être humain.

La hurlette ne l'aurait pas renié. Tout y était, même la musette en bandoulière qui, hélas, ne contenait pas la bouteille de beaujolais. Il ne manquait plus que le banc et Carmen pour reconstituer le sketch « Sur le banc ».

Sous son accoutrement cocasse, Deschanciaux, enfin libéré, retrouve la plénitude de ses facultés et son air goguenard foncièrement briard.

Dans une confusion extrême, nos mains s'étreignent dans un élan de joie folle et d'une telle intensité, que l'adversité seule est capable de provoquer.

Pressé de vider son sac, Raymond ne nous laisse pas placer un mot. Ses premières paroles furent :

- Eh ben ! mon vieux, j'ai ben cru qu' j'allais y crever dans ma cabane...

De la fenêtre, notre charmante hôtesse met un terme provisoire à l'effusion d'éloquence de Raymond : « Messieurs, le café est servi ». C'est autour de la table familiale que Deschanciaux nous débite comme un phonographe, le disque très nuancé de sa réclusion et nous fait revivre les péripéties de la récupération de son dépôt d'armes.

C'est ce dépôt et le souci de savoir ce qu'il est revenu qui fait sortir Raymond de sa torpeur. Dans la nuit du 16 juillet, il revient sur les lieux avec la ferme intention de le ramener à sa cabane, déjà peu spacieuse.

Les sacs sont là intacts. Il scrute les abords immédiats. Sur le sommet du talus de la voie ferrée, il entrevoit dans la pénombre deux silhouettes qui se profilent à contre-jour.

Deux sentinelles montent la garde sur le ponceau sous lequel passe un chemin de terre battue qui, de la route de Poigny, donne accès à l'usine de Pongelot située à quelques cent mètres de l'autre côté de la voie.

Tous ses plans sont fichus à terre : Deschanciaux avait justement envisagé d'utiliser ce passage pour prendre le chemin du canal qui longe la voie ferrée sur l'autre versant et remonte à travers bois jusqu'à Provins.

Une sentinelle reste fixe sur le sommet du ponceau, pendant que l'autre fait la navette dans les deux sens sur le ballast.

Une seule possibilité reste à Deschanciaux ; tenter de franchir le talus en rampant à une cinquantaine de mètres de là et pendant que la sentinelle fait la navette dans l'autre sens, traverser la voie unique et se laisser glisser sur l'autre versant.

Par deux fois, Raymond franchit l'obstacle sans difficulté avec 50 kg sur le dos ; il est vrai que ce poids était peu de chose, car il avait coutume de manipuler des sacs de 100 kg de farine au Moulin des Forges où il était employé.

Au deuxième voyage, trompé par la nuit noire et les ombres des grands arbres, il dévie du sentier et s'effondre dans les marécages du canal, en partie à sec en cette saison.

Il a la veine de se trouver debout avec son chargement sur le dos ; mais plus il remue, plus ses jambes s'enfoncent dans la vase, si bien qu'en quelques secondes, il se trouve enlisé jusqu'au ventre.

Il se débat comme un diable, plus d'une heure durant, ne voulant pas lâcher son chargement et luttant désespérément pour tenter de remonter sur la berge.

Enfin, s'agrippant aux roseaux et aux branches d'arbres pendantes, il réussit à s'extraire de son brouillard, et à projeter ses colis sur le bas-côté.

Au petit matin, Madame Mottaz lui apportant son petit déjeuner, trouve Raymond en « panais » dans sa cabane ; son pantalon, raidi par la boue, accroché à un clou et sa chemisette ne cachant pas grand chose de son anatomie, guère plus reluisante.

Après quelques phrases d'explication, Madame Mottaz pose son ravitaillement sur une caisse qui fait office de table et retourne chez elle.

Elle en revient quelques instants plus tard, avec un seau d'eau, des vêtements de son mari et un nécessaire de toilette.

Après un dégrassage en règle, Raymond sombre dans les bras de Morphée, cherchant l'oubli de sa mésaventure dans un sommeil réparateur.

Cette narration est tellement pimentée de phrases cocasses et de gestes adéquats, que ce qui pouvait être un affreux drame, tourne à la farce et déchaîne l'hilarité générale.

8.9 Nouveau commandant F.F.I.

8.9.1 16 août 1944

Suite à la rupture entre le *War-Office* et le capitaine *Moulin*, sur la route de Châteaubateau à la Croix-en-Brie, fidèles au répit de réflexion que m'avait accordé *Serge*, ce dernier et le capitaine *Roger* me retrouvent à la date prescrite à la carrière de Sognolles.

Sans préambule, le capitaine *Roger* me dit :

- Frémont ! le Service interallié vous a désigné pour prendre le commandement F.F.I. en remplacement de *Moulin* ; j'attends votre réponse.

Ma réponse est « Non ! »... pour les raisons que j'ai indiquées plus haut.

Très contrit, le capitaine *Roger* me dit :

- Puisque c'est votre décision, je câble à Londres pour demander un remplaçant. Je ne veux plus entendre parler de *Moulin*.
Puis il me quitte sans acrimonie, marqué toutefois d'une légère amertume, car il ne peut s'empêcher de m'avouer :
- C'est regrettable, Frémont ! vous êtes l'homme de la situation.
Il avait certainement raison ! et, je ne l'ai compris que plus tard, mais sur l'heure, j'ai douté de mes aptitudes pour assumer cette responsabilité.
Le 20 août 1944, *Serge* se présente à la carrière, accompagné du commandant Vulcain qui est le nouveau commandant F.F.I.
Très beau parleur, impulsif, soucieux de ses responsabilités, le commandant Vulcain me soumet à un feu roulant de questions sur l'organisation F.F.I. du secteur de Provins. Je lui donne tous renseignements en ma connaissance et sans restriction.
Question inattendue ! le commandant Vulcain me demande de le mettre en rapport le plus tôt possible avec le capitaine *Moulin*.
Coïncidence également inattendue, depuis une semaine, *Moulin* a installé son P.C. en plein cœur de Sognolles au su et au vu de toute la population.
Situation favorable pour cette rencontre. Je lui propose Vexler pour l'y conduire.
- Pas du tout, me rétorque-t-il, c'est avec vous que je veux le rencontrer.
Sans gaieté de cœur, je me soumetts à cet ordre, car jamais les habitants de Sognolles ne nous avaient aperçus.
Notre arrivée dans le village ressemble à une mascarade. Encadré par *Serge* et Vulcain, en chemisette et culotte courte, je fais figure de prisonnier, mes trois compagnons constituant derrière, l'escorte.
Nombreux sont les gens qui vaquent dans la rue en ce dimanche ensoleillé. Est-il utile de préciser que notre défilé attire tous les regards. Il est vrai également que ces gens commençaient à connaître le comportement du sérail de *Moulin* qui circulait au grand jour.
Heureusement la Libération est proche et les indiscretions ne sont plus guère à redouter. C'est par de tels comportements, que souvent, la Résistance se trouva décapitée.
Je refuse d'assister au colloque des deux commandants. De la cour, je suis témoin oculaire de la confrontation qui se déroule dans un climat orageux, *Moulin* refusant de se démettre de ses prérogatives.
C'est tout ce que j'en dirai.

8.9.2 17 août 1944

Rentrant de Provins, Vexler me signale la présence d'une division de chars allemands faisant mouvement vers Paris, stationnée et camouflée depuis le début de la matinée en bordure d'un bois longeant la nationale 304, entre Cerneux et Courtacon, à la hauteur du hameau le Mez.
Il est huit heures du soir, donc trop tard pour envoyer un messenger à Courlon et en informer le capitaine *Roger*.
Alors, me revient en mémoire une autre filière que m'avait indiquée Jean-Paul Mirandel. L'abbé Pierre Renson, curé de Cessoy était en relation avec une chaîne radio du *War-Office*. Je n'avais jamais eu de contact avec lui et le temps me manquait pour demander à Jean-Paul de me servir d'intermédiaire.
Au petit bonheur de la chance, me recommandant de lui, j'envoie Vexler trouver l'abbé Renson, muni d'une note explicative et de la carte Michelin 61 sur laquelle j'avais indiqué d'une croix la position exacte de la division allemande. Je lui demandais de toucher rapidement sa chaîne radio, les chars allemands risquant de repartir au cours de la nuit. Heureusement, fatigués par un long déplacement, ceux-ci prolongent leur séjour.
L'abbé me répond qu'il va tenter l'impossible.

Mission accomplie dès huit heures du matin, les bombardiers légers alliés pilonnent le bois et d'après les renseignements qui me furent communiqués, la division aurait subi des dégâts importants.

8.9.3 18 août 1944 - Hommage à Max Néraud

Henri Hembert reçoit à son domicile la visite d'un agent de liaison envoyé, dit-il, par le lieutenant Pérard, chef F.F.I. du secteur de la Ferté-sous-Jouarre, qui sollicite une fourniture d'armes.

Il y avait là quelque chose d'étrange et d'insolite. Suivant les convenances passées entre Gehrmann et le commandant *Albert* de Lagny, celui-ci possédait toutes les conventions relatives aux terrains *Pylore* et *Pancréas* situés dans la région de la Ferté-sous-Jouarre.

Or le message de *Pancréas* « Ils sont dans les vignes, les pierrots », avait été annoncé par la radio de Londres, le 14 août. J'ai su par la suite, qu'il n'y avait personne à la réception.

Par ailleurs, je n'ai jamais compris par quel truchement le lieutenant Pérard avait connu l'adresse de Hembert, car s'il était sur le plan local un résistant notoire, sur le plan extérieur, il était, je crois, totalement inconnu.

De bonne foi, Hembert conduit cet agent de liaison au P.C. de *Moulin* à Sognolles.

Après un interrogatoire sérieux, mené de pair par Max et *Moulin*, ce dernier décide d'envoyer Max à Lagny pour prendre des renseignements auprès du commandant *Albert*.

Avec sa camionnette, Petit, boulanger à Sognolles, assure le transport de Max Néraud et de l'agent de Pérard, ce qui était conforme à la logique.

Arrivés en forêt de Crécy, près de Mortcerf, à la jonction des départementales 216 et 231, la voiture est stoppée par un barrage mis en place par une *Panzerdivision*, en repli vers l'Est, et stationnée aux abords de Mortcerf.

« Papiers ? » demande la sentinelle à Max qui se trouve de son côté en ouvrant la portière.

Max tire son portefeuille de sa poche, et avant qu'il ait eu le temps de l'ouvrir, l'Allemand le lui arrache des mains et examine le contenu.

Max va être victime de son imprudence coutumière son portefeuille contient les documents de Gehrmann, subtilisés chez Chomton dont j'ai si abondamment relaté le côté néfaste et de plus, il contient la liste de chefs de groupes à approvisionner en armes, que je lui avais remise le 12 août, lors du dernier parachutage de Rouilly.

La présence de ces papiers énigmatiques éveille la méfiance de l'allemand qui ordonne à Max de descendre de voiture. À peine descendu, l'Allemand soulève le coussin sur lequel Max était assis, et y découvre son revolver 6,35, qu'il venait d'y glisser.

C'était complet !... Le poste de garde est alerté, et les trois hommes, sont conduits au P.C. *Panzerdivision*, cantonné dans le château situé en bordure de la départementale 231, à quelques centaines de mètres du croisement.

Questionné, Max conserve tout son sang-froid, ce qui va être bénéfique pour ses deux compagnons de route. Avec cran, il revendique la propriété du revolver mais, interrogé sur la signification des papiers précités, il reste bouche cousue et pour sauver ses deux camarades, il invente l'alibi de l'auto-stop.

Les papiers de Petit et ceux de l'agent de liaison étant en règle, ils sont libérés immédiatement et, s'empressent au plus vite, de regagner la voiture laissée au croisement.

La sentence a été expéditive. À peine les deux hommes ont-ils fait une centaine de mètres, qu'il voient, sortant de la grille du château et venant dans leur direction, Max Néraud, les mains attachées derrière le dos, solidement encadré par des Allemands en armes.

Deux cent mètres plus loin, le peloton d'exécution s'arrête et s'aligne au bord de la route. Deux Allemands tenant Max par les bras le poussent vers l'orée de la forêt qui borde la route à l'infini et le contraignent à se mettre à genoux au pied d'un gros chêne.

Les deux Allemands s'écartent ; le chef du peloton d'exécution lève le bras. Les rafales de mitraillettes crépitent, se répercutent en échos dans la forêt comme un message lugubre annonciateur de mort.

C'était fini !... Max, sans un signe de faiblesse, venait de signer de son sang sa page de gloire. Dès son retour à Sognolles, après avoir informé *Moulin*, Petit, le visage contracté, vient me relater les phases de la fin tragique de Max, telle que je viens de la relater fidèlement.

À l'énoncé de la saisie du portefeuille, je réalise immédiatement que son contenu constitue pour nous le plus grand danger.

J'envoie aussitôt Vexler donner l'alerte à tous les chefs de groupes figurant sur cette liste, les invitant à prendre le large durant quelques jours.

Comme le nom de notre logeur y figure également, nous quittons son domicile à la tombée de la nuit avec armes et bagages et allons nous réfugier sous un hangar au fond de la cour de la ferme du père Lelu.

La fin tragique de Max n'eut pas de suite, la *Panzerdivision* ayant quitté Mortcerf dès le lendemain matin, poursuivant son repli.

Son corps fut découvert quelques jours plus tard par des habitants du village, face au gros chêne, allongé dans le fossé bordant la route, recouvert d'une mince couche de terre gazonneuse prélevée sur l'accotement.

Il fut inhumé le jour même dans le cimetière de Mortcerf.

Peu de temps après la Libération, sur l'initiative de notre camarade Le Goffic, responsable Vengeance de Mortcerf, une stèle fut élevée à sa mémoire sur le lieu de son exécution.

Son inauguration donna lieu à un cérémonial militaire, en présence de la Résistance provinoise. Ma présence ayant été jugée indésirable par le capitaine *Moulin*, j'en fus exclu. Cela ne m'empêcha pas de prêter ma carabine à un homme du piquet d'honneur qui en était dépourvu.

8.9.4 Notre dernier message

Depuis le 21 août, la radio de Londres diffuse le message « Le Gaulois s'est rasé la moustache », sans lui donner de confirmation. Cette opération intéresse le terrain *Javelot*, située à Sognolles.

Je reçois son message de confirmation le 23, suivi de l'additif « Et nous disons trois fois », ce qui nous annonce une réception de trois avions.

Cela nous promet du sport, car si chaque avion est porteur de 25 containers, cela représente un lâcher de 15 tonnes de matériel.

Pour une fois, le message repasse à l'émission de 19 heures, je dispose donc d'une marge de temps suffisante pour convoquer sur le terrain les effectifs en rapport avec l'ampleur de l'opération.

Je fais appel aux groupes les plus proches, ceux de Savins, de Longueville et de Jutigny. Pour les encadrer, la plupart étant novices en la matière, je fais appel à mes éléments les plus chevronnés de Provins.

Le lieu de rendez-vous pour tous est fixé à la cabane de carrier, en bordure de la route de Sognolles, face à notre carrière.

Les hommes sont, en partie, fidèles au rendez-vous de 22 heures.

Au fur et à mesure, sans distinction de provenance, ils sont groupés et acheminés à travers bois jusqu'au terrain par Chouzenoux, Vexler et Deschanciaux.

Je reste seul pour récupérer les retardataires quand, à ma grande surprise, j'aperçois dans le faux jour, au bas de la côte, un important groupe d'hommes qui débouche du virage et avance dans ma direction, au pas cadencé.

Rapidement je rentre dans la cabane, me dissimule derrière la porte entr'ouverte, celle-ci, coincée sur ses gonds, ne se renferme pas, et j'attends que cette caravane insolite passe.

Au commandement impératif de « Section, halte ! », elle s'immobilise en claquant les talons à quelques mètres au-dessous de moi et, avec discipline, se range sur l'accotement. Je reste très surpris d'un tel automatisme, digne de militaires parfaitement entraînés.

Le silence qui suit ne dure qu'une fraction de minutes ; bientôt les voix se mettent à bourdonner, telles des abeilles autour de leur ruche.

Au travers des fentes de la porte, je distingue le chef qui arpente la chaussée d'un pas nerveux.

Perdant subitement patience, il s'écrie :

- Mais, Bon Dieu !... qu'est-ce qu'il fout, *Moulin* ?... c'est pourtant bien ici qu'il m'a fixé rendez-vous.

Au nom de *Moulin*, je comprends que ce dernier avait, de son côté, mobilisé des hommes pour le parachutage car, comme moi, il était en possession du message. *Pasteur* le précise d'ailleurs dans ses notes de service.

Fidèle à son personnage, *Moulin* avait omis de désigner un réceptionnaire.

Je laisse mon adjudant en pantoufles mijoter quelque temps dans son jus, avant de sortir de ma tanière. Mon apparition subite donne la sensation à ces hommes de voir sortir inopinément un polichinelle de sa boîte.

Le chef, non moins surpris, s'avance à ma rencontre et me renouvelle sa question :

- Où est *Moulin* ?

à laquelle, très décontracté, je réponds :

- Je suis comme vous, je n'en sais rien !

Désirant en savoir davantage, je lui dis :

- Qu'est-ce que vous lui voulez à *Moulin* ?... et d'abord qui êtes vous ?

Piqué au vif, d'un ton hautain, il me répond :

- Je suis le lieutenant Nicole, commandant le secteur F.F.I. de Donnemarie et *Moulin* m'a donné rendez-vous ici pour participer au parachutage.

Après quelques questions complémentaires de sécurité, j'ordonne :

- Suivez-moi.

et toute la section m'emboîte le pas à travers bois. Tout en cheminant, le physique de ce Nicole me revient en mémoire ; je l'avais en effet entr'aperçu deux jours plus tôt en compagnie de *Moulin*, faisant la navette à cet endroit.

Cheminant côte à côte, et répondant à mes questions, il me déclare naïvement :

- Nous sommes venus de Donnemarie par la route, en colonne par quatre, nous avons traversé au pas cadencé Mons, Cessoy et Sognoles.
- Et vous n'avez rien vu, ni entendu en passant dans Cessoy ? car je savais que depuis le matin, le village fourmillait d'Allemands en repli.
- Non ! simplement des curieux qui nous ont regardé passer.

Franchement, il y a un Bon Dieu pour les inconscients. Une telle désinvolture m'exaspère et je ne peux me retenir de lui dire :

- Mais, alors, où vous croyez-vous ?... à la parade au Champs de Mars ?... pour vous, la Résistance c'est de la fanfaronnade, de la représentation.

Je comprendrai mieux après la Libération, mon enquête me révélant que cette recrue de *Moulin* arrivée depuis peu à Savins, venait tout simplement de Bordeaux où il avait servi en qualité de caporal-instructeur dans des formations de Vichy.

Sur le terrain, une autre surprise m'attendait, une pagaille indescriptible y régnait. Divisée en groupes épars allant et venant, une centaine d'hommes discutent à haute voix, comme sur un champ de foire. Mes appels répétés au silence, restent lettre morte.

Excités par l'attrait de ce parachutage et dominés par le bruit de leurs voix, aucun de ces hommes n'entend ce qui se passe dans le lointain, car cette nuit sans lune est loin d'être sereine.

À 1.500 mètres dans le prolongement du terrain et le dominant, le village de Cessoy dont les lumières brillent comme des feux follets, on perçoit le bruit sourd des camions qui descendent dans la vallée et les cris des soldats.

En attendant l'arrivée des avions, je me retrempe au milieu de mes camarades, groupés autour de moi comme des anges gardiens. Ils n'ignorent pas que ma survie ne tient qu'à un fil depuis une toute récente entrevue à la carrière que je me suis abstenu volontairement de relater.

François, l'agent de liaison de *Pasteur*, est parmi nous. Venu en mission, et ayant pour la première fois l'occasion d'assister à un parachutage, il diffère son retour sur Paris.

23 heures 30, le capitaine *Moulin* fait son entrée sur le terrain, suivi de son escorte. Sur ses instructions, Charamon -porteur de l'E.R.K.- va mettre en place son appareil sur le point le plus élevé du terrain et très éloigné du centre de l'opération et de la ligne de balisage, ce qui le met hors de portée de toute possibilité de communication.

Près de notre groupe, sans se soucier du désordre qui règne sur le terrain, *Moulin* donne ses instructions à son nouvel adjoint, que j'entrevois pour la première fois.

Nous suivons ses élucubrations dans le plus complet silence, lorsque *Moulin*, se retournant, devine ma présence. Il m'ordonne de le rejoindre, ce que je fais, encadré de mes deux gorilles, Chouzenoux et Vexler qui ne me lâchent pas d'une semelle, pistolet en poche et crosse en main.

Moulin, d'un ton cassant, me dit :

- C'est le capitaine Paul -en me le désignant du doigt- qui est le chef d'opération ! tu n'as qu'à te conformer à ses ordres.

Sans dire un mot, je me retourne et appelle *François*. À sa vue *Moulin* reste quelque peu interloqué, médusé. Rompant le premier le silence, je dis à *Moulin* :

- Répète devant *François* !, il le fait en ergotant.

Alors m'adressant à *François* :

- Tu es juge, je suis dégagé de toute responsabilité, à toi de faire ton rapport en cas d'échec.

et je plante là le capitaine *Moulin*, le laissant à ses « oremus ».

Tout est bien qui finit bien ! Une demi-heure plus tard, *Moulin* quitte le terrain pour rejoindre la douée quiétude de son sérail, abandonnant le capitaine Paul qui affronte pour la première fois ce genre de responsabilités.

Ne connaissant personne, Paul vient se joindre à notre groupe et m'aborde sans détours :

- Dis donc vieux ! t'en est pas à ton coup d'essai ?

Puis, me harcelant de questions, il cherche à se documenter sur le déroulement du parachutage, ce que je fais de bonne grâce, car pour moi, il n'y a que le résultat qui compte.

En conclusion, Paul me demande de prendre la direction de l'opération, j'accepte, mais j'exige alors le contrôle de l'E.R.K. qui m'est indispensable.

Charamon, en fidèle serviteur de *Moulin* refuse. Ne désirant pas pousser plus loin l'épreuve de force -j'en avais les moyens- je décline la charge et dis à Paul :

- je t'aiderai au mieux de mes possibilités.

Ces ragots de femme de ménage paraîtront sûrement aux lecteurs ennuyés, et pourtant je ne pouvais pas couper ce paragraphe qui est un témoignage vécu des vicissitudes que connut, hélas, la Résistance.

Vers trois heures du matin, aucun avion n'étant au rendez-vous, j'avise Paul : « Maintenant c'est cuit, il n'y a plus qu'à remballer, il n'y aura de reproche à faire à personne », et sur l'heure je libère tous les hommes.

Cette opération pleine de confusion, m'a quand même permis de rencontrer un homme digne de ce nom et de nouer une amitié qui ne se relâchera jamais.

Gaston Alif -le nom véritable du capitaine *Paul*- laissa à Provins un souvenir sans tache ; mieux ! il se révéla au cours de la période troublée de la Libération, un arbitre impartial et un conciliateur de grande envergure.

Son esprit d'équité fut souvent en contradiction avec le commandement. Chapeau bas à ce vieux compagnon.

9 La Libération

9.1 Sur le chemin de la Libération

26 août 1944. - Depuis deux jours, les grondements des tirs d'artillerie nous parviennent de plus en plus distinctement, venant de la vallée de la Seine.

Depuis hier, nous avons été informés que les blindés alliés ont traversé la Seine au sud de Melun et qu'ils remontent en direction de Nangis par la nationale 446.

Des accrochages sérieux à Châtillon-la-Borde, puis à la Chapelle-Gauthier, avec les arrière-gardes allemandes retardent considérablement leur progression.

De notre carrière, fenêtre ouverte sur tous les plateaux du Montois, nous assistons à un repli accéléré des troupes allemandes.

De jour et de nuit, des convois de toute nature se succèdent sans interruption. Il n'est pas nécessaire d'être fin stratège pour en déduire que cette retraite accélérée constitue le prélude de l'agonie du régime nazi.

Sur des kilomètres, toutes les routes du Montais sont encombrées de longues files de voitures hippomobiles, paralysant l'avance des camions sur ces routes étroites.

À chaque carrefour, les motards allemands mis en place pour orienter les convois, éprouvent quelques difficultés à leur indiquer la bonne direction. Tous les panneaux de signalisation ont été soit inversés soit enlevés par la Résistance, en particulier dans tout ce secteur qui fut notre champ d'action. Mes camarades envisagèrent même de faire sauter le mirador installé à l'intersection de la route de Lizines, mais je m'y oppose par crainte de représailles.

Les plus petites bourgades regorgent d'habits verts peu reluisants qui rappellent étrangement la débâcle de l'armée française en juin 1940, l'épopée victorieuse n'est plus qu'un vague souvenir.

Les rôles intermédiaires ont changé de camp. La 5^e colonne a cédé la place à un ennemi encore plus démoralisant : la Résistance.

Les routes sont truffées de pièges et de traquenards imprévisibles. Des rafales de mitraillettes, partent soudain des espaces boisés et l'ennemi, invisible, a décroché, se volatilissant dans la nature.

Le 26 août, dès 9 heures, mis en alerte par les salves nourries de l'artillerie qui se répercutent dans toute la vallée, nous sommes à notre observatoire, la carrière.

La bataille fait rage au sud de Nangis, aux abords de Rampillon, où les arrière-gardes allemandes regroupées opposent une résistance désespérée et sur la nationale 19 en direction de Maison-Rouge où les blindés alliés n'ont pas la partie belle.

Après de durs combats qui vont jusqu'au début de l'après-midi, les chars parviennent à faire une trouée en direction de Beaugichet, puis Leudon, et Lizines qu'ils atteignent en fin d'après-midi.

De la lisière du bois qui borde notre carrière sur la face Nord, nous sommes aux premières loges. La départementale 209 venant de Landoy et de Lizines est encombrée de soldats allemands. Ils ont peine à se frayer un passage à travers les convois qui avancent péniblement sur la route de Four, à 300 mètres devant nous, en direction des Ormes-sur-Voulzie, tentant de gagner la vallée de la Seine.

Derrière nous, sur l'autre versant, la départementale 75, de Cessoy à Mons, via Donnemarie en Montais est dans la même situation.

Dans le feu de l'action, excités par ce spectacle, nous oublions de remonter déjeuner. Nos estomacs ne réclament rien ; seuls, nos esprits ont soif de libération que nous sentons toute proche.

Après une courte accalmie en début d'après-midi, l'aviation alliée entre en action, mitraillant sans relâche les convois au delà de Lizines, semant le désarroi parmi les troupes allemandes qui ne réagissent que faiblement, totalement exténuées.

Vers 15 heures, venant de Maison-Rouge, un homme surgit subitement près de nous. Il nous apprend que la colonne des blindés alliés s'est scindée en deux fractions, restant toutes deux axées sur la départementale 75, l'une se dirigeant sur Chenoise et l'autre continuant sa poussée sur Landoy et Lizines.

Brusquement vers 19 heures les tirs d'artillerie cessent. La nature même semble se dérober au cataclysme provoqué par les humains et ce silence soudain nous plonge dans une sorte de sensation de néant.

Durant tout l'après-midi, je suis obsédé par une seule et unique pensée : comment regagner Provins ?...

Les décisions les plus osées sont souvent les plus payantes. Une seule solution s'offre à nous : tenter de franchir la route de Four occupée par les soldats allemands pour gagner Savins avant la nuit.

Cette suggestion reçoit sans réserve l'acceptation de mes trois compagnons.

Nous remontons en vitesse chez notre logeur, préparons nos armes que nous dissimulons dans des sacs à blé ; puis nous prenons un dernier casse-croûte sur le pouce avant de quitter cette maison qui nous a si chaleureusement offert l'hospitalité durant sept semaines.

Logique avec moi-même, j'envoie Vexler prévenir *Moulin* de notre décision et lui demander ce qu'il compte faire :

- Je reste ici, répond-t-il.

Sage décision ! Beaucoup moins risquée certes, que notre folle entreprise, mais combien peu digne pour un commandant ne cherchant pas à rejoindre ses hommes. Ceci se passe de commentaire.

Le soleil déclinant rapidement vers l'horizon, nous nous hâtons de rejoindre notre carrière pour un dernier adieu, puis, à travers champs, nos sacs pendant dans le dos, comme de paisibles paysans rentrant des champs, nous traversons la route de Four en enjambant les corps de soldats allemands totalement vidés et effondrés sur l'accotement et dans le fossé.

Notre passage ne provoque aucune réaction parmi ces loques humaines et nous gagnons très tranquillement le domicile de Margottini pour y passer la nuit.

Seul, Chouzenoux repart immédiatement à travers bois pour gagner le viaduc et Septveilles, car il veut être à pied d'œuvre pour équiper son groupe en armes dès le lendemain matin.

Toute la nuit à tour de rôle, avec Vexler, Deschanciaux et Margottini, nous montons la garde, veillant à notre protection, les Allemands affamés circulant dans Savins en quête de victuailles.

9.2 Provins, libéré

Très tôt dans la nuit, la ville basse est occupée par les arrière-gardes allemandes en pleine confusion. Des formations remontent la rue Max-Michelin et la route de Paris, invectivant de jurons au passage les éléments en désordre qui en descendent et qui refusent de remonter.

Au petit matin, les Allemands réquisitionnent les passants pour mettre en place des chicanes à chaque embranchement routier commandant l'entrée en ville. Elles sont construites d'engins hétéroclites : voitures à bras, charrettes, vieux semoirs, tout ce qui se trouve à portée de mains, recouvertes de branchages et dissimulant une pièce d'artillerie.

Les deux principales sont situées, l'une, route de Bray, à l'intersection de la rue du Buat et l'autre, face au boulevard Gambetta et la Montagne du Bourreau, au pied de la route de Paris.

Dès 8 heures 30, les Allemands font diffuser avec accompagnements sonores de toutes natures, l'ordre aux habitants de se cloîtrer chez eux, volets et portes closes. Toute personne circulant dans la rue sera abattue à vue.

Après une nuit de veille, je reste seul à Savins. Raymond Deschanciaux regagne à son tour Poigny et son dépôt d'armes, accompagné de Vexler, mon fidèle *matelot*, qui se rend à Provins au domicile de la famille Vernant, rue Notre-Dame, chez qui le commandant Vulcain a installé son P.C. ; il est chargé de prendre contact avec ce dernier et l'informer que ma mission B.O.A. étant terminée, je me mets à ses ordres.

Tous les Provinois qui ont vécu cette journée du 27 août n'ont certes pas oublié combien il était périlleux de se risquer dans les rues après 9 heures du matin. Nul n'a pu oublier les innocentes victimes qui payèrent leur imprudence de leur vie.

Deschanciaux, qui connaît bien son terroir, conduit Vexler par le chemin du Canal qui aboutit au pont de la fausse rivière, près du passage à niveau, et là, il l'abandonne à son destin, après lui avoir indiqué l'itinéraire à suivre, la mort le guettant à chaque coin de rue.

[photo de document]

Et pourtant, Vexler réalise cet exploit, déjouant tous les pièges avec un flegme et une audace qui n'appartiennent qu'aux hommes de sa trempe, témérité frisant l'inconséquence.

Vers 8 heures du matin, guidé par une intuition, je monte seul sur le plateau, derrière le château de Savins qui domine toute la région Nord-Ouest.

Un vaste horizon s'étend devant moi à perte de vue. Je découvre toute la route de Paris, bien au delà de Vulaines-en-Brie. Sur ma droite, je vois très nettement Villecran et les vieilles fortifications de la ville-haute, s'estompant à travers les grands arbres de l'allée des Lépreux, la Porte Saint-Jean qui, donne accès à la Cité Médiévale et, comme toile de fond, enfermés dans leur enceinte, le Donjon de la Tour César et le Dôme de l'église Saint-Quiriace.

Plus bas, à l'Est, les églises de la ville-basse qui émergent des toits des maisons ressemblant à des cubes multiformes plantés au fond de la vallée et -au delà de ce panorama- la vaste étendue de plateaux, allant de Sourdun à Villiers-Saint-Georges et de Chenoise en direction de Nangis.

Sans prétention, je puis affirmer que j'ai été un des rares privilégiés à pouvoir suivre en toute quiétude et en connaissance de cause, le déroulement des phases du combat libérateur de Provins.

Peu après 9 heures, les chasseurs-bombardiers alliés entrent en action. Leur première victime est une tonne d'essence qui flambe sur la route de Courton au Mez de la Madeleine, disparaissant dans un épais panache de fumée noire qui s'élève en forme de champignon vers le ciel.

Toutes les routes environnant Provins de l'Est au Sud sont prises en enfilade par des vagues successives d'avions alliés évoluant en piqué au rythme d'une sarabande effrénée. Les rockets dégringolant par chapelets et les feux des mitrailleuses lourdes ne laissent derrière eux que massacre et destruction.

Sur des kilomètres, des convois hippomobiles sont totalement anéantis.

Les routes sont encombrées de chariots disloqués, de chevaux éventrés, de cadavres humains et d'épaves de toutes sortes.

C'est un spectacle dantesque et je l'ai vu en fin d'après-midi sur le chemin de mon retour entre Sainte-Colombe et Pongelot ; je l'ai vu le lendemain, sur tout le trajet passant par Saint-Brice et Léchelle, je l'ai vu encore sur le chemin menant à Bauchery, que nous avons suivi avec Pierre Martinand pour aller récupérer Julien Chomton qui s'y trouvait planqué depuis le 14 juillet.

Il n'est pas de témoignage plus probant que cette photo prise le lendemain par le fils Bénard, tapissier à Provins au lieu-dit « Les Gratons » (commune de Poigny).

[photo de document]

Vers 9 heures 30, la bataille de Provins s'engage. De la nationale 19, en deçà de Vulaines-en-Brie, des groupes de chars et d'artillerie tractée déclenchent un feu intense de fusants sur la ville-haute, en particulier. Les éléments avancés parviennent jusqu'au dos d'âne qui amorce la descente sur Provins.

De mon observatoire, je vois très distinctement les traînées de flammes qui s'échappent de la gueule des canons, ainsi que les points de chute des obus, qui empanachent la Ville-Haute de fumées blanchâtres.

Le dôme de l'église Saint-Quiriace semble être le point de mire de l'artillerie alliée, car avec la Tour César qui lui fait face, leurs sommets disparaissent en permanence dans les nuages de fumées des fusants qui éclatent autour d'eux sans interruption.

Le ciel de la ville-basse est également taché par intermittence de flocons épars provenant d'obus qui ont manqué leur cible. Les chars constamment en mouvement sont stoppés par une pièce d'artillerie allemande embusquée à quelques centaines de mètres de l'embranchement de la route de Chenoise.

Ce nid de résistance est doté également de mitrailleuses lourdes.

Le feu nourri de la pièce d'artillerie et les tirs croisés des mitrailleuses causent certains dégâts dans le dispositif allié et les chars sont contraints de reculer dans la descente pour se masquer du champ de tir ennemi.

Le bombardement du dôme n'en continue pas moins avec autant d'intensité.

Après des heures d'échanges de tir acharné, les alliés font appel à l'aviation pour réduire le nid de résistance.

En moins d'une demi-heure tout est anéanti, le guetteur délogé de sa vigie et, vers 16 heures, la bataille de Provins prend fin.

Si j'ai affirmé que le dôme de l'église Saint-Quiriace était l'enjeu de la bataille de Provins, c'est que le commandement allié avait été informé par nos soins de l'existence de cet observatoire qui gênait considérablement la stratégie alliée.

Du sommet de ses 42 mètres, le guetteur disposait d'un champ visuel de 40 kilomètres à la ronde sur tous les plateaux, allant bien au delà de Nangis et de Jouy-le-Châtel et au delà de Villiers-Saint-Georges.

Vingt-trois ans après la Libération, la nef centrale de l'église reste encore très meurtrie et sa voûte montre les séquelles laissées par le bombardement.

Ce bombardement ne fut en fait qu'une attaque de diversion. Les éléments avancés remontent sur Vulaines et de là, opèrent un mouvement tournant. La colonne des blindés bifurque par la route de Cucharmoy, puis par Mortery et Saint-Hilliers gagne la départementale 12 en direction de Sézanne.

Je n'étais pas dans les secrets de l'état-major allié mais il suffit d'un peu d'objectivité pour comprendre que ce mouvement tournant consistait à opérer la jonction avec la colonne alliée venant du Sud qui longeait la Seine sur sa rive gauche depuis Bray-sur-Seine et Nogent-sur-Seine, se dirigeant sur Romilly.

Par cette tactique, les arrière-gardes allemandes se trouvaient enfermées dans la poche constituée par les deux vallées, de Villenauxe-la-Grande et celle située au Sud-Est de Provins en direction de Nogent-sur-Seine.

Pas un Américain, pas un blindé ne pénétrèrent dans Provins venant de ce théâtre d'opération, ce 27 août 1944. Et s'il y eut des mitraillages et des canonnades par les rues de la ville-basse, ils incombent entièrement aux Allemands aux abois, qui tiraient sur tout ce qu'ils voyaient bouger.

Il n'y eut aucun combat de rue car la Résistance resta sagement calfeutrée, pour le plus grand profit de la population.

Seules, trois jeeps arrivent en fin d'après-midi ce 27 août sur la place de l'hôtel de ville, venant de Donnemarie-en-Montois par la nationale 375.

Les premiers engins blindés ne firent leur apparition à Provins que le lendemain, venant de la même direction.

9.3 La Libération et ses lendemains

Libre ! enfin libre ! jamais ce mot n'eût pour moi autant de signification jamais, il n'a résonné dans mon cœur avec autant d'allégresse.

J'ai quitté Savins dès la cessation des bombardements de Provins.

Ma première halte est Septveilles-le-Bas, où je retrouve comme convenu Léon Vexler, mission accomplie.

L'euphorie est à son comble, une haie humaine dressée de chaque côté de la route s'agite comme une marée d'équinoxe. Les têtes se penchent, se relèvent sans arrêt dans le prolongement de la route roulant comme des vagues, scrutant du regard les profondeurs de l'horizon semblant chercher le mythe libérateur qui tarde à venir.

Soudain, des cris frénétiques s'échappent simultanément de toutes les lèvres : « V'la les Américains ! ». En effet, trois jeeps débouchent de l'arche du viaduc de Longueville qui enjambe la route, à un bon kilomètre de là.

Poussée par l'enthousiasme, la foule déferle en bloc sur la chaussée, criant, gesticulant, brandissant des drapeaux Français et alliés, barrant la route aux jeeps qui sont stoppées et arrachant leurs occupants de leur siège.

Avec beaucoup de difficultés, une jeep parvient enfin à se frayer un passage et part en direction de Provins.

Profitant de la trouée, j'enfourche à mon tour ma bicyclette et la suis, mais au bout de cent mètres en abordant le virage à la sortie du village, je suis accueilli par des rafales de balles qui sifflent tout autour de moi et vont s'égrener dans les arbres du bois qui borde la route. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je plonge dans le fossé.

À deux cents mètres, au pied de la côte de l'Avenir, la jeep est stoppée par un feu d'armes automatiques provenant du sommet, déclenché par des tireurs allemands embusqués en bordure du bois.

Avec l'agilité de léopards, en une fraction de seconde, les occupants se regroupent à plat ventre à l'arrière de la voiture, ripostant de leurs mitraillettes avec la même intensité.

Ce ne fut qu'un feu de paille, les Allemands décrochent aussitôt et disparaissent dans les taillis qui surplombent la route.

La jeep repart arrosant au passage la lisière du bois de rafales, puis poursuit son chemin.

Le calme étant revenu, je reprends la route et passe comme une fleur à cet endroit critique.

C'est après avoir dépassé Sainte-Colombe, que commence mon horrible chevauchée à travers un cimetière d'épaves d'hommes et d'animaux, sinistre bilan laissé par les mitraillages de l'aviation alliée.

Sur près de trois kilomètres, jusqu'à Pongelot, il me faut louvoyer à travers cette hécatombe de chariots disloqués de chevaux au ventre gonflé prêt à éclater, et de cadavres humains qui gisent ça et là parmi tous ces débris.

Enfin, je retrouve ma femme et ma maison. Étreintes de joies inexprimables, noyées dans les larmes qui marquent nos retrouvailles tant espérées.

Mon séjour, hélas, est de courte durée et une fois encore, il faut nous quitter ; les impératifs du devoir et d'autres responsabilités m'appelant cette fois, pour la phase finale.

Rue du Val, mon passage est marqué par un élan de sympathie que l'on ne rencontre que dans ces circonstances et qui dure le temps que durent les rosés. Massés devant leur porte, tous ces gens, semblant sortir d'un mauvais cauchemar, s'exclament : V'la Frémont !

Partout, c'est le grand pavois !... à toutes les fenêtres flottent drapeaux français et alliés entrelacés, illuminant toutes les façades de taches multicolores.

À tous les étages, des fenêtres grandes ouvertes émergent des grappes humaines qui suivent le spectacle des mouvements de la rue.

Tous ces visages portent encore les stigmates de l'angoisse et de la peur, conséquence de ces six heures vécues dans un enfer de mitraille. On y lit aussi une expression de doute sur la réalité de cette Libération attendue, tant étaient nombreux ceux qui n'y croyaient plus.

Les rues foisonnent de brassards tricolores, frappés à l'effigie F.F.I., sortis, comme par enchantement de chaque pavé, comme des champignons de rosée par une chaude et humide matinée de printemps.

De quoi ai-je l'air, au milieu de cette kermesse de chienlits, de pantins de carnivals sans ressorts ?...

Une profonde amertume s'empare de moi, car ce n'était pas ça que nous avions rêvé. Je passe devant l'hôtel de ville, sans aller prendre contact avec le commandant Vulcain, qui distribue des armes à gogo aux premiers venus.

Ayant laissé les armes de notre maquis au groupe de Savins qui nous les avaient prêtées, je monte Rampe Saint-Syllas prendre livraison de ma carabine américaine au domicile de mon neveu Longuet Marcel, que je trouve armant les hommes de son groupe.

Tous ensemble, nous descendons Place de l'hôtel de ville et là, mêlés à la foule en liesse, enfin dans la rue, nous sommes témoins des premières scènes de folie collective perpétrées par une minorité de ces F.F.I. de la treizième heure.

Il serait injuste de généraliser et d'attribuer ces excès à toutes ces nouvelles recrues. Nombreux furent les jeunes, en effet, venus se joindre à la Résistance dans le noble but d'aller grossir les rangs de la première Armée française. Ce désir ils le concrétisèrent quelques jours après la Libération, en signant un engagement volontaire.

Tels des soudards triomphants, assoiffés de lucre, exhibant leur premier trophée, cette minorité se complaît à traîner dans les rues en les molestant, les victimes de leur sadisme !... de pauvres créatures qui ont commis le crime de vendre leurs charmes à l'occupant.

Et qu'ont-ils fait, par la suite ces grands pourfendeurs, ces professeurs de morale ? Ils ont, tout naturellement, glissé rapidement dans la fange en assouvissant leur instinct bestial sur ces mêmes malheureuses.

Voilà ce qu'a vu la foule. Est-ce alors à travers cette image faussée, et répugnante, que pouvait se refléter l'âme de la Résistance ?

Je tiens à ce que l'on sache, que personne plus que moi n'en a été autant affecté et personne n'a autant souffert d'assister à cette curée.

Je n'ai jamais été un pudibond, mais le respect de la personne a toujours été pour moi la condition *sine qua non* de la dignité humaine.

Ces exactions et vengeances personnelles furent de courtes durée, car tout fut mis en œuvre immédiatement pour stopper ces règlements de compte et n'en déplaise à certains, j'en ai été un des principaux artisans.

Pendant ce temps la vraie Résistance, de sa propre initiative, fait face à des sursauts de l'ennemi.

À l'église Saint-Ayoud, trois nazis fanatiques dissimulés dans le couloir du petit cloître de la face droite, mitraillent la place et la rue de la Cordonnerie, qui se vident rapidement. Je dois faire appel aux occupants d'une jeep, qui après quelque hésitation, foncent, mitraillent l'objectif, et en un quart d'heure, ces experts de commandos sont maîtres de la situation.

Deux Allemands sont abattus et le troisième fait prisonnier.

Le point le plus chaud se trouve route de Champbenoist, où de forts contingents de S.S. sont solidement retranchés dans les bâtiments de la sucrerie. La Résistance en fut avisée un peu tardivement, les S.S. ayant déjà assouvi leurs représailles sur quelques maisons toutes proches. Il y eut un certain nombre de victimes, dont je regrette de ne pouvoir citer les noms, craignant de faire des omissions.

L'action de la Résistance ne fut pas aisée, car elle se trouvait complètement à découvert devant un ennemi invisible et aguerri.

Les combats ne prennent fin qu'après 19 heures, lorsque les Allemands décrochant habilement se faufilent à travers les haies et les taillis de la Rampe de Bellevue, qui surplombe la sucrerie, atteignent le plateau et de là, gagnent Sourdun et la forêt.

Nous n'eûmes qu'un seul blessé léger à déplorer : Berrini Joseph, du groupe Chouzenoux.

Cinq hommes -ceux de l'équipe des durs- s'accrochent à la poursuite de l'ennemi, mais trop tard, ils ne parviennent pas à le rejoindre.

Aux abords de Sourdun, nos cinq camarades sont contraints d'arrêter la poursuite pour ne pas être surpris par la nuit.

Ils entendent alors le tambour battre, mais sont bien loin de penser qu'il bat le glas pour 24 otages de Chalaautre-la-Petite.

Lorsque comme moi, ils apprirent le lendemain le bilan de cette tragédie qui coûta la vie à 13 personnes du village, ils m'affirmèrent que s'ils avaient connu la véritable raison de ce roulement de tambour, sans hésiter, ils seraient descendus dans Chalaautre ; et l'effet de surprise aurait -j'en suis persuadé- changé la face de l'événement.

Je dois dire que chacun d'eux était doté d'arme automatique, et Maurice Sauvage, d'un fusil mitrailleur, ils avaient par dessus tout, le goût du risque et le sens du devoir.

En chef d'état-major consciencieux, le capitaine *Moulin* fait son apparition, place de l'hôtel de ville, vers 22 heures, guindé dans son uniforme flambant neuf de capitaine d'infanterie coloniale. Il était allé préparer sa petite stratégie de commandement unique, faisant sa tournée des popotes, en passant par Nangis, Villers Saint-Georges, Saint-Martin-Chennetron.

La nuit est tombée sur Provins depuis un certain temps déjà. Petit à petit, les rues se vident, chacun réintégrant son logis, délivré, enfin, du cauchemar des bruits de bottes sur le pavé.

Pour une partie de la Résistance -toujours la même- une nouvelle nuit de veille commence pour assurer la sécurité de la population, car il serait chimérique de croire que la libération est définitivement acquise.

Ce fut tout au moins ce que je pensais. Il n'était pas impossible en effet que des groupes d'Allemands disséminés dans les environs, se reconstituent en formation et tentent un raid sur Provins, ne serait-ce que pour un baroud d'honneur.

Qu'a prévu le commandement ?... en tout et pour tout, un fort contingent de F.F.I. placé sous le commandement du lieutenant Jacques Weimberg, caserné à l'hôtel de la Fontaine, rue Victor Arnoul. Une sentinelle, très vulnérable, monte la garde sur le trottoir, devant la porte de l'hôtel.

À l'hôtel de ville, un seul planton -en l'occurrence- mon fidèle adjoint, Robert Chouzenoux. Il a pour mission, en cas d'urgence, d'alerter le commandant Vulcain, qui s'est retiré au domicile de la famille Vernant.

Quant au capitaine *Moulin*, on ignore sa retraite.

Voilà, Provinois ! tout le dispositif de sécurité qui avait été prévu... la population pouvait dormir en toute quiétude sur ses deux oreilles !

En accord avec Émile Morin, chacun de nous prend le commandement d'un groupe. Morin, avec ses F.T.P., va prendre position à Saint-Léonard, camouflé dans la descente, près du pont du Durtint, qui conduit au Moulin des Forges.

Et moi-même, avec les groupes Bardat Gaston et Longuet Marcel, allons nous poster au rond-point de la route de Paris et de la route de Bray. Nous passons la nuit embusqués dans le sentier, situé derrière le bureau des Ponts et Chaussées de la subdivision de Provins, qui relie les deux routes.

Au bas une sentinelle surveille la route de Bray et une autre au sommet, surveille celle de Paris. Cette situation idéale nous met à l'abri de toute surprise et nous offre une vue parfaite sur ces deux accès sans être vu.

La nuit très calme se passe en échange de propos intarissables, mais discrets. Je suis couvé par mes camarades groupés autour de moi.

J'aurais pu céder le commandement à Longuet Marcel, en qui j'avais toute confiance, et franchir les vingt mètres qui me séparaient de mon lit abandonné depuis sept semaines ; mais cette tentation ne m'a pas effleuré un seul instant.

Au petit matin, ma femme et les voisins nous apportent le café bien chaud, qui, ma foi, est le bienvenu.

À ma connaissance, ce sont les deux seules voies d'accès à la ville qui furent gardées en cette nuit de la Libération.

9.4 28 août 1944

9.4.1 Des obus fusent sur la ville

Dans le jour naissant, vers cinq heures du matin, des obus éclatent brusquement au-dessus de la ville, sans direction précise.

Subissant l'effet de la surprise, mes groupes prennent position à chaque extrémité du sentier, armes automatiques prêtes à la riposte.

Les éclatements spasmodiques et désordonnés ne me semblent pas provenir d'un tir d'artillerie concerté, la trajectoire des obus étant orientée en permanence vers l'extérieur Nord de la ville. Il est inconcevable que les Allemands puissent commettre une erreur aussi grossière de précision.

Nous n'en restons pas moins en état d'alerte.

À l'hôtel de ville. Extirpé brutalement de son sommeil, le commandant Vulcain, tout débraillé affolé donne l'ordre à Chouzenoux de faire alerter les F.F.I. de quitter la ville immédiatement et de se replier vers l'Ouest, Provins, d'après lui, étant l'objet d'une contr'attaque des Allemands.

Avec son flegme habituel, Chouzenoux lui réplique :

- À quoi ! voyez-vous ça ?... avant de foutre le camp, il faudrait peut-être d'abord, s'informer de ce qui se passe.
- Comment ça ? lui demanda le commandant, interloqué...
- En y allant voir ! répond Chouzenoux, d'un ton moqueur.

Sans plus attendre, Chouzenoux descend les marches du perron et de la place du Val, scrute le ciel pour repérer le point de départ des obus.

Quelques minutes d'observation lui suffisent et sans dire un mot au commandant qui le regarde de la porte de l'hôtel de ville, il part par la rue de la Friperie et prend la direction de la route de Chalautre, qu'il croit être le point de départ des tirs.

Son sens de l'orientation, que je connaissais très bien, pour en avoir souvent bénéficié, ne l'avait pas trompé.

Chouzenoux grimpe la vieille côte de Chalautre et arrive au sommet sans histoire - et pour cause, il n'y avait aucun Allemand. Il se rend compte qu'il s'agit d'un dépôt de munitions, abandonné par les Allemands à quelques centaines de mètres en bordure du bois dominant Bellevue, et que ceux-ci sont revenus miner au cours de la nuit.

De retour à l'Hôtel de Ville, railleur, Chouzenoux dit au commandant :

- On aurait eu bonne mine de foutre le camp comme des chiasseux !... de quoi qu'on aurait eu l'air aux yeux de la population ?...

et j'en passe.

Le commandant, bouche cousue, abrège ce monologue en prenant la porte rapidement pour regagner son gîte, rue Notre-Dame.

Je pense qu'il est inutile d'y ajouter d'autres considérations, les faits se suffisant à eux-mêmes.

L'instant de panique passé, ce lendemain de Libération reprend son cours normal.

Contre vents et marées, le capitaine *Moulin* -invisible durant cet événement- s'accroche avec opiniâtreté à la bouée de sauvetage de son commandement.

En parfait technicien et contentieux averti -de profession- *Moulin* fait ouvrir rue Notre-Dame, l'immeuble appartenant à la famille Kahn, famille israélite cruellement éprouvée par la mort de leur fils aîné mort en déportation.

Malgré les heurts violents qui se produisent entre le commandant Vulcain et lui, le capitaine *Moulin* s'installe en maître dans les lieux.

Tout avait été minutieusement préparé. Il organise ses services suivant les normes administratives militaires, chaque poste clé est confié à un titulaire à sa convenance.

La Résistance locale ne reçoit qu'un seul poste, attribué à Louis Lambert. Les autres bureaux sont occupés par des responsables étrangers et inconnus de nous. Le deuxième bureau est dirigé par un certain Navelot -ex-caporal instructeur, d'une formation de Vichy, à Bordeaux- qui prend le rang de capitaine. J'arrête, ici la nomenclature de cet état-major, ne désirant pas m'ériger en procureur.

Les galons fleurissent sur les épaulettes comme des pâquerettes sur un gazon. Chacun de ces nouveaux promus reçoit un uniforme, y compris les godasses, provenant des parachutages de Rouilly. Quelques privilégiés locaux reçoivent un habillement au prix de maintes protestations.

Il ne s'agit pas pour moi de manifester une rancœur personnelle, j'avais reçu un uniforme, le 28 mai 1944, à notre premier parachutage.

Le commandant Vulcain, quoique chef en titre du secteur, se voit relégué au poste d'observateur, malgré son grand talent oratoire. Mieux encore, il est arrêté le lendemain 29 à Melun -ville, où il exerçait la profession d'avocat- par le commandant départemental des F.I.L., dont j'ai oublié le nom.

Il retrouve sa liberté, grâce à un message diffusé par la radio de Londres, ainsi conçu : Libérez Vulcain, il est des nôtres.

9.4.2 La mort de Henri Fouilleret

Abandonnée à sa propre initiative, la Résistance organise par les rues de la ville des rondes permanentes.

Tout respire le calme, le soleil s'incline lentement vers l'ouest, marquant le terme de ce lendemain de Libération.

Hélas ! ce calme relatif n'était qu'une illusion trompeuse.

En fin d'après-midi, comme une traînée de poudre, la mort de Henri Fouilleret diffusée par toute la ville provoque une consternation unanime.

Patrouillant avec un groupe de F.F.I., rue du Four-des-Raines, une rafale de mitraillette tirée d'un grenier, atteint Henri Fouilleret à la tête, le blessant mortellement.

Trois de ses camarades sont également victimes de la même rafale, dont Sablonnière Marcel. À mon grand regret, je ne peux citer ses deux autres camarades, leur nom ne figurant pas dans mes dossiers.

Cette mort brutale laisse dans l'ombre, aujourd'hui encore, les origines de ce drame, bien que de graves présomptions pèsent sur une personne habitant l'immeuble.

Le jour même, le docteur Gouzy me confie : J'étais penché sur le corps de Fouilleret lui prodiguant mes soins, lorsque de nouvelles balles, tirées de haut, s'écrasèrent autour de nous sur les pavés.

Pas de doute, suivant leur trajectoire, ces rafales provenaient bien du grenier de cette maison, sur la façade de laquelle a été apposée plus tard une plaque souvenir.

Mais les recherches effectuées sur l'heure à l'intérieur de l'immeuble et dans le grenier, restèrent vaines. Ce qui permet d'affirmer que le tireur bénéficia de la complicité d'un habitant de cette maison.

Ce suspect, connu pour ses sentiments fascistes, fut arrêté par nos soins et déféré à la commission de justice de Melun. Après un bref séjour à la centrale, il fut relâché faute de preuves concrètes.

Quelques jours plus tard, il signait en quelque sorte les aveux de sa culpabilité en faisant clandestinement ses valises, et regagnait de la même façon l'Italie, son pays d'origine.

Malgré l'éloignement des années, je revois la figure noble, au sourire timide de Henri Fouilleret. Je me souviens de nos rencontres à la carrière de Sognolles en compagnie de son frère Maurice et de Paul Becker, visites qui n'avaient rien de platonique.



Henri Fouilleret fut un résistant avant la lettre. Industriel à Noyau, commune de Longueville, sitôt la défaite de juin 1940 et la remise en marche de son usine, il mit tout en œuvre pour que celle-ci ne serve qu'au strict minimum le potentiel de guerre allemand.

Il n'hésita pas, en effet, à la faire tourner au ralenti pendant la durée de la guerre, sacrifiant son capital de production et ses intérêts. Il usa de tous les artifices pour éviter le départ de ses ouvriers requis pour le Service Obligatoire du Travail en Allemagne.

Son exemple ne fut pas légion dans le milieu industriel de la France de l'époque, c'est pourquoi, j'ai tenu à le souligner.

Hommage à Henri Fouilleret, père de cinq enfants, qui eut le courage de sacrifier son patrimoine, pour un Idéal qui lui coûta la vie.

Restant dans le domaine du témoignage, je veux conclure ce chapitre en associant à cet hommage, le sacrifice de Camarades qui comme lui sont tombés les armes à la main.

J'aurais désiré donner toutes leurs dimensions aux combats qui préludèrent la libération de Bray-sur-Seine ; mais hélas ! je ne possède que des documents insuffisants pour faire revivre objectivement l'âpreté de la lutte que livra la Résistance de ce secteur, pour empêcher les Allemands de faire sauter le pont, qui avait une très grande importance stratégique pour les armées alliées.

Dix camarades y ont sacrifié leur vie :

Gardien Jean
Favret Lucien
Briquet Marcel
Montfort Gaston
Faroux Robert

Thomas Albert
Daniel Roger
Milésy Pierre
Lepercq Émile
Bœuf Pierre.

9.5 La Libération et ses prolongements

La Résistance reste fidèle à elle même. Sans se soucier des velléités du commandement, elle entreprend le nettoyage du secteur de Provins, des restes de l'armée allemande, éparpillés un peu partout.

Certaines de ces opérations relevèrent d'une bonne connaissance stratégique, la Résistance se trouvant parfois en présence d'éléments S.S. très aguerris, mais quelque peu ramollis par l'instinct de conservation, sentiment bien humain.

Au château de Beauchery -non sans une vive résistance- une compagnie de S.S. est faite prisonnière. Dans la forêt de Sourdun, la plupart des auteurs du charnier de Chalaute-la-Petite sont récupérés.

En ce qui concerne cette dernière capture, j'ai entre les mains des documents photographiques que je m'abstiendrai de rendre publics, documents accablants pour notre commandement, ceux-ci étant incompatibles avec les lois de la guerre et la convention de La Haye.

Après quelques jours de ratissage à travers plaines et bois, le bilan de ces opérations se chiffre à près de 700 prisonniers, remis aux autorités américaines.

Un homme -un chef- constamment à la tête de ses patrouilleurs, dirige toutes ces opérations. Son nom, Pierre Fité, son grade, ex-maître d'armes au 29^e régiment de dragons, caserne à Provins.

Avec son sang-chaud de méridional, il dirige ses effectifs avec maîtrise.

Il ne porte pas d'uniforme et pas de galons ; mais en technique militaire, il dépasse de cent coudées notre artificiel commandement.

Combien ! faut-il regretter -pour le prestige de la Résistance- que des hommes de sa trempe, de sa droiture, de son intégrité aient été mis sur la touche, au seul profit de nos officiers d'opérette.

Le 31 août, en fin de matinée, devant la Résistance rassemblée en carré dans la cour d'honneur de la caserne Delort, le capitaine *Moulin* me fait sortir du rang, placé au centre du carré, pour entendre lecture de ma disgrâce.

Je n'en crois pas mes oreilles et suis d'autant plus écoeuré, que ce réquisitoire est lu par un camarade auquel je fus étroitement associé dans la lutte clandestine.

Ce procédé abject n'est pas du goût de la Résistance, qui unanime quitte la caserne derrière moi. Ce geste de solidarité se dispense de tout commentaire.

Après l'arrestation concertée du commandant Vulcain, *Moulin* venait de parachever son œuvre de destruction morale, destruction, qu'il n'avait pu réaliser sur ma personne physique le 15 août dernier, à la carrière de Sognolles-en-Montois.

Ici, la diplomatie du capitaine Alif va jouer un grand rôle pour le maintien de l'unité de la Résistance et pour son prestige, car j'étais rentré chez moi, ne pouvant accepter cette ignominie, fermement décidé à rentrer dans le néant.

Grâce aux supplications de nombreux camarades, le capitaine Alif réussit à me faire revenir sur ma décision. Je l'entends encore : « Frémont, si tu pars, tu enterres la Résistance avec toi ; et ça ! tu n'en as pas le droit ».

Mon retour ne sera en fait que symbolique et ma présence par intermittence à la caserne, souvent gênante, n'est tolérée par *Moulin* qu'à contre-cœur.

Quelques jours plus tard, par un revirement inattendu *Moulin* convoque à nouveau la Résistance, dans la cour de la caserne De Gaulle, l'invitant à désigner ses représentants pour siéger au comité local de la Libération de Provins.

À l'unanimité, elle désigna : Bardat Gaston, Depret Élie, Fité Pierre, Garrouste Frank, Garnière Louis, Morin Émile, Rouiller Pierre et moi-même.

À ce titre, notre action entre dans une phase positive -beaucoup plus valable sur le plan social, que de rester à faire le pitre à la caserne pour le panache d'un commandement.

Dès sa première réunion, le comité de la libération, présidé par Robert Lucas, désigne Fité Pierre à la présidence de la commission du ravitaillement et du contrôle économique.

À mon tour, sur la proposition de Louis Lambert qui se retire, je suis désigné pour occuper la présidence de la commission de justice de l'arrondissement de Provins. Je consacrerai d'ailleurs un chapitre à ce comité local de la Libération, son action n'ayant été qu'un prolongement de celle de la Résistance.

La phase active de la Résistance se termine hélas ! par un tragique dénouement.

Dès le lendemain de la Libération, Depret Élie et Marceau Robert battent la campagne chaque jour pour détecter et désamorcer -avec des moyens de fortune- les mines mises en place par les Allemands avant leur retraite.

Le 9 septembre, Depret Élie est victime de son dévouement, en tentant de désamorcer une mine située au pied d'un pylône de la ligne électrique à haute tension, dans la région de Léchelle. Affreusement mutilé, Depret est amputé de la jambe gauche et perd la vue de l'œil droit.

L'existence du commandement F.F.I. voit son règne se terminer fin novembre 1944 et la caserne De Gaulle sombre dans les flammes dans la nuit du 5 janvier 1945 avec le départ du 2^e bureau, engloutissant sous ses décombres les témoignages d'un passé plein d'équivoque.

Seul, reste pour liquider les affaires courantes, le capitaine Louis Lambert, qui prend rang de major de la garnison.

9.6 Un document justificatif

Critiquer c'est fort bien, mais encore faut-il prouver.

Je ne pouvais le faire en toute impartialité, qu'en publiant le rapport du capitaine *Moulin* qui reprend son véritable nom.

Ce rapport contient tout ce que j'ai affirmé : la preuve évidente de son reniement et de son comportement à l'encontre du B.O.A. et de ses engagements avec le *War-Office*.

Comment ce rapport m'est-il parvenu entre les mains ?... le plus simplement du monde. Le capitaine *Moulin* ne sachant que faire de ses documents, les déchira et les jeta dans le poêle éteint, de la salle à manger d'Armel Thomas, rue des Marais.

Thomas les extirpa du foyer et me les remis sans arrière pensée.

Voici ce rapport reconstitué intégralement.

F.F.I.

Région de Provins

Provins, le 22 septembre 1944,

Rapport du capitaine Sain Henri, commandant le secteur Est (arrondissement de Provins) sur l'activité de la Résistance depuis le 18 mai 1944, date à laquelle, il a été désigné par le capitaine Masiée (alias : *Coret*) comme chef de ce secteur.

Appartenant à l'état-major de Masiée, chef du 1^{er} bureau, plus spécialement chargé de renseigner le commandant sur les effectifs dont la Résistance pouvait disposer en Seine-et-

Marne, j'ai travaillé de longs mois avec *Coret*, jusqu'au jour, où il m'a désigné pour prendre le commandement du secteur de Provins.

Mon premier contact utile eut lieu le 18 mai 1944, à Provins, où j'ai rencontré Charles Frémont qui était le chef local de la Résistance et le mieux documenté sur l'état d'esprit de la population et les possibilités régionales. Il avait pris peu de temps avant la succession de Thomas Armel, mis dans l'impossibilité de continuer son action de Résistance à la suite de mauvais traitements subis du fait de la Gestapo (colonne vertébrale brisée en deux endroits et bassin fracturé) lequel a été le pilier de la Résistance de la région.

Frémont était également chef parachutateur local, et à ce point de vue, m'a été dès le début d'une grande utilité. J'ai pu ainsi par le contact qu'il m'a donné et que ces derniers m'ont donné à leur tour, grouper dans la région (dans un rayon de 25 km autour de Provins) un nombre considérable de bonnes volontés, environ 1.400 hommes, suivant contrôle nominatif que j'ai établi depuis.

Mon premier travail, après ma prise de contact, a été de constituer dans les diverses localités où des groupes de Résistance existaient, des groupes en unités homogènes permettant éventuellement une action utile.

Puis par l'intermédiaire de Frémont, j'ai connu Marcel Gehrmann, qui était chef du B.O.A. pour le département et j'ai pu grâce à lui, recevoir un premier parachutage au début de juin 1944, lequel m'a permis de faire une première distribution d'armes.

Désireux avant tout d'éviter la constitution de dépôts, sur lesquels les Allemands auraient pu, par suite de dénonciations ou d'indiscrétions, mettre la main, en disséminant ces armes de part et d'autre, j'ai doté chacun des principaux groupes constitués d'un maximum d'armes, en fonction des effectifs de chacun des groupes envisagés.

Mon premier parachutage a donc été ainsi réparti :

- groupe de Provins : 15 armes
- Rouilly : 6
- Saint-Loup : 6
- Longueville : 6
- Bray : 6
- Maison-Rouge : 6, plus des grenades.

De cette façon, j'avais sous la main en divers lieux, divers éléments armés pouvant agir, soit localement, soit rassemblés en un point quelconque de mon secteur et constituant un appui relativement important, en particulier, pour la protection des futures opérations de parachutage.

Ce système m'a permis d'éviter au cours de perquisitions faites par les Allemands à la suite d'une dénonciation de perdre des armes.

Par la suite, le B.A.O. a obtenu un nouveau parachutage qui m'a permis d'armer 68 hommes ; toutefois ces 68 hommes ont été choisis parmi le personnel du B.O.A., de façon à éviter les déplacements dangereux à l'époque, des hommes primitivement armés et de façon aussi à avoir sous la main dans un délai de quelques heures, l'équipe de protection nécessaire pour assurer les parachutages.

À partir de ce moment, environ 15 juillet, les parachutages B.O.A. n'arrivaient plus pour des raisons que j'ignore, mais qui proviendraient, paraît-il, du fait qu'un très gros pourcentage de matériel parachuté par le B.O.A. n'arrivait plus à destination, c'est-à-dire que les dépôts constitués de part et d'autre du territoire étaient tôt ou tard saisis par les Allemands.

Depuis cette situation, désireux d'armer toujours un plus grand nombre d'hommes, j'ai pris contact avec le capitaine *Roger* du *War-Office*, qui avait son poste dans le département de l'Yonne, et qui m'a promis de me faire des parachutages à condition que je travaille pour lui.

Je lui ai fait la promesse de travailler pour lui, faisant la restriction que ce que je faisais pour la France rendait également service à nos alliés anglais, et que je n'avais de ce fait, de lignes particulières de conduite à l'égard du capitaine *Roger*¹².

J'ai pris contact encore vers la même époque, avec un capitaine anglais du *War-Office* qui m'a été présenté sous le nom de *Paul* et qui avait son poste à Lagny, auprès du commandant Bouteiller, et qui m'avait promis également des parachutages, en me donnant des ordres.

J'ai cru bon, à ce moment, de prévenir le capitaine *Roger*¹³ et le capitaine *Paul* qu'il ne m'était pas possible de recevoir des ordres de trois côtés différents, que je travaillais sur le plan français et que je ne pouvais recevoir de directives que des mes chefs directs, c'est-à-dire, ceux qui m'avaient confié la région de Provins.

À ce sujet, je dois signaler que du jour de mon arrivée dans le secteur de Provins, jusqu'à la fin des opérations qui ont permis la libération du territoire national ; d'une partie duquel j'avais le commandement, je n'ai jamais été en liaison avec le commandement, mes chefs hiérarchiques m'avaient laissé entière liberté de manœuvre.¹⁴

Je n'ai jamais vu *Coret* qu'une fois, et *Renard* qui était chef départemental, ne m'a donné ni ordres ni fonds - si ce n'est au cours du mois de juin une somme de 30.000 F qu'il m'a remise en trois fois.

Mon premier contact et vraiment utile¹⁵ a été celui que j'ai eu avec le capitaine *Jean-François* Gaussen, délégué militaire régional du général Koenig (au moment où les F.F.I. ont été reconnus) et dont le chef était le capitaine de Corvette *Montröse*, de son vrai nom Sonnevile, m'a donné quelques directives et m'a financé dans une faible mesure. J'ai en effet touché en tout et pour tout, environ 260.000 francs pendant la période qui s'est écoulée du 15 juillet à la libération¹⁶, et j'ai éprouvé des difficultés à couvrir les frais consécutifs à la position de certains hommes de mes groupes qui avaient dû partir dans la nature à la suite de dénonciations.¹⁷

Pour en revenir aux opérations effectuées, j'ai reçu du *War-Office* de l'Yonne deux parachutages¹⁸.

D'autre part le groupe de Nangis avait reçu directement des armes par un certain capitaine du *War-Office* connu sous le nom de *Paul* et qui a été arrêté par la suite, ainsi que le groupe de Donnemarie. La totalité des armes reçues de cette façon m'a permis d'armer environ 300 hommes, plus spécialement dans les secteurs de Bray, de Nangis, de Donnemarie, de Provins et de Gouaix.

Par la suite, j'ai appris que divers groupes avaient été armés directement par le *War-Office* ; mais fin juillet, je l'ignorais encore, ma liaison se faisant uniquement à bicyclette, n'étant pas très rapide.

Une fois les opérations de recensement et d'armement des hommes terminées, la règle préconisée par le commandement¹⁹ était d'interdire par tous les moyens les transports de troupes allemandes.

Grâce au matériel de sabotage qui avait été parachuté en même temps que les armes, et dont j'avais une bonne quantité, nous avons procédé dans les divers secteurs, au sabotage des voies ferrées, des routes, des lignes téléphoniques et de canaux.

¹² très équivoque. (note de l'auteur)

¹³ ce qui est faux. (note de l'auteur)

¹⁴ Dédution : le capitaine Sain ne recevait d'ordres de nulle part. Alors ! que signifie de trois côtés différents ? (note de l'auteur)

¹⁵ *sic*. (note de l'auteur)

¹⁶ soit pour 7 semaines – une bagatelle ? *resic*. (note de l'auteur)

¹⁷ Nous étions juste quatre hommes dans cette situation et Sain ne m'a remis pour tout que la somme de 16 000 F. (note de l'auteur)

¹⁸ erreur, il y en a eu trois, et tous les trois à Rouilly. (note de l'auteur)

¹⁹ lequel ? (note de l'auteur)

Les principales opérations de sabotage effectuées sont les suivantes :

- le 4 juillet, sabotage de la ligne téléphonique souterraine entre Provins et Maison-Rouge.
- Le 5 juillet, sabotage d'une pointe de cœur et de la cabine téléphonique en gare de Flamboin.
- Le 13 juillet, destruction de 6 wagons, dont un de poudre en gare de Plamboin.
- Le 13 juillet, également, destruction du barrage de la Tombe-sur-Seine.
- Le 2 août, sabotage de la voie ferrée sur le viaduc de Longueville, le travail effectué par l'aviation anglaise n'ayant pas donné les résultats escomptés, le sabotage effectué par nous²⁰ a interdit la circulation pour plusieurs jours.
- Le 10 août, destruction du château d'eau de la gare de Nangis.
- Le 10 août également, deuxième opération de sabotage sur le viaduc de Longueville qui eu pour conséquence l'interdiction absolue de cette voie ferrée jusqu'à la libération²¹.

La destruction du barrage de la Tombe a eu également pour conséquence d'abaisser le niveau d'eau à 50 cm ce qui a interdit le passage de chalands chargés qui se trouvaient à Bray, au nombre d'une soixantaine, et que les Allemands n'ont pu faire filer sur l'Allemagne.

De multiples autres opérations de sabotage ont été effectuées par les groupes locaux, et dont le détail figure dans les comptes rendus des groupes, qu'il est impossible de reprendre dans le présent rapport.

À partir du 15 août environ, l'activité des F.F.I. s'est portée sur les opérations de guérillas contre les troupes allemandes et ce, jusqu'à la libération. Plusieurs voitures allemandes ont été ainsi arrêtées en route et leurs occupants mis dans l'impossibilité de nuire.

Après l'arrivée des Américains, des patrouilles dans les bois ont permis de capturer 700 prisonniers qui ont été remis aux autorités américaines ; un grand nombre de tués également et la récupération d'un important matériel, qui au fur et à mesure, a permis d'armer complètement les F.F.I. participant aux opérations de nettoyage.

FIN

Ce rapport étant suffisamment suggestif, je m'abstiendrai d'ajouter d'autres commentaires.

Je veux toutefois préciser que les embarras financiers, ce dont je doute, ne nous sont pas imputables, le capitaine Sain ne m'ayant remis que la somme figurant sur mon carnet. La lecture de ce dernier prouve également que des secours ont été prélevés sur mon avoir (voir cliché).

Je pense que cette photocopie est suffisamment lisible, je ne reproduirai donc pas mes dépenses.

Je donnerais seulement le justificatif de mes recettes et la répartition des dons.

[photo de document]

Recettes :

23 juillet 1944.....	<i>Lucien</i> (Henri Sain)	6.000 F
8 août 1944.....	<i>Lama</i> (Jean Piétri)	5.000 F
10 août 1944.....	<i>Lucien</i> (Henri Sain)	10.000 F
15 juillet 1944.....	<i>Pierrot</i> (Pierre Bléry)	2.000 F
Total		21.000 F

Prêts qui furent remis à nos femmes ce furent en fait des dons.

²⁰ mensonge. (note de l'auteur)

²¹ erreur ce fut le 8 août. (note de l'auteur)

Glaiseux (Pierre Martinand), 2.000 F à Jean (Frémont) remis à madame Larmurier le 15 juillet pour ma femme.

Glaiseux (Pierre Martinand) à R. (Robert Chouzenoux), 2.500 F remis à sa femme.

Dépenses : 25 381,50 F

25 juillet 1944.....	Secours aux femmes Chouzenoux et Vexler.....	3.000 F
25 août 1944.....	Secours à Emmanuel (Margottini)	1.000 F
12 août 1944.....	Secours à Robert (Chouzenoux) et Vexler 1.000 F chacun	2.000 F
20 août 1944.....	Secours à Loulou (Chouzenoux Louis).....	1.000 F
28 août 1944.....	Secours à Deschanciaux	500 F
Total des secours...		7.500 F

Si l'on retrace ces 7.500 francs, nos dépenses alimentaires, plus une aide matérielle à la famille de notre logeur se chiffrent à **17 881,50 F**.

Sur présentation de mon carnet, le capitaine Sain me remboursa après la libération le reliquat de mes dépenses, et ceci, aux centimes, soit : **4 381,50 F**.

Quant à l'utilisation des **260.000 francs** précités dans le rapport du capitaine Sain, je n'ai jamais cherché à la connaître.

9.7 Conclusion

Que reste-t-il de ce passé ?...

Un image d'Épinal, que l'on extirpe de temps à autre de l'armoire aux souvenirs.

Des films qui magnifient avec plus ou moins de vérité, le sacrifice de la Résistance obscure... des manifestations dites « du Souvenir » répétées à dates fixes... Voilà, pour le côté Image d'Épinal.

Pour le reste, cinq ans après la Libération, les traîtres, les criminels de guerre sont réhabilités- comme en fait foi, la lettre ouverte, adressée au Président Auriol.

La Résistance -la vraie- est mise en quarantaine, tels des lépreux et reléguée aux musées des accessoires de l'Histoire de France.

Ses droits sont contestés, rejetés par les tracasseries administratives au profit d'aventuriers qui, faisant anti-chambre, ont su arriver en temps utile, munis d'attestations de complaisance et obtenir le titre de « Combattant Volontaire ».

En ma qualité de chef liquidateur du secteur Est de la Seine-et-Marne, désigné par le général, commandant la subdivision de Versailles, j'ai entre les mains toute la documentation pour faire un procès de carence sur la Résistance sur le plan F.F.C. (Forces Françaises Combattantes), cf. § « Fiches d'immatriculation ».

Si la liquidation était reprise avec le sérieux de la liquidation des F.F.I, il ne resterait pas beaucoup de ces Combattants Volontaires qui pavoisent à l'heure actuelle.

À l'appui de cette affirmation, je précise qu'en janvier 1945, par le canal de Pierre Vernant, j'ai été sollicité par un mouvement de Résistance pour assurer sur le plan local, le recrutement des résistants à son profit.

N'appartenant pas à ce mouvement, j'ai décliné cette responsabilité.

Un camarade, qui fut par la suite, mis sur la touche, accepta cette mission et recruta au hasard tous les volontaires qui n'étaient pas rares à cette époque. C'est ainsi, que ces résistants à retardement ont été inscrits en mars 1945 à ce réseau. On leur délivra un certificat d'appartenance aux F.F.C., ce qui leur permit de postuler pour le titre de Combattant Volontaire de la Résistance.

Voilà, camarades anciens combattant de la guerre de 1914-18 -dont je suis- la réponse à la question que bon nombre d'entre vous m'avez souvent posée, sur la valeur réelle de ce titre.

Les refoulements ne s'arrêtèrent pas là. En 1952, conformément à une note reçue du bureau liquidateur F.F.I. de la subdivision de Versailles, relative à des propositions de décorations au titre de la Résistance, je lui ai transmis : une proposition dans l'Ordre de la Légion d'honneur au nom de Depret Élie, dont la photocopie du mémoire officiel est jointe en fin de conclusion ; ainsi que sept propositions de Médaille Militaire.

Un mois plus tard, ces propositions me furent retournées portant la mention suivante : Toutes les propositions de décorations au titre de la Résistance sont supprimées - tous les contingents de décorations étant dorénavant, exclusivement, réservés aux déportés.

C'est à partir de cette date, que l'on a vu fleurir les rubans rouges aux boutonnieres comme des coquelicots dans un champ de blé.

Avec une désinvolture provocante, la Légion d'honneur continue d'être distribuée à la pelle à titre civil et au titre d'officier de réserve – et la Médaille Militaire au titre d'ancienneté dans l'armée.

Où est située la Valeur Militaire, dans tout ça ?...

Et pour la bonne bouche ! un témoignage probant au possible.

En janvier 1945, Jean Piétri ne disposait pour tout son réseau P.1, qui couvrait, je crois, cinq départements, que d'une seule Légion d'honneur.

À sa demande, je me suis désisté en faveur de Thomas Armel, notre grand mutilé de la Résistance locale, très populaire parmi les Provinois.

En mars 1968 -23 ans plus tard- Thomas Armel adresse au ministère des anciens combattants, une requête en vue d'être élevé au grade d'officier dans l'Ordre de la Légion d'honneur, voici la réponse :

Vous êtes inconnu de nos services en qualité de Résistant...
Vous ne figurez sur nos fichiers qu'au titre de Réformé pour maladie contractée en service, en conséquence, nous ne pouvons prendre votre demande en considération.

Cette fin de non recevoir, justifie bien que la Résistance n'est plus considérée aujourd'hui que comme quantité négligeable.

Et pourtant ! la Patrie ne s'est pas montrée avare pour certain de nos concitoyens, car après quelques années de promotion, la rosette est venue remplacer le modeste ruban rouge à la boutonnière !... À quand la cravate de commandeur ?...

Pourquoi ne vous voit-on jamais dans les manifestations commémoratives ? Telle fut la question qui me fut souvent posée.

Je ne suis pas le seul, la vraie Résistance, elle aussi est absente.

Nous avons le culte du souvenir et il me semble avoir tout dit.

Jouer le rôle de « m'as-tu vu ? », n'a pour nous aucune signification.

Notre souvenir ne se limite pas à quelques minutes de silence symbolique, déclenchées à dates fixes par l'horloge du calendrier.

Notre souvenir, il est vivant et permanent. Il est à l'image de cette femme qui -malgré son extrême jeunesse- depuis le 14 juillet 1944 est restée fidèle à son deuil, en dehors de tout appareil.

Sans amertume, nous avons laissé le monopole représentatif « du Prestige et de la Gloire » à ces combattants volontaires par procuration qui, au lendemain de la Libération, se sont parés des plumes du paon.

Ici, s'arrête ma confession, refermons l'album et rentrons dans notre tour d'ivoire pour méditer à cœur ouvert ; et ceci, à l'intention de tous les enfants du monde, cette poésie :

Ne joue pas au soldat, mon cher petit bonhomme,
Les sabres et les fusils ne sont pas des jouets ;
Plus tard, tu en auras, quand tu sera un homme,
Je n' veux pas voir ces choses entre tes doigts fluets...
Ces joujoux-là, vois-tu, ont trop fait pleurer les cœurs des pauvres mères,
Dont les enfants sont morts en jouant au soldat.

FIN

[photos de documents]

9.8 Lettre ouverte

Cette lettre ouverte a été publiée dans les hebdomadaires locaux : *La Marseillaise* et *l'Opinion* du 6 février 1953.

Lettre ouverte à M. Vincent Auriol
Médaillé de la Résistance – Président de la République Française

Votre mesure de clémence à l'égard des époux Molin a provoqué une profonde amertume dans le cœur des Résistants du Secteur de Provins, je pourrais même ajouter, sans crainte d'exagération, une grande consternation parmi la population provinoise unanime.

Je n'ignore pas que cette grâce amnistiant est constitutionnellement sans appel, et je sais également, que cette mesure équivaut à une réhabilitation totale pour ses bénéficiaires..., restitution de leurs biens et exercice de leurs droits civiques.

Cette amnistie, en tant que chef de la Résistance du secteur Est de Seine-et-Marne, me place devant un cas de conscience.

Dois-je en tant que citoyen, désobéir aux lois et institutions de la République française, ou bien, en tant que patriote et lié par un serment, dois-je rester fidèle à la mémoire de mes camarades morts pour que vive la France.

Sans hésitation, je me refuse d'être parjure et c'est à ce noble idéal que je resterai fidèle.

Désirant rester sur le plan de la libre expression démocratique de la pensée, je me limiterai à l'analyse objective de l'effet psychologique qui se dégage de cette clémence et à situer les considérations et les enseignements qui en découlent.

Pour cela, je ferai l'examen de deux personnes morales : la Trahison et le Patriotisme.

1° Examen moral. La Trahison (en l'occurrence, la famille Molin).

Sitôt la capitulation de juin 1940, cette famille s'est volontairement et spontanément ralliée à l'ennemi, reniant et foulant sans scrupule sa nationalité française. Mieux encore, avec arrogance et cynisme, elle s'est engagée sans restriction au service de la Gestapo allemande et s'est fait l'auxiliaire précieux du bourreau Korf, tortionnaire de la Résistance seine-et-marnaise.

Leurs méfaits de délateurs ont été jugés, toutefois, je voudrais rappeler pour mémoire et pour donner son relief à cet examen moral, la participation et la complicité de la famille Molin dans les événements tragiques du 14 juillet 1944, qui resteront à jamais gravés dans nos cœurs.

Le 12 juillet 1944, un inspecteur de la P.J. de la rue des Saussaies prenait contact avec la famille Molin pour reconnaître les domiciles des Résistants provinois désignés pour la rafle du lendemain. Molin fils dirigea la reconnaissance.

Bilan = 3 morts : Gilbert Chomton, abattu à son domicile, Marcel Gehrmann, fusillé à Compiègne, Marcel Billon, mort en déportation et Mme Frémont victime des sévices, présentement en instance devant le centre de réforme en vu de la reconnaissance de ses droits au titre de victime de guerre.

Situation de fait = Les Molin sont coupables de complicité incontestable dans l'exécution de ces crimes

Considération : La cour de justice leur a infligé des sentences sur lesquelles je n'ai pas à revenir, plus interdiction de séjour et confiscation de leurs biens.

Une seule sentence a été exécutée : Molin fils a été fusillé. Et chose que j'ignorais être légale, sa dépouille mortelle a été rendue à sa famille et inhumée dans un caveau de famille à Sourdun, près de Provins.

Paix à ses cendres !...

Le bénéfice de la grâce amnistiant rend aux époux Molin leurs propriétés confisquées et à ce titre plus arrogants que jamais, ils se sont empressés de poursuivre la Ville de Provins pour réquisition arbitraire de leurs immeubles inhabités.

Déboutée devant le tribunal civil de Provins, l'affaire est actuellement en appel à Paris.

Signe particulièrement patent du renouveau d'arrogance des Molin, et ce n'est, j'en suis persuadé, qu'un prélude à l'assouvissement de leur rancœur.

Redevenus citoyens français, de par la grâce !... les époux Molin demandent présentement leur réintégration sur la liste électorale de notre ville. Bon gré, mal gré, les services administratifs de notre ville seront contraints d'exaucer leur demande.

Voici en regard, un étrange paradoxe : Vilmain André, résistant notoire du secteur de Provins, privé de ses droits civiques pour détention d'une carabine américaine parachutée qu'il conservait en souvenir, et amnistié, n'a pas encore été autorisé à recouvrer son droit d'électeur.

Pour rester fidèle à mon serment, et puisque c'est mon seul pouvoir de protestation, j'exigerai ma radiation pure et simple de la liste électorale, si les époux Molin y sont inscrits.

Je me refuse de figurer sur cette liste, au même titre de citoyen français, que des traîtres à la Patrie.

2° Examen de la deuxième personne morale. Le Patriotisme (en l'occurrence, la Résistance Française).

À l'appel historique du 18 juin 1940, une infime minorité de Français, dignes de ce titre et qui n'avait pas accepté la défaite, s'est unie sans distinction d'horizon politique ou religieux pour apporter sa contribution à la libération de la France de la tutelle germanique.

Considérations et Enseignements :

Pour bien fixer le relief de la considération, je me bornerai à rappeler le cas connu d'un résistant local, qui n'est que le reflet d'une généralité.

Le 14 juillet 1944, celui-ci pour échapper à l'arrestation, a dû abandonner son domicile et son exploitation.

Conséquences. - Du fait de cet abandon forcé, il a perdu le fruit de dures années de travail, c'est-à-dire tout son capital.

Réparations. Ce genre de sinistre n'a pas été retenu par le législateur et n'a pas été inclus dans les réparations pour dommage de guerre - le sacrifice devait être total.

Egalement spolié, le 14 juillet 1944 par la Milice et la Gestapo l'article 2 de la loi n° 49 573 du 23 avril 1949 sur les prélèvements exercés par l'ennemi sur les avoirs des personnes spoliées, limite les remboursements essentiellement aux départements du Bas-Rhin, Haut-Rhin et Moselle, les autres départements français en étant exclus, et les Résistants également ; ce camarade ne doit de survivre dans sa profession qu'à la sollicitude de quelques camarades.

Enseignement. - Les traîtres sont réhabilités et ont recouvré la totalité de leurs biens. - La Résistance, elle, est remise au musée des accessoires de l'Histoire de France. - Refermons l'album !...

Avant de conclure, et pour prévenir un acte répréhensible, car la rancœur est parfois mauvaise conseillère, il serait souhaitable, pour leur quiétude, que les époux Molin aillent goûter le bénéfice de votre clémence ailleurs qu'à Provins.

Nous ne désirons pas la mort du pêcheur, mais seulement faire respecter la mémoire de nos morts.

Frémont,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Ex-chef départemental du B.O.A. en Seine-et-Marne.

Nota : Cette lettre ouverte, transmise par l'autorité préfectorale, a reçu l'agrément désiré - l'interdiction de séjour à Provins a été maintenue à rencontre des époux Molin.

Ceux-ci n'ont pu y faire que de courts séjours, dans les limites d'un interdit et sous le contrôle de la police.

10 Pages d'histoire locale

10.1 Le Comité de la Libération de Provins

[non mis]

10.2 Commission de Justice

[non mis]

10.3 Le Conseil Municipal de Provins

[non mis]

10.4 Hommages

10.4.1 La Résistance honore le Poilu de 14-18

Planté au centre du Boulevard d'Aligre, le Poilu ne pouvait échapper au vandalisme germanique.

Son allure altière constituait au regard des Allemands une sorte de défi insolent, en cette période victorieuse, voire même une provocation.

Aussi décidèrent-ils, dès juillet 1940, de faire disparaître et jeter à bas de son piédestal, ce symbole horripilant, rappelant leur défaite passée.

À l'aide d'une chenillette, le poilu fut arraché de son socle. Il se trouva, en cette occasion, amputé d'un pied resté soudé au socle. Son casque cabossé, porte aujourd'hui encore l'empreinte de cette chute.

Triomphants, les allemands le laissèrent sur place. Lorsqu'ils revinrent le lendemain pour en prendre possession et le transporter au « four crématoire » de la fonderie, le Poilu avait joué la fille de l'air. Furieux, les Allemands fouillèrent les alentours mais en vain. Le Poilu s'était, bel et bien fait la paire et jamais ils ne le retrouvèrent.

Ils ne s'étaient pas rendu compte que du Parc du jardin Garnier, des yeux indiscrets avaient suivi avec tristesse cette action sacrilège. Ils avaient, de plus, sous-estimé, la capacité de ruse et le sens patriotique de certains Français.

Gil Brisebras, jardinier chef du jardin, sauva ainsi le Poilu.

Aidé de plusieurs camarades, Brisebras transporta le Poilu dans les caves de la Bibliothèque Municipale située au centre du jardin public.

Il n'en ressortit qu'après la Libération -début octobre- pour être remis sur son socle, sur l'initiative de la Résistance.

Une cérémonie solennelle préfigure sa seconde inauguration, comme en témoignent les clichés ci-dessous.

[photos de documents]

10.4.2 Hommage à nos morts de la Libération

(Extrait de *la Marseillaise de Seine-et-Marne* du 3 novembre 1944)

À Provins, comme dans toute la France libérée, la journée du 1^{er} novembre a été consacrée à honorer la mémoire de ceux de nos concitoyens fusillés et massacrés par un ennemi affolé par la défaite et la Résistance que leur opposait les meilleurs d'entre nous.

La population presque toute entière a voulu participer à cette manifestation et un long et silencieux cortège a défilé dans les rues pour se rendre au lieu de repos où dorment les victimes de la fureur teutonique.

À 9 heures 30, avait lieu Place de l'Hôtel-de-Ville les rassemblements des groupes et personnalités invitées à prendre part au cortège.

En tête, une section en armes des F.F.I. précédée du drapeau des Mutilés et Réformés de la guerre de 14-18 ; venait ensuite, un important détachement des F.F.I. de Provins et de la région ; puis la compagnie des Sapeurs-Pompiers ; des délégations des Anciens Combattants de 14-18 ; de la ligue des Jeunes filles Patriotes.

Parmi les autorités, nous remarquons M. Rousselot, sous-préfet de Provins, M. Osselin, maire et ses adjoints, les membres du conseil municipal, de nombreux chefs de service des administrations, les fonctionnaires, puis les familles des disparus, suivis d'une foule considérable, recueillie et silencieuse.

La première visite est pour le cimetière de la ville-haute, où le cortège se forme en carré autour des tombes des victimes des deux guerres.

Après la sonnerie « Aux Champs » et la Marseillaise par l'harmonie municipale ; la sonnerie « Aux Morts » règle la minute de silence.

Des gerbes de fleurs sont déposées par les jeunes filles sur les tombes des héros morts pour la France.

Le cortège se reforme et se dirige vers le cimetière de la ville basse.

Là, le rassemblement s'opère autour de la tombe d'un de nos vaillants compatriotes, Gilbert Chomton, lâchement assassiné par l'odieuse Gestapo et la plus misérable des Milices, Gilbert Chomton, victime d'une lâche délation dont il faudra bien que soit tirée une vengeance exemplaire, tombait le 14 juillet dernier sous les coups d'odieux assassins.

À ses obsèques, quelques jours plus tard, une foule recueillie et péniblement émue lui faisait un cortège émouvant sous les yeux de l'occupant qui put se rendre compte, combien la population de notre ville était de cœur avec ceux qui, au péril de leur vie, se dressaient contre l'envahisseur exécré.

Aujourd'hui, c'est à nouveau la population toute entière, au grand jour, avec les honneurs dus à ceux qui se sont sacrifiés, qui renouvelle l'honneur qui est dû à nos chers morts.

Le même cérémonial se déroule au milieu d'un silence recueilli ; sonnerie « Aux Champs », la Marseillaise, sonnerie « Aux Morts » et minute de silence.

Près de la tombe abondamment fleurie, voici que s'avancent les chefs et les amis de Gilbert Chomton. Chef d'un groupe F.F.I. de Provins, le camarade de combat Thomas donne lecture de l'émouvante Citation, que nous reproduisons ci-dessous :

Chomton Gilbert

Patriote au cœur généreux, animé d'une abnégation totale, a fait don de sa vie à la Résistance Française.

Est mort en tentant de fuir par les toits pour échapper à une descente de Gestapo et de Milice.

A toujours été à l'avant-garde des Forces Françaises de l'Intérieur.

A hébergé et caché chez lui deux aviateurs Anglais et Canadiens.

Son domicile fut du 6 juin 1944 au 14 juillet 1944, le P. C. général F.F.I. et départemental du B.O.A.

Mort pour la France le 14 juillet 1944, abattu sauvagement par la Milice.

Puis au nom de son camarade Frémont qui surmonte difficilement son émotion, Thomas Armel donne lecture du remarquable discours que nous reproduisons ci-dessous, et qui provoque dans toute l'assistance une profonde émotion.

Mesdames, Messieurs,

Notre frère d'armes, Frémont, trop ému, me charge de lire le témoignage dédié à notre camarade de combat, Gilbert Chomton.

Mon cher Gilbert,

Il m'est bien pénible de lire ces lignes en ce jour symbolique.

C'est une tâche bien cruelle, mais c'est un devoir que la justice m'impose. Je dois la dire et la crier bien haut cette vérité.

Je dois la dire devant cette foule qui m'écoute, pour lui insuffler le souffle de l'équité et jeter à tous les vents les semailles qui féconderont l'humanité revivifiée.

Ce n'est plus un vent de tempête qui doit souffler sur notre planète, mais une brise tiède et caressante, toute de justice, d'amour et de liberté.

C'est pour une ère nouvelle que tu as combattu avec nous, Gilbert, et c'est pour cela que tu es tombé.

Il faut lui dire à cette foule qui nous a ignoré dans la clandestinité et qui nous ignore encore aujourd'hui, qui nous sommes et ce que nous voulons.

Nous ne sommes pas les « terroristes » dépeints par les feuilles de Vichy. Nous voulons la justice dans la propreté, et c'est notre droit.

Nous savons que certains êtres malpropres se sont introduits chez nous, qui sèment le discrédit et la perturbation sur notre organisation, mais nous nettoierons la maison et cela sans faiblesse.

Notre tâche n'est pas terminée, et nous ne déposerons les armes que quand elle sera entièrement accomplie.

Il nous faut attaquer de face l'ennemi de l'intérieur, comme nous avons attaqué clandestinement le colosse hitlérien. Il nous faut l'abattre comme l'autre monstre.

Nous nettoierons cette humanité qui croule dans toutes les fanges de la cupidité. Nous voulons ère propres, droits, justes et inflexibles, et nous le serons pour que revive cette humanité de concorde, d'amour et de loyauté que nous voulons !... C'est pour cela que nous avons combattu, et toi avec nous Gilbert.

Il y a encore des nôtres qui gémissent et qui souffrent dans les geôles, les camps et les barbelés et, combien de ceux-ci qui ne reviendront pas ?

L'heure n'est pas aux réjouissances -honte à ces infâmes qui dansent et chantent sur les charniers encore tout sanglants de nos frères d'armes, de nos morts.

Il faut que tout le monde sache et les Provinois en particulier, qui tu étais, Gilbert. Tu nous es témoin et c'est devant la tombe encore béante, que nous voulons le leur révéler.

Tu fus un Résistant de la première heure, de ceux, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie, leur foyer, leur amour.

Tu as vécu toutes nos luttes et nos souffrances et tu es disparu avant d'avoir goûté l'apothéose, toi qui avais si soif de « ficher l'Allemand dehors ».

Tous tes compagnons d'armes te pleurent et te pleureront toujours ; avec les êtres chers, pour qui tu vivais et que tu n'aurais jamais dû quitter.

Je revois encore ce passé héroïque où nous étions tous unis. Un sacrifice demandé était un sacrifice consenti, et jamais, Gilbert, tu n'as ménagé les tiens.

Le 14 janvier 1944, dans ton atelier, quand je t'ai dit : Thomas est en danger, la Gestapo va le reprendre, il faut le sauver. Nous allons l'enlever, j'ai besoin de toi pour l'héberger et le cacher... tu m'as répondu : d'accord ! et il est resté à ta charge du 17 janvier au 29 février 1944.

La Gestapo l'a bien cherché et je ressens encore la joie tranquille que tu éprouvais à te moquer d'elle. Ils sont lourds, disais-tu, ils le cherchent bien loin, quand leur proie est si proche.

Tu te réjouissais de leur jouer un sale tour, sans l'appréhension du risque que tu encourrais. Et ta brave Geneviève partageait tes sentiments d'abnégation totale, et elle fut d'un dévouement indicible pour notre grand blessé, qu'était Thomas. Votre vie à tous deux était toute d'amour, amour divin qui ne marchande pas, le cœur toujours ouvert à la peine des autres.

Le 28 mai, soir de la Pentecôte, la radio anglaise passe le message personnel « Notre-Dame est à Paris », l'enthousiasme est à son comble.

Avec ton père, tu fais partie de la fameuse équipe de 16 volontaires, l'équipe des sans peur, ceux qui ne rechignent pas au boulot, car un parachutage n'était pas une ballade. Par la suite, tu fus de toutes les opérations.

Le 6 juin, les chefs F.F.I. et B.O.A. du secteur Est de Seine-et-Marne arrivent à Provins et c'est encore ta maison qui les accueille. Thomas à son tour rejoint Provins et c'est, encore chez toi qu'il se cache.

Arrive hélas ! la terrible catastrophe du 14 juillet, dont un Provinois est le responsable indirect. Là encore, tu as préféré te sacrifier plutôt que de faire supporter des représailles sur Provins.

Je dis sacrifié et c'est le mot, car vous aviez entre les mains, Marcel Gehrman et toi, de quoi abattre tous les sinistres mercenaires qui cernaient ta maison.

Vous ne l'avez pas voulu, vous avez préféré tenter votre chance, la chance vous a trahi et vous êtes tombés tous les deux sous les rafales de mitrailleuse d'un soudard français.

Quoique sérieusement blessé, tu voulais vivre encore, quand un autre soudard inqualifiable ancien combattant de la guerre de 14-18, porteur de la Médaille Militaire, déchargea sur ordre, son revolver pour te finir.

Et pendant ce temps, ta pauvre Geneviève assistait impuissante à ce crime ignoble. La mort t'arrachait à notre affection, nous qui, la veille encore, parlions de fêter ensemble la Libération.

Et maintenant, tu n'es plus. Nous sommes tous là, tes compagnons d'hier, avec ta chère Geneviève, tes parents, éplorés, à te pleurer.

Je ne te dis pas adieu Gilbert, car il est des morts qui ne meurent pas. Et vous, ma chère Geneviève, permettez-moi au nom de tous mes camarades de combat, de vous donner l'accolade fraternelle, devant lui, notre cher disparu.

Et toi, cher Julien, et vous, pauvre mère, sachez que notre cœur saigne avec le vôtre et que votre douleur est la nôtre... puisse-t-elle vous être plus légère.

C'est avec ton sang, Gilbert, que tu as signé ta page de gloire.

Avant de se retirer, la foule vient défiler devant la tombe de notre vaillant concitoyen et saluer la famille si cruellement éprouvée.

Les tombes des victimes de la journée du 27 août, éparses dans l'ancien et le nouveau cimetière ont reçu elles aussi, la visite des familles et amis de ces regrettés concitoyens, tués ou lâchement assassinés par les hordes allemandes en déroute.

Cet article a été écrit par Paul Minost, un vieux journaliste provinois, aujourd'hui disparu, qui collabora des années durant à ce bi-hebdomadaire *Le Briard*.

En reproduisant ce discours, que j'ai écrit dans un moment de déchirement, j'ai éprouvé le sentiment d'avoir écrit ce jour-là, le testament spirituel de ma vie et je l'ai reproduit avec d'autant plus de fierté, que 25 ans après, je me suis retrouvé dans le même état d'âme, sans jamais avoir failli au serment qui a été lu sur la tombe de Gilbert Chomton.

Deux exemplaires de ce discours -que j'ai corrigé et fait imprimer- ont été remis à deux écoles de notre ville. L'un est accroché au mur du préau de l'école des filles, rue des Marais, et l'autre, dans une classe de filles à l'école de la ville-haute.

Puisse ce témoignage du « Souvenir » subsister toujours dans ces établissements et puisse cet exemple de sacrifice, inspirer le civisme et servir d'enseignement aux jeunes générations de demain.

<http://chantran.vengeance.free.fr/>

10.4.3 La Résistance fidèle à son passé

Extrait de l'hebdomadaire *l'Opinion de Seine-et-Marne* du 10 juillet 1945 (article dont je suis l'auteur)

Le 8 juillet 1945 restera une date mémorable dans les annales de Provins. La Résistance locale a honoré avec grandeur et dignité le souvenir de ses morts, et avec elle, une fois encore le cœur de Provins a vibré à l'unisson par son assistance dense et recueillie. Par sa simplicité, cette manifestation a atteint le summum du grandiose. La flamme de la Résistance a été ranimée avec solennité, et cette flamme a jailli aussi bouillante, aussi chaude, comme à la coulée des temps héroïques de la clandestinité. La Résistance, en ce jour symbolique, est redevenue une et indivisible. Elle a prouvé en la circonstance, qu'elle était encore capable de grandes réalisations. Les formations F.F.I. du secteur de Provins se sont reconstituées dans leurs groupes respectifs. Les fraternelles F.F.I. de Nangis, de Bray-sur-Seine ont témoigné de leur solidarité, par une grande représentation de leurs effectifs. Dès 9 heures, la foule afflue, encombre l'avenue Anatole-France et reste figée devant le 21²², demeure où Gilbert Chomton fut abattu par la Milice et la Gestapo, le 14 juillet 1944. Sur la maison est apposée une plaque de marbre en son souvenir, recouverte d'un voile de deuil, que la Résistance va consacrer. Peu avant 10 heures, le rassemblement s'effectue dans un ordre digne de ses organisateurs. D'abord les enfants des écoles communales, garçons en béret bleu, ou blanc, ou rouge ; les fillettes, avec dans les cheveux noués, un ruban bleu pour les unes, ou blanc ou rouge pour les autres - dans un ordre parfait sous la conduite de leurs maîtres et maîtresses, percent dans un rythme cadencé, la foule qui s'efface sur leur passage, et gagnent l'endroit qui leur est assigné. Quel spectacle poignant, que ces têtes juvéniles gracieusement et symboliquement auréolées de l'emblème national. Les yeux de la foule se mouillent de larmes d'allégresse et de tristesse, à la fois. Conduit par M. Neuville, sous-préfet de Provins, le cortège officiel, dans lequel on remarque le représentant du général Dassonville, la municipalité, les représentants des Corps constitués de la ville, les anciens prisonniers et déportés, se range sur le trottoir attenant à la maison de Chomton. Sous la plaque commémorative s'aligne sur trois rangs l'équipe de parachutage, formant une garde d'honneur ; devant elle, les quatre chefs de la Résistance locale et devant eux, les familles Chomton et Fouilleret. À 10 heures précises, la mise en place pour la cérémonie s'effectue dans l'ordre et la discipline. Une section en armes du 48^e R.T., se dispose en haie par le travers de l'avenue, dans le prolongement du boulevard Gilbert-Chomton, qui va être inauguré en la circonstance, et présentement fermé par un ruban tricolore. À l'angle du boulevard, derrière cette haie, prend place la compagnie de sapeurs-pompiers, et face à la plaque, sur le trottoir opposé, s'aligne la préparation militaire en armes du canton de Provins en tenue, uniforme, béret bleu et chemise kaki, flanquée à sa tête de son drapeau et de sa garde d'honneur gantée de blanc ; suivie des P.M. de Coulommiers et de Bray-sur-Seine. Viennent ensuite, dans une file qui s'estompe tout au long de l'avenue, une délégation de prisonniers de guerre, des déportés, parmi lesquels Mmes Plasman et Potier ; MM. Lines, Orange, Vincent et Vivien, et la Résistance régionale, les fraternelles F.F.I. de Provins, de Nangis et de Bray-sur-Seine avec leur fanion.

²² Auj. 25.

Les drapeaux des Médaillés Militaires et des anciens combattants de 14-18, avec leur garde d'honneur, se placent sur la chaussée, face aux familles.

Au commandement de Pierre Fité, tous les participants se figent dans un garde à vous impeccable... Présentez ! armes ; et la cérémonie commence dans un rythme parfait.

Sonneries rituelles ; « Ouvrez le banc », « Au drapeau », « La Marseillaise », et la sonnerie « Aux Morts ». À cet instant solennel, Frémont Charles, visiblement ému, camarade de combat et chef de Gilbert Chomton, dévoile la plaque commémorative, faisant apparaître la photo de Gilbert incrustée dans le marbre.



Dans un profond silence, Thomas lit la citation à l'ordre de l'armée de Gilbert Chomton.

Puis, d'une voix mâle et claire, Pierre Fité s'adressant aux enfants des écoles, prononce l'allocution suivante :

Filles et Garçons,

Aujourd'hui, la Résistance glorifie et rend hommage à ses morts.

Elle glorifie et rend hommage à ceux qui ont préféré la mort à l'esclavage.

Elle glorifie et rend hommage à ceux qui ont donné leur vie pour faire de vous des femmes et des hommes libres.

Libre, ne sentez-vous pas combien ce mot est grand et tout ce qu'il contient de beau.

Ne sentez-vous pas, que depuis que nous sommes libres, que l'air que nous respirons est plus pur, et la chaleur qui nous enveloppe plus tiède, la brise qui nous caresse, plus douce.

En ce moment, où tant d'égoïsme s'étale autour de vous, il importe, Vous, les jeunes ! que vous trempiez vos âmes et vos volontés au creuset de la Résistance ; et le jour, où toutes les Françaises et les Français se seront imprégnés des sentiments qui animaient ces hommes - ce jour-là, la France retrouvera son vrai visage, ce jour-là, la France reprendra sa vraie place dans le monde, et ce jour-là, enfin, nous pourrons dire « il y a des morts qui vivent », car ils auront su préparer les lendemains qui chantent !!!

En réplique à cette allocution, les enfants des écoles, dirigés par Pierre Laurent, instituteur, entonnent d'une voix frêle et cristalline « Le chant des Partisans »... Ami, entends tu...

Les voix se sont tues, et en silence tous les manifestants se rangent pour le défilé.

Monsieur le sous-préfet coupe le ruban tricolore, ouvrant l'accès du boulevard Gilbert Chomton.



Pendant ce cérémonial, filles et garçons groupés sur six rangs, chantent le dernier couplet de la Marseillaise, « Nous entrerons dans leur carrière, quand nos aînés n'y seront plus »...

Au commandement, « Pour le défilé... En avant, Marche ! » la longue colonne, bien enlevée par les cuivres de l'amicale provinoise et de l'harmonie municipale, au son « des Allobroges », s'engouffre, les enfants en tête, sur le boulevard Gilbert Chomton.

La colonne d'enfants s'ouvre sur toute sa longueur et se divise en deux fractions disposées sur trois rangs, formant ainsi une double haie d'honneur, au milieu de laquelle passe le cortège officiel.

Celui-ci passé, les enfants se regroupent derrière lui et le défilé se met en marche, entraînant dans son sillage la foule dense qui s'étire sur des centaines de mètres.

Le défilé suit le boulevard Carnot, la rue Hégésipe-Moreau, et le cortège s'arrête rue du Four-des-Raines, à l'endroit où est tombé Henri Fouilleret, le 28 août 1944, face à la plaque souvenir apposée sur la maison, d'où les rafales meurtrières sont parties.



La plaque dévoilée avec le même cérémonial, l'imposant cortège défile têtes tournées vers la plaque et poursuit sa marche par les rues du Commandant-Genneau, Hugues-le-Grand, Edmond Nocard, place Saint-Ayoul, les rues Courloison, du Temple, du Pré-aux-Clercs puis la Percée-Centrale (aujourd'hui : avenue du Souvenir), et s'arrête à l'angle de cette avenue et la place de l'Hôtel-de-Ville, où fut fusillé par les Allemands, le 15 juin 1940, Léon Metzinger, premier résistant de Provins.

La plaque est dévoilée avec le même cérémonial, les photographes s'affairent, car la grande artère en ligne droite donne à ce rassemblement, une perspective encore plus grandiose.

Enfin, l'apothéose de cette émouvante cérémonie, prend fin place de l'Hôtel-de-Ville, où le cortège disposé en carré impeccable, ceinture toute la place.

Toutes les personnalités officielles sont groupées sur le perron de l'hôtel de ville, avec, placés devant eux, les drapeaux des différentes Associations locales ; et en dégradant, sur la première marche du perron, les chefs de la Résistance alignés au garde vous.

Au commandement énergique de Pierre Fité, ordonnateur de la cérémonie, les cuivres retentissent pour l'ultime sonnerie « Aux Morts ».

De sa voix chaude, Fité fait l'appel des morts de la Résistance de Provins. Stoïque, Thomas Armel répond : Mort pour la France, à l'appel des noms suivants :

- **Abeille Valentin,**
- **Chomton Gilbert,**
- **Fouilleret Henri,**
- **Grandpéret Jean,**
- **Grisson Marthe,**
- **Guibert Roland,**
- **Lecomte Maurice,**
- **Martinage Gaston,**
- **Metzinger Léon,**
- **Rémy Paul,**
- **Richard Roger,**
- **Seigneur Camille,**
- **Schmit Jean,**
- **Vannier Lucien.**

Puis c'est la dislocation.

Avant de se séparer, une délégation des F.F.I. locaux, accompagnée des personnalités officielles, se rend au cimetière de la ville-basse pour déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de Gilbert Chomton -cette tombe symbolisant le souvenir de tous nos camarades disparus.

Aujourd'hui, je me fais un devoir de compléter cette liste des morts de la Résistance du secteur de Provins, car à l'époque, les camps de concentration n'avaient pas livré le bilan de leur sinistre hécatombe.

- Pour Provins : Billon Marcel, Gehrmann Marcel, Lahaye Georges, Louis Raymond, Négrevengne Jean.
- Pour Bray-sur-Seine : Bonhommé Jean (Fernand), Delahaye Pierre.
- Pour Donnemarie-en-Montois : Bellagué Raymond.

[non mis]



Monument aux morts de Bray-sur-Seine

10.4.4 Une grande figure de la Résistance : Valentin Abeille

[non mis]

10.4.5 Consécration du Souvenir

Avant de s'éteindre dans la nuit des temps, la Résistance a voulu léguer à la postérité son témoignage du Souvenir : un monument à la mémoire des morts de la Résistance du secteur de Provins.

Je donne ci-dessus la photo-réduction de l'affiche qui fut éditée en mai 1946 et qui fut apposée dans toutes les communes du canton de Provins et les cantons limitrophes, pour l'ouverture d'une souscription volontaire afin d'ériger à Provins ce monument.

Cette affiche, dont j'ai conservé religieusement un exemplaire, a été conçue, pour le dessin, par Longuet Marcel et pour le texte par moi-même.



À ceux qui sont mort pour que vive la France
la Résistance désire

glorifier ses Morts

glorifier ceux qui ont préféré la mort à l'esclavage

glorifier ceux qui ont donné leur vie pour faire de nous des femmes et des hommes libres.

Il est des morts qui ne doivent pas mourir
et

pour que ne périclisse pas leur mémoire
pour la consécration de leur sacrifice

vous verserez votre obole pour
l'érection à Provins
d'un monument

à la mémoire des morts
de la Résistance du secteur

Le comité d'érection est placé sous la présidence d'honneur
de M. le préfet de Seine-et-Marne.

Sont membres du comité d'honneur :

- M. le sous-préfet de Provins,
- M. le commandant de la subdivision de Seine-et-Marne,
- M. le commandant Bouteiller dit *Albert*,
- M. le Maire de Provins,
- M. Alif, ex-capitaine adjoint du Ct. du secteur,
- MM. Dromigny, Provins ;
- le Comte de Boisgelin, Villers-Saint-Georges ;
- L'Hôpitaux Lucien, Satiat Marcel, Bray-sur-Seine,
- MM. les maires des communes du secteur de Provins,

- M. Thomas Armel, président d'honneur de la fraternelle F.F.I.

Comité d'érection.

- Président : Fité Pierre,
- Vice-Président : Bonhommé Femand,
- Secrétaire : Frémont Charles,
- Trésorier : Vincent Michel,
- Membres : Depret Élie, Gagnière Louis, Garrouste Frank, Lambert Louis, Lines Pierre, Longuet Marcel, Morin Émile, Sy Henri.

Les dons peuvent être adressés « compte postal Paris n° 4510, Fraternelle F.F.I. de Provins » (siège social : mairie de Provins) ou aux collecteurs accrédités et contre remise d'un récépissé de souscription.

D'avance merci
Pour le comité d'érection
Le président : Fité Pierre

10.4.6 Le monument

Comment est né ce Monument ?...

Puisque je me suis fixé pour tâche de faire l'historique de la Résistance locale, je dois aller jusqu'au bout des révélations.

La modestie n'est jamais payante, elle constitue en fait la négation de la personnalité. Durant 23 ans, j'ai observé la plus grande discrétion sur ce sujet, comme sur d'autres d'ailleurs, mais la période de silence est révolue.

Ce monument a pris naissance dans mon esprit. J'ai soumis son projet à mes camarades du conseil d'administration de la fraternelle F.F.I. de Provins - dont je suis également un des créateurs - qui l'adopta à l'unanimité, et me confia le secrétariat pour l'organisation d'une souscription limitée à l'arrondissement de Provins.

Pour donner toute sa signification à cette souscription, j'ai proposé l'édition d'affiches - reproduites dans le texte- et de carnets à souches pour contrôle.

Sur chaque souche de ces carnets étaient inscrits les noms de chaque souscripteur, qui recevait le récépissé, détaché du carnet avec le montant de son versement.

Le produit de cette souscription s'est chiffré à près de 100.000 F 1946, et ce monument fut réalisé par Gérard Chevriot, marbrier à Provins, suivant les normes prescrites par le comité d'érection.



Pour toute contribution, la municipalité de Provins fit don du terrain sur lequel il fut érigé. Inauguré officiellement au cours de l'été 1947 ; je ne puis préciser exactement la date, car je n'ai plus en mains le cahier des procès-verbaux de la fraternelle F.F.I. défunte, peu de temps après.

Que représente ce monument ?... Un mur, symbolisant le rempart dressé par la Résistance, face à l'envahisseur.

Il est le reflet exact du caractère qui présida aux destinées de la Résistance. Il a été conçu avec sobriété et dans le strict anonymat, car aucun nom ne figure sur son fronton.

Seul, dans son marbre gris, froid et muet, y est incrusté le cœur de tous nos camarades tombés les armes à la main ou disparus dans les camps de concentration allemands.

Ce monument est blotti, à demi-dissimulé dans les bosquets de la gare routière, avenue du Souvenir. Là encore, sa situation est conforme au caractère clandestin de la Résistance.

Que lit-on, sur son fronton ?...

Au sommet de sa face centrale :

Aux Morts de la Résistance
du Secteur
1940 - 1945
Provins

Au centre est incrustée la Croix de Lorraine de la France Libre, et en dessous sont gravées ces deux phrases, toutes simples :

La Servitude les oppressait
Leur Sacrifice nous libéra.

Sur sa face gauche : Bray-sur-Seine - Nangis.

Sur celle de droite : Donnemarie - Villers-Saint-Georges.

Passants, si vous daignez vous y arrêter, méditez la signification de ces deux phrases et sachez vous en souvenir.

Et vous, associations ! qui allez vous y recueillir à date fixe... Sachez rester dignes et fidèles à leur Mémoire...

* *
*



à Donnemarie



à Longueville